

André Bruyère

Le Prince d'Ombre



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Cassan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babilole*.
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grallenne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madelline*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculins*. —
31. *Un Réveil*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marte-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludolton*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emportera ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Martages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
André VERTIOL : 72. *L'Étoile du lac.* — 118. *Le Hibou des rutnes.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.* — 149. *Cœur d'or.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA", C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92637

ANDRÉ BRUYÈRE

Le Prince d'Ombre



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le Prince d'Ombre

I

Une volée de rires s'égreña dans le petit salon : une jolie boîte parisienne, bien close et parfumée, où le bleu intense et le jaune vif mariaient leur moderne harmonie.

Et c'était, là-dedans, de bien modernes habitantes. Jotte, la maîtresse de maison, yeux de malice dans un gai visage rose, silhouette longue et mince, cheveux courts, rire d'oiseau, une bonne petite fille, pas méchante et sans cervelle, le type d'une classe de sa génération.

Autour d'elle, ses amies : Tototte, brune, décidée; Guiguite, un peu dans les nuages, mais très « à la page »; Lolotte, jeune sage de vingt ans; Nonotte, frimousse de chat, yeux verts sous une toison blonde. Tout cela court-vêtu, cigarette au bec, poudre aux joues, rouge aux lèvres; tout cela effronté, babillant, sautillant, très mauvais genre et très bonnes enfants, petites jeunes émancipées de la moderne bourgeoisie, effroi des mères impuissantes, terreur des papas sans autorité, orgueil de leur génération. Jotte et ses amies incarnaient ce « type » dans toute sa beauté.

Et Guiguite, Lolotte, Tototte, Nonotte, s'en donnaient à cœur joie, ce soir, dans le précieux petit salon aux cent coussins. L'on jacassait, l'on babillait, l'on papotait, et l'oncle Maurice, entré dans ce tapage, feignit l'indignation.

— Quelle volière ! gémit-il, insolent.

On lui pardonna la boutade. Bon garçon, l'oncle Maurice, un peu vieux (quarante ans, du ventre, pas de cheveux, mais dans le train, bien habillé, décoratif à servir dans un salon). Bref, Jotte adorait l'oncle Maur.

— Asseyez-vous, dit-elle, gracieuse, vous arrivez à propos.

Il inséra difficilement sa rotondité mûrissante dans une délicieuse petite bergère Louis XVI, un peu exigüe, mais si authentique, ma chère. Jotte, férue d'antiquités, l'avait acquise, tout récemment, au grand dam de sa bourse de jeune fille.

— C'est solide, tu crois? osa demander l'oncle Maur, un peu inquiet, mesurant de l'œil la hauteur d'une chute possible.

— Oh! la barbe, riposta l'une de ces demoiselles. Après tout, mon cher, c'est vous qui paierez la casse.

Le cher se tut. Elles l'amusaient, ces gamines délurées, un peu comme l'eussent amusé des phénomènes; il jouait volontiers auprès d'elles le rôle de cavalier de tout repos, mais qui reste séduisant parce que homme, et un homme, ma petite, c'est rudement plus chic à fréquenter que des femmes.

Au fond, les allures de Jotte le consternaient parfois. Mais elle restait toujours si délicieuse, et il l'aimait tant, sa nièce, ce brave oncle Maur.

Elle le lui rendait, le traitant sans révérence, mais avec affection, un peu comme le bon toutou, fidèle compagnon des promenades, qui vous suit et vous garde et n'a pas le droit de donner son opinion.

Ce rôle, accepté depuis si longtemps, conférait à l'oncle Maur quelques droits, en dehors du ridicule charmant qu'il comportait. Ainsi, il était admis au jour de Jotte, jour sacré, formellement interdit à maman, encore plus à papa. De plus, on parlait devant lui sans contrainte.

Très bien dressé, l'excellent vieux garçon se résignait à gémir tout bas en applaudissant tout haut, estimant qu'il valait mieux encore savoir ce qui se nichait dans cette tête d'oiselle émancipée.

Il en avait tant entendu, ces deux dernières années, en fait d'opinions modernes, qu'il ne s'étonnait plus de rien.

— Donnez votre opinion, Maur de mon cœur, s'écria Nonotte, la plus jeune, la plus effrontée aussi, qui trouvait « épatant » d'appeler par son petit nom le camarade de son père.

— Oui, oui! l'opinion de l'oncle Maur; vite, vite, réclamait-ou.

— Sur quoi? demandait le sollicité.

— Sur l'amour.

— Pouah! quel vieux sujet, nargua-t-il; je croyais vos jeunes cervelles dégagées de ce fatras classique.

— A la bonne heure, il pense comme nous. Un ban pour lui.

Quand le ban eut fini d'éteindre, heureusement pour les voisins, son fracas dans les tentures si délicieusement osées, Tototte reprit, très animée :

— Ben, mon pauvre vieux, il y a encore des poires pour y croire.

— Des poires ! je te défends de dire ce mot, lança une Jotte outragée. Ma cousine est absolument exquise, un peu en retard, pauvre chérie, parce que jamais elle n'a quitté sa campagne, mais...

— T'emballe pas, voyons, ma petite, tu es ridicule, jetai la coupable.

L'oncle Maur réclama patiemment :

— Je n'ai pas encore compris de quoi il s'agissait.

— Voilà, en deux mots, notre cas : vous savez que, grâce à grand'mère, votre tendre amie, je vais passer l'été en province.

— Bon, cela, la province, opine Maur ; ce n'est que là qu'on mange bien.

Jotte hausse les épaules.

— Donc, je vais en province, dans ce délicieux Armagnac, dont le seul nom arrache des larmes aux yeux de grand'mère. C'est d'ailleurs, paraît-il, la seule façon pour ce cher pays d'être humidifié, car il ne contient, dit-on, pas d'eau.

— Mais quelle eau-de-vie ! soupire le gourmand.

Protestation. Lolotte s'écrie :

— Un estomac habillé chez Smart, voilà tout ce qui reste de ton oncle, ma chère. Tu verras que tu ne pourras finir ton histoire. Allons, une cigarette, et qu'on ne parle plus.

Elle jette son étui d'un geste cavalier à ce contemporain de son père. Vingt ans plus tôt, sa mère rougissante osait à peine présenter une coupe de bonbons aux vieux amis de la famille.

Maur a connu les deux générations... et sourit, philosophe, à celle-ci. Jotte continue :

— Donc, je m'en vais. Grand'mère jubile, papa et maman échangent des sourires complices, et tous pensent que je vais retirer le plus grand bien... moral... de cette cure au grand air. Je redeviendrai ce phénomène, introuvable de nos jours à Paris et que ma famille ne nomme que les yeux au ciel : une jeune fille... car... il paraît que nous ne sommes pas dignes de ce nom, nous ne sommes pas des jeunes filles.

— Mais, au fait, qu'êtes-vous donc ? commence

le curieux. Tant de fois je me le suis demandé : un être bizarre, moitié garçon, moitié...

— La ferme, intime sa respectueuse nièce; d'abord ce n'est pas du tout votre affaire, et puis j'entends finir mon histoire.

Donc, je vais en Armagnac passer l'été chez nos cousins. Vous les connaissez, grand'mère les canouise cent fois par an, d'où je conclus qu'ils sont un peu rapapla, mais il y a ma cousine Jeannotte...

— Le joli nom, s'attendrit sincèrement Maurice, oubliant son masque, il sent la vieille France. Tandis que ces Lolotte, Tototte, Jojotte...

— Sont trop fines pour votre bec, clame la plus indignée.

On délibère sérieusement pour savoir si on ne jette pas à la porte l'intrus. Un vieux reste d'affection retient Jotte, et elle continue :

— N'y prenez garde, mes petites. Le pauvre homme a parfois de ces fuites... inquiétantes pour son cerveau. Passons.

Donc, Jeannotte, vieille France ou pas, est délicieuse et je l'aime de tout mon cœur. Pauvre petite! Elle a mon âge, pas de dot, aucun espoir de se marier, et ma venue constitue pour elle un événement dont elle parlera encore dans trente ans, pauvre gosse.

Il y a si peu de chose dans sa vie, conclut Jotte, pénétrée. Pensez donc : pas de relations, un père infirme, une mère insignifiante, la ville la plus près à cent kilomètres, le chemin de fer à vingt, et toute, toute l'année, toute la vie, des bois, des champs, des prés pour horizon.

Un cri d'horreur s'éteint sous la vasque azurée du lustre. Un silence impressionnant tombe, et l'on entend mieux l'oncle Maur qui murmure :

— L'Armagnac, l'Armagnac brûlé, rôti, la terre couleur d'ocre, les rochers d'ambre, le soleil qui flamboie, le ciel d'un bleu inconnu, l'odeur d'anis...

— Encore une fuite! soupire Tototte; ma chère, tu verras qu'avant peu on le mènera à Charenton.

— Je vous y garderai une place, promet-il, réveillé, et maintenant, Jotte, achève, sans quoi je n'y vois goutte à ce mélange d'amour, de poires, de Jeannotte et d'Armagnac.

— C'est bien simple, pourtant. Jeannotte, dans sa joie, me décrit le pays où je vais végéter trois mois en sa compagnie, et, comme beauté suprême de son village, elle me narre la légende du prince Noir.

— Une légende, et ces murs n'ont pas croulé ! s'écrie Maur, tout à fait réveillé, examinant le plafond avec inquiétude.

— Ils ont failli crouler sous nos rires, écoutez ça.

« Nous nous promènerons au clair de lune, si toutefois tu n'es pas peureuse, car tu sauras, ma chérie, que depuis des siècles notre petite ville est la proie du prince Noir. Ce fut jadis, paraît-il, un grand seigneur qui régnait sur la contrée. Il reste de lui le souvenir d'une âme cruelle qui opprima ses vassaux. Son château, un immense donjon classé monument historique, se dresse encore à l'entrée du village. Il vivait là, entouré d'une cour de débauchés, rançonnant ses sujets, rôdant lui-même par les rues étroites, dérochant ce qui le tentait. On dit qu'il entra à la nuit par les portes ouvertes et venait jusqu'au sein des familles enlever les enfants et même les jeunes filles. Rien ne pouvait résister à sa force herculéenne ; il emportait ses victimes dans son donjon et on ne les revoyait plus. Vainement, l'on avait tenté d'abattre sa puissance. Il ne fut vaincu qu'un soir, célébré depuis lors chez nous. Le prieur d'un couvent voisin réussit à l'enfermer dans l'église du village. Mais on crut trop tôt à la délivrance. Comme les gens d'armes allaient l'emmenner, il s'échappa de leurs mains et, vainement poursuivi, courut jusqu'à son donjon. Mais, là, les portes restèrent fermées et ses victimes furent sourdes à ses prières comme à ses menaces. Il fut massacré sur le seuil même de son château.

« Mais, et voici où commence la légende, on ne retrouva jamais son corps, on ne put l'enterrer, quoique des centaines de gens l'eussent vu tomber perdant le sang à flots. Et il fait encore des victimes. Tout le monde te dira, à dix lieues à la ronde, que le prince Noir n'a jamais quitté son pays. Depuis des siècles et des siècles, il erre encore dans les petites rues, on voit son ombre au clair de lune, il asservit toujours les habitants. On berce les petits enfants de sa légende. Il remplace pour eux Croquemitaine. L'on dit couramment aux bambins d'Astarac : « Si tu n'es pas sage, le prince Noir viendra ce soir pour t'emporter. »

« Plus tard, il change de nom. Tu devines alors, Jotte chérie, quel autre genre de croquemitaine il incarne pour les familles : l'Amour, ce ravisseur mystérieux des cœurs sans défense... »

Et Jotte s'écria, les yeux au ciel :

— Peut-on être aussi arriéré au temps où nous sommes ! L'amour, l'amour. Dire que des femmes de notre âge croient encore à l'amour. O sainte province !

Le chorus d'approbation couvrit — heureusement ! — un petit grognement de l'oncle Maur. Mais décidément le cher homme se sentait en veine de « gaffe », car il osa dire :

— Des femmes, hum ! hum ! Gageons que le croquemitaine gascon vous trouverait encore un peu vertes...

Cette fois même, l'affection de Jotte ne put sauver le dissident. Une volée de coussins s'abat-tit sur lui.

— Et maintenant, assez, insinua-t-on. A la porte. Jotte, il est impossible.

Dix mains le saisirent, on l'arracha de son fauteuil, et, chassé du temple, il se retrouva sur le palier. Sa philosophie fut à la hauteur de l'aventure.

— Passons de l'autre côté, se dit-il, une bonne cloison me paraîtra charmante entre ces jeunes furies et moi et ne m'empêchera pas de les entendre.

L'autre côté de la cloison. Il est terne, celui-ci, gris et effacé comme sa propriétaire. Les meubles vieillots et pas anciens ont l'air dépaysés dans ce troisième parisien. Un charme honnête et simple comme la vieille dame qui tricote au coin du feu. Si l'on n'entendait le bruit du boulevard, on se croirait en Bretagne ou en Provence.

Et cependant, c'est Paris, et c'est la grand'mère de Jotte. Si mal assortis qu'ils soient l'un à l'autre, ils font pourtant bon ménage, parce que grand'mère est vieille et tendre, et que, sa fille unique habitant Paris, elle a préféré plonger dans la fournaise que ne plus la voir. Mais dix ans de capitale ne l'ont point changée. Elle est plus effacée seulement, un peu effarée aussi, toujours le pauvre lièvre hors du gîte, et tremblante dans la rue, car, si Dieu et la famille sont avec elle, le monde les entoure d'un cercle terriblement bruyant.

Le monde, le monstre charmant et inexorable; le monde, qu'elle connaît et redoute; le monde, qui a fait de sa petite-fille, honnêtement baptisée Georgette, une Jotte aux cheveux courts.

Oh ! ces cheveux ! et ces compagnes, ces toilettes, ces idées !

— Entendez-les, entendez-les, gémit-elle, comme la mince cloison laisse passer les rires et les voix.

L'oncle Maur, son ami de cœur, « un si brave garçon sous ses airs », et, de plus, son allié, l'oncle Maur la rassure.

— Bah ! dit-il, allumant un cigare, ne vous en faites pas, grand'mère. On les aura, ces gosses-là, tout comme à la guerre. La vie actuelle saura, leur guerre à elles, rabattre leur joli caquet. Et puis, pensez donc que la nôtre s'en va chez vous, en Armagnac. Trois mois de Pardiac en compagnie de Jeannotte vont nous la changer radicalement.

Cette espérance ne paraît pas pénétrer le cœur de grand'mère. Au contraire, une inquiétude ternit ses yeux.

— La changer ! mais, mon pauvre ami, au lieu de se calmer là-bas, elle va les scandaliser, tout simplement. C'est si calme, Mont-de-Pardiac, Jeannotte si raisonnable, et elle... elle... écoutez...

On entendait clairement la voix de Jotte.

— Je vous défends de rire, criait la jeune demoiselle, fort irritée; tant mieux si elle est provinciale, ma cousine, elle me plaît ainsi, et puis je me charge de la débrouiller, et vite encore. Quant au prince Noir...

— C'est toi qui l'enlèveras, conclut une autre.

Nouvelles fusées de rires. Jotte, très flattée, se défend mollement.

— Il est mort, le prince Noir, mort pour la génération actuelle des Pardiacquoises. Jeannotte me le dit, mais je ne vous lis pas sa lettre, parce que je déteste qu'on blague cette pauvre gosse si candide.

— Oh la la ! ma chère, tu l'encadreras et tu nous l'enverras.

— Nous la mettrons en loterie, propose une autre, et, à mille francs le billet, nous aurons de quoi fonder une caisse de retraites pour les fausses ingénues.

— Non, envoie-nous le prince Noir, plutôt. C'est lui qui aurait un succès fou au salon des artistes Incompréhensibles...

— Tu pourras, au retour, monter une tournée pour exhiber tes deux objets rares. Quelle dot tu ramasseras...

— Zut, lance, furieuse, Jotte, les griffes en avant. Vous m'agacez. Parlons d'autre chose.

— Moi, dit Guiguite, pas du tout troublée de cette colère, je suis plus gentille, je te promets un

pyjama dernier cri pour ton prince fantôme. Tu le lui offriras de ma part avec un sourire afin qu'il te laisse la paix.

Le style de Guiguite offrait des verbes plus vibrants que le doux verbe laisser, mais, s'ils donnèrent le trémolo d'angoisse aux aiguilles de grand'mère, ils déridèrent Jotte, vite apaisée.

— Folle, va, dit-elle. Il n'y a plus de prince Noir ni en ombre ni en chair et os. Jeannotte est formelle à ce sujet. La petite société de Mont-de-Pardiac est exclusivement féminine. C'est même, paraît-il, assez curieux, cette réunion de jeunes filles et de vieilles dans le village même et dans les châteaux environnants. Pas un garçon!

— Pouah! fit une autre, ce qu'on doit se raser; ne m'attends pas.

— Bah! on doit être tranquille, au contraire, philosophe Lolotte.

— Nous t'enverrons Maur en colis postal, offre une troisième. Il est un peu défraîchi, mais très article de Paris. Ta pépinière de vieilles filles en fera ses beaux dimanches.

Grand'mère se sent fondre d'indignation. Le défraîchi fume, philosophe, et l'on entend la voix de Jotte conclure :

— Non, pas de Maur ni d'homme d'aucune espèce. J'en ai assez. Une vraie cure de repos. Trois mois au vert. Je reviens transformée.

— Pars bien vite, soupire grand'mère du fond du cœur.

II

Elle partit très vite. Huit jours plus tard, l'express engouffrait une Jotte correcte, en tenue de voyage, feutre mou sur la nuque rasée, grand manteau simple, bagages dernier cri. Personne ne l'accompagnait, naturellement, malgré le désespoir secret de grand'mère. Sur le quai, la famille éplorée regardait, anxieuse, l'enfant qui allait s'envoler. Jotte, nullement émue, mais indulgente à cet attendrissement (bien déplacé pourtant), leur octroya un dernier sourire, un petit signe de tête, et le train roula.

Il roula toute la nuit. Puis ce furent le réveil et un autre monde. La France presque entière avait fui; le soleil levant incendiait un grand paysage

inconnu. Et, tout de suite, Jotte entendit dans sa mémoire les phrases de Maur :

« Ce pays brûlé, la terre couleur d'ocre, les rochers d'ambre, le ciel bleu intense et l'odeur d'anis. »

A cette heure encore peu avancée, déjà tout resplendit : longs horizons d'ocre sur le bleu ardent du ciel, bouquets de bois disséminés partout et presque chacun gardant au cœur une maison masquée d'arbres plus verts ou du long fuseau des cyprès, maisons singulières aux yeux de la voyageuse, qui, toutes, semblent de pierres centaines et qui se coiffent du même toit plat de tuiles romaines.

Ah ! que Paris est loin. Jotte respire longuement avec un petit frisson d'aise. Le beau pays pour vivre un été d'indépendance.

Enfin, voici la gare, l'arrêt final. Voici Jeannotte, toute blanche, sur le quai. Embrassades, tendresses, joie du revoir à la fois exubérante et embarrassée.

Jotte ne reprend ses esprits que quelques minutes plus tard, dans la voiture qui les emporte.

— Chérie, tu es adorable, s'écrie-t-elle sans façon, et si bien assortie à tout ce qui nous entoure.

— Démodée, comme l'équipage, dit doucement Jeannotte.

Jotte prend le temps de regarder l'équipage. Bien du Midi, lui aussi : un antique landau majestueux et dépeint, traîné de deux mules luisantes et nerveuses sous leur harnachement de sonnailles. Jeannotte est là-dedans brune de teint et de cheveux, élancée, souple, une vraie fille de ce Midi rustique et raffiné que Jotte pressent au premier coup d'œil.

— Tu n'es pas démodée, dit-elle, sincère ; ta toilette est très bien dans la note, en harmonie avec tout ceci.

La robe de Jeannotte est un simple voile blanc ; blanche aussi la capeline qui recouvre ses épaisses tresses noires et ombrage les doux yeux si beaux, si lumineux. Le petit visage brun, sans beauté réelle, est plein de douceur. Le mot de Jotte tout à l'heure est fait pour lui : l'harmonie. Jeannotte est harmonieuse de geste et de pensée, d'âme comme de corps. Elle est pourtant de celles qui passent souvent inaperçues, parce que les Jotte éclatantes effacent leur discrétion, mais dont le charme retient une fois qu'on l'a perçu.

Dès cette première heure, Jotte sent très vivement que son amie mérite l'affection qu'elle lui a vouée de si loin.

— Jeannotte, s'écrie-t-elle, pénétrée, tu es absolument délicieuse. Tous ceux qui te connaissent doivent t'adorer.

Jeannotte rougit profondément. La louange la déconcerte, si étrangère à sa vie. Elle s'est toujours cru disgraciée, trop grande, trop brune, les traits irréguliers. La simplicité est son pain quotidien. Elle s'ignore.

— Tu es trop bonne, murmure-t-elle. Mais ne parlons pas de moi. Regarde le pays, plutôt.

— Absolument épatant, le pays. Je sens que je me plairai ici. Mais j'aime mieux parler de toi.

Que dire sur elle-même? Jeannotte a vite fait. Sa vie est comme elle, simple, droite, laborieuse. Mais il y a tout un côté profond qui ennoblit singulièrement cette ligne unie, et Jeannotte n'en parle point. Elle ne saurait, sentant les choses dans le silence de son cœur et trouvant les mots trop grands (ou trop petits) pour les dire.

Mais elle décrit avec une verve amusante le petit monde de Pardiac où elle est née, qu'elle aime à sa façon, silencieuse et vraie, et qu'elle voit sans déformation.

Jotte, amusée, demande détails sur détails. Et l'heure passe, et c'est toujours le même horizon de lignes nettes et de couleurs vives. A chaque instant, une maison apparaît : gentilhommeière ou château en ruines. Jotte s'extasie. Le vrai pays des cadets de Gascogne, grand air et vétusté à la fois. Les noms pompeux l'amusent et la naïve vanité des choses. Quatre arbres, un pigeonnier, une prairie, et voilà un château sous ce beau ciel. Quand la maison carrée s'orne de deux pavillons, cela prend des allures de palais. Et Jotte rit à belles dents.

— Oh! le délicieux pays! répète-t-elle.

— Je suis contente qu'il te plaise, dit sa cousine; je redoutais ton ennui. Nous manquons de toute distraction.

— Tu y vis bien, toi, pourtant si intelligente! je ferai comme toi. Pour ne pas s'ennuyer ici, il suffit d'ouvrir les yeux.

Elle les ouvrait tout grands, enchantée de ce premier contact. Jeannotte ne lui dit pas les mots, vrais pourtant, que pour vivre ici il fallait ouvrir surtout son cœur et son esprit. La solitude des campagnes crée parfois des personnalités singu-

lièrement robustes et affinées à la fois. Plus fréquemment elle dépouille de toute élégance, ici superflue, et, si les âmes gagnent à l'âpre leçon, souvent l'apparence matérielle déchoit.

Jeannotte, qui savait tout cela, soupira. Elle dit seulement :

— J'espère que tu te feras à notre petit monde, si bizarre qu'il te paraisse. Chez nous, les habits datent parfois de dix ans, les âmes de cent.

— Influence du prince Noir? raille Jotte. Tu ne m'as pas encore parlé de ce souverain occulte.

— Je te présente sa demeure.

La main tendue de Jeannotte indique un point de l'horizon. Jotte tressaille. Elle a distingué une apparition vraiment saisissante, un immense donjon qui se profile sur une hauteur voisine.

— Voilà un vrai château, dit-elle, sincèrement étonnée. Je m'attendais à quelque ruine croulante.

— Notre donjon est la gloire du pays, sourit Jeannotte : classé comme monument historique (et nos remparts aussi, d'ailleurs), il nous vaut souvent la visite de touristes.

— Il doit abriter un château superbe à en juger d'après lui.

— Nullement. Un vieux bâtiment seul y fait suite, très ancien aussi, mais nullement beau comme la tour, et qui dut être évidemment quelque humble dépendance jadis. Il est habité actuellement par trois ou quatre familles de paysans et n'offre aucun intérêt.

— Quelle chute, soupire Jotte, j'espérais quelque chose de splendide avec des châtelains assortis, ou tout au moins des châtelaines, puisque tout le monde de Pardiac est féminin.

— Du moins l'élément jeune du monde, rit Jeannotte, cela est vrai. En revanche, il est assez nombreux et tu trouveras là des types admirables, comme tu dis. Quand ce ne serait que les Bourbondis..

— Oh! parle-moi d'eux; ce seul nom sonne à mes oreilles une musique sonore.

— Je te parlerai d'elles plutôt; tu oublies donc si vite que le seul jeune homme présentable de Pardiac est le prince Noir! Les Bourbondis sont quatre, mais quatre sœurs, bien entendu : Bertrade, Géraude, Yolaine et Claude.

— Et elles ne vivent pas dans le donjon, avec des hennins et des aumônières à la ceinture?

— Oh! pas du tout. Leurs robes se contentent d'être souvent trop vieilles, mais nullement an-

ciennes. Quant à leur demeure, c'est une petite maison fort simple sur les remparts.

— Elles sont de ton âge ?

— Bertrade approche de trente ans, Yolaine vient de coiffer sainte Catherine, mais Géraude a vingt ans comme moi, et la petite Claude est tout juste ta contemporaine.

— Tu me présenteras le plus vite possible, ordonne Jotte. J'ai hâte de changer de milieu. Hier, à Paris, Guiguite, Lolotte, Nonotte, Tototte; aujourd'hui, Bertrade, Yolaine, etc., etc... Ce sera mourant de contraste. Oui, toi, tu dirais vivant, mais que veux-tu, c'est le français ordinaire, celui des écoles; moi, je parle le moderne. Et, à ce propos, est-on bien rétrograde chez toi ? parce que, ma pauvre chérie, je ne saurais me changer et ne voudrais te créer d'ennui.

— Reste toi-même, Jotte, tu as assez de qualités pour t'imposer. A part les Bourbondis et une très gentille Jacqueline, petite amie du village, tu ne verras que de vieilles gens qui t'amuseront comme tu les amuseras. Et maintenant, salue, nous entrons dans Pardiac.

Pardiac est très petit, presque carré, enfermé dans les murs des remparts encore intacts et bien entretenus, et il offre l'affligeant spectacle de la médiocrité la plus complète. Vieilles maisons sans intérêt, bicoques quelconques, pas un vestige du passé; seuls, au centre, une vieille halle, un puits et l'église paroissiale rappellent le vieux Pardiac. Tout le reste est sans cachet, sans vie, dirait-on, petites rues étroites, façades décrépies, de la poussière partout, pas une verdure, le soleil flamboie durement sur les vieux toits plats. Aucune maison n'a de jardin, à peine quelques petites cours; tout comme au moyen âge, on se serre autour du clocher, dans l'enceinte des remparts. Mais la belle ceinture de pierres a perdu ses portes, l'ennemi peut entrer... Il n'entre que des chars, quelques voitures, deux fois par jour l'autobus qui ne mène que quelques rares voyageurs, mais augmente à chaque fois la terrible couche de poussière. Les habitants vivent au dehors, population rurale occupée dans les champs ou petits bourgeois soigneux de leurs jardins. Pardiac est vide, sauf d'une bande tendrement unie d'enfants et de chiens qui se roulent à l'ombre.

Jotte se sent dans un autre monde. La voiture remonte la grand'rue au bruit de ses sonnailles. Tout à coup, un troupeau de chèvres sort d'une

ruelle, arrête les mules et défile à son gré, capricieux. Un homme les suit, grand, maigre, presque loqueteux, et Jeannotte dit respectueusement :

— Bonjour, monsieur le chevalier.

Le singulier personnage enlève d'un geste de cour son feutre miteux et répond d'une voix bien timbrée :

— Bonjour, jeune fille.

Jotte songe à se pincer, mais « le chevalier » s'approche de la voiture et pose une main brune et hâlée sur l'épaule de Jeannotte.

— Voilà donc la petite fille de Paris ! Elle croit rêver dans notre bout du monde. Dites-lui donc que nous sommes bien en chair et en os.

Beaucoup plus en ce dernier article, le surveillant ; il ressemble au bâton long et sec qui appuie sa marche, mais le port de sa tête est altier, l'allure de sa maigre échine relève ses guenilles, et Jeannotte présente :

— Le chevalier de Marsoulès, un ami de papa.

Jotte, éperdue, trouve à peine le sang-froid de mettre sa main dans les mains tendues. Elle voit le vieux visage rire de toutes ses rides, les yeux noirs briller de malice sous les sourcils blancs ; la voix d'un homme du monde lui dit :

— Paris est-il toujours mon vieux Paris, cher aux sauvages comme aux civilisés ? Nous parlerons de lui, puisque nous représentons les échantillons de ces deux espèces. Mais, adieu, mes chèvres se sauvent. Bienvenue au pays du prince Noir.

Il a déjà disparu, et Jotte demande avec une petite angoisse :

— Est-ce don Quichotte ou don César de Bazan ?

— Les deux à la fois, et, en plus, un excellent homme, un homme de qualité, comme on disait autrefois. La vie l'a trahi, il est ruiné, son troupeau de chèvres est sa seule ressource. A Paris, il ne serait qu'une épave ; à Pardiac, il reste le chevalier de Marsoulès.

— Bienheureux Pardiac ! murmure Jotte.

Les mules s'arrêtent maintenant, et c'est la maison de Jeannotte, une banale maison grise aux volets déteints. L'ombre de l'église voisine s'étend sur elle, l'ombre bleue et dure de ce grand jour d'été. Jotte sent sa gorge qui se serre. Vivre là toute l'année, toute la vie !

On entre. Un corridor étroit, obscur, puis tout de suite la pénombre lumineuse d'une vaste salle, des fleurs, des livres, de gaies étoffes, de vieux sièges, l'impression d'un home sympathique, les

maîtres de la maison, les parents de Jeannotte, qui sourient à l'arrivante. Ils sont si dissemblables et unis si parfaitement. Lui, profondément original au meilleur sens du mot, belle intelligence cultivée, corps débile que la guerre a changé en infirme. Elle, douce, effacée, et pourtant la force de ce fort abattu par le mal. Quand la retraite de la Marne a changé sa maturité robuste en vieillesse précoce autant qu'inexorable, il a retrouvé le goût de vivre dans ses beaux yeux, à elle. Ils vivent leur automne mûri en douceurs au contact d'une souffrance et d'un dévouement égaux. Lui aime le passé, les vieux livres. Elle cultive des fleurs. Ils restent heureux.

Mais Jeannotte est là, leur fille, avenir incertain, page blanche sur laquelle la vie inscrira quelle histoire? Amour partagé, comme pour eux, ou bien mésentente, veuvage? Pire peut-être : rien, l'inutilité, le vide... Ils soupirent; ce point d'interrogation trouble la tendre torpeur de leur retraite.

Ils sourient à l'enfant inconnue qui vient s'abriter, joyeuse hirondelle, sous leur toit.

Très vite, Jotte se fait à l'ambiance. Elle sent qu'ici elle ne gênera personne; au contraire, elle meublera la solitude de sa cousine. Les parents ne seront que d'agréables comparses, retranchés dans leur intimité. Ils ne paraissent guère qu'aux heures des repas. Une servante âgée et bossue circule furtivement dans la maison.

Elle sert un repas frugal et appétissant dans la salle même où vit l'infirmes. Les stores sont baissés. Au dehors, tout s'engourdit de chaleur. Trois cloches grêles et harmonieuses tout à coup égrènent l'angélus. Les fruits embaument dans les coupes de gaie faïence.

C'est l'heure de la sieste obligatoire. Déjà l'on roule la chaise longue de l'infirmes dans le recoin favori.

— Pousse les volets, Jeannotte, dit le père, le soleil doit avoir tourné.

Jeannotte obéit et Jotte se réveille pour un instant. Au delà des fenêtres, ce n'est plus la grisaille des pierres et de la poussière, c'est l'éblouissement d'un parterre de fée.

— Les fleurs de maman, dit Jeannotte.

Elles sont légion, rangées profondes et interminables de pots alignés sur le vieux mur des remparts transformé en terrasse. Et, tout de suite en dessous, un jardin auquel on descend par une poterne. Des rosiers, des jasmins, mille plantes vi-

vaces fleurissent merveilleusement au beau soleil. On a trouvé le moyen d'arroser tout cela dans ce pays sans eau !

L'infirmes, de sa place, contemple le tapis diapré. Sa femme et la vieille bonne sont les magiciennes de cette œuvre.

— Voyez, Madame, dit, jubilante, la vilaine Cadette, plus contrefaite dans cette splendeur, le « gros rouge » a ouvert.

Sa main caresse tendrement un géranium épanoui comme une pivoine.

Un petit frémissement d'allégresse secoue ses épaules inégales. Elle a l'air méchant, Cadette; elle a un nez pointu, une langue pointue, un esprit pointu. Elle gronde Jeannotte à chaque robe nouvelle, traite sa maîtresse en enfant, critique M. le Curé, espionne les enfants de Marie. Mais elle confectionne des soupes merveilleuses et des confits d'oie uniques, elle veille dix nuits de suite son maître malade et tricote sans lumière. Sa langue ni ses doigts n'arrêtent de la journée. Quand on lui parle de renvoi dans les moments d'exaspération, elle réplique, narquoise et véridique : « Et comment donc qu'ils feraient sans moi. »

Ils ! les géraniums ou la famille ? On ne sait, mais on se tait. Une vieille tante l'a léguée quinze ans plus tôt en même temps que la maison et les vignes. Elle se juge intangible autant qu'eux et accable son monde d'un dévouement et d'une perversité inlassables. Elle est assommante et précieuse.

Jeannotte soupire de son joug et savoure sa cuisine. Jotte l'a jugée tout de suite et se promet quelques vigoureuses escarmouches.

Mais, pour ce premier jour, tout finit dans le calme : Jotte prend possession d'une chambre voisine de celle de Jeannotte et jauge d'un coup d'œil ce cadre de son été. Rustique mais confortable. Bah ! l'on vivra surtout dehors.

Et Jotte s'endort sans rêve.

III

Le premier contact de Jotte avec le monde de Pardiac. L'or du soir emplit les petites rues d'une lumière chaude. Le bleu du ciel foncera bientôt pour la sombre teinte de la douce nuit d'été.

Les deux cousines s'en vont par les rues désertes. Le troupeau d'enfants et de chiens, augmenté de quelques oies criardes, les regarde passer d'un œil méfiant. Les bérêts tombent devant Jeannotte, mais Jotte croit voir luire dans toutes ces prunelles l'éclair d'une raillerie.

— Tes sauvages n'aiment pas les modes de Paris, déclare-t-elle.

Puis elle trouve qu'ils se ressemblent tous, enfants, bêtes ou volailles — ô vengeance, ils ont le même regard. — Jeannotte hausse doucement les épaules.

— Voici la maison des Bourbondis, renseigne-t-elle. Les Bourbondis-les-Dames, c'est-à-dire les tantes. Le grand-père de mes amies s'était marié deux fois. Sa seconde femme vit encore avec ses deux filles : M^{lle} Agapite et M^{lle} Gabinie.

Jotte, à ces noms, redoute qu'une convulsion de fou rire la jette dans la poussière, sous le bec des oies. Jeannotte, effarée des allures de sa cousine, veut en vain l'entraîner. Elle craint qu'un volet ne s'ouvre, que les respectables vieilles dames n'apparaissent. Jotte se calme enfin et l'on repart.

— Ici, tu ne vas pas rire, dit Jeannotte, un peu contrainte, c'est là que demeure mon amie Jacqueline, une gentille gamine de seize ans, la fille du docteur. D'ailleurs, cette maison-là est la seule vraiment vivante de Pardiac. Pense donc, huit enfants dont Jacqueline est l'aînée.

La maison du docteur est assurément la moins lézardée du village. On entrevoit une vaste cour au delà d'une porte cochère; des rires s'en échappent. Jotte croit avoir quitté Pardiac.

L'instant d'après, elle retombe en plein moyen âge. Une ruelle étroite, une impasse, au fond une porte noire et basse, deux fenêtres à l'étage, volets fermés, on dirait un visage mort.

— Oh! Jeannotte, qui peut vivre là-dedans?

— Un saint, ma pauvre amie, un prêtre, un chanoine qui est venu achever ses jours au pays natal. Il est très vieux, il passe sa vie dans la prière et les austérités, et avec lui s'éteindra un des plus vieux noms du pays.

Autrefois, jusqu'au temps du prince Noir, vivait un seigneur si rapace qu'il rançonnait tous ses vassaux. Il étendit si bien ses exploits que la voix populaire lui donna le titre de sire de Panossac. En patois, paner veut dire voler. Le surnom n'était pas volé, lui, mais il resta. Les siècles l'accréditèrent. Les Panossac furent puis-

sants et riches toujours, et, quoiqu'ils parussent irréprochables, quelque chose de la « manie » de leur ancêtre restait au fond d'eux. A la Révolution, le dernier de ces rapaces traversa la tourmente commué en ami du peuple et surtout en marchand de biens. Il eut une fin misérable, d'ailleurs; on le trouva assassiné sur un tas d'or que des voleurs n'avaient pu lui arracher.

Cette horrible mort marqua la fin d'une ère pour cette famille. Tous les Panossac, depuis, furent de bonnes gens simples et pieux. Ils perdirent peu à peu toutes ces richesses mal acquises, les défendant mal, les ayant prises en dégoût. Certains même les distribuèrent aux pauvres, et le dernier d'entre eux, notre bon chanoine, achève de se dépouiller chaque jour. Il ne lui reste plus, dit-on, que tout juste de quoi subsister. Après sa mort, cette mesure, sa maison, est destinée aux œuvres du village, et lui s'en retournera vers le bon Dieu, les mains vides de biens terrestres.

Cette fois, ce n'est pas le fou rire qui arrête Jotte sur place. Un grand souffle inconnu a passé sur elle; sa petite âme de poupée sent le vertige des hauteurs.

Elle se ressaisit enfin et murmure :

— Très moyen âge, ton chanoine. Tu me le montreras; ce doit être impressionnant, cette grande figure de saint attardé dans notre siècle.

Jeanotte promet, et l'on marche encore. La nuit est tombée maintenant. Une pénombre lumineuse règne encore; c'est l'heure délicieuse, ranson des jours de cruel soleil. On se sent léger, il semble que maux et ennuis se détachent comme un manteau qui tombe. L'odeur des roses monte, capiteuse. Le ciel garde encore au couchant quelques reflets de perles, mais, à l'opposé, la nuit bleue et profonde allume les premières étoiles.

Jotte a un cri :

— C'est bien ici le pays du prince Noir. Jeanotte, l'amour doit rôder par des heures semblables.

Le doux rire de Jeanotte se fêle de mélancolie.

— Pas pour nous, jeunes filles de Pardiac; le prince Noir est bien mort. Il n'y a que médiocrité et solitude inscrites dans notre avenir. Et le parfum des soirs d'été n'a pour nous que de l'ironie.

Elle a dit cela très simplement, Jeanotte; pas de révolte dans sa voix, de la tristesse simplement, mais aussi la résignation souriante de ceux qui se souviennent du signe du baptême.

Et dans ce décor médiéval, à l'ombre du haut donjon témoin des siècles passés, Jeannotte, petite fille de France, Jeannotte, petite bourgeoise sans avenir, comme tant de sa race, relict, simple et charmante, le grand mot des féodaux de jadis, plus vivant sur ses lèvres tremblantes :

— Dieu le veut.

De nouveau, Jotte, poupée moderne, ploie sous le grand souffle et les mots s'arrêtent sur ses lèvres peintes.

Presque tout de suite, Jeannotte a repris :

— Nous arrivons maintenant chez les quatre sœurs, les Bourbondis de la génération actuelle.

Jotte, à ce ton, espère une maison moins lépreuse que toutes celles qu'elle vient de voir, une maison digne de ce grand nom de Bourbondis, si sonore et pompeux, évocateur de tant de gloires méridionales.

Hier, pendant la soirée, le père de Jeannotte, l'érudit, l'amateur passionné de l'histoire locale, avait dit :

— Les Bourbondis sont tout à fait de vieille et noble souche. Ils comptaient dans les siècles passés de nombreuses illustrations, grands maréchaux, maîtres-de-camp, un amiral, trois évêques, et leurs alliances les menaient jusqu'au trône. Deux de leurs arrière-grand'mères furent de sang royal d'Aragon. Seule, la Révolution les abatlit. Depuis lors, ils ont perdu peu à peu richesses et domaines. Néanmoins, Bertrade et ses sœurs, sous leurs robes usées, gardent la fierté de leurs origines. Elles n'oublient pas qu'elles descendent d'un roi.

Il reste encore assez de jour pour distinguer les choses, et Jotte voit le singulier palais de ces filles de roi. Elle n'eût jamais imaginé rien de semblable, même dans ses rêves les plus extravagants. Et son cœur se dilate. Bienheureux Paradis ! les Bourbondis pouvaient-elles habiter une maison comme tout le monde ? Non. Elles habitent la grande porte d'entrée du village, ou plutôt la tour qui la défendit. Cette tour, à moitié rasée, se coiffe maintenant d'un haut toit pointu. Pas de rez-de-chaussée, une voûte le remplace, dominant la route. Au-dessus, deux étages étroits auxquels on accède par un petit escalier tournant. Deux ou trois bâtiments adossés aux remparts, en dedans et faisant dépendance, le luxe d'un étroit jardin, tel est le domaine actuel des Bourbondis.

Jotte le contemple, déconcertée et charmée à la fois. Les premiers rayons de la lune commencent d'argenter les roses, et le vieux logis prend un aspect irréel de conte fantastique. Les vieilles pierres disparaissent sous les grappes de roses. Elles s'élancent par milliers à l'assaut du petit donjon, elles l'habillent d'une robe enchantée. Les quatre façades disparaissent sous les mille rameaux embaumés. On dirait un bouquet gigantesque.

Et Jotte, enthousiasmée, bat des mains.

— Oh! Jeannotte, quelle histoire de fées vivons-nous? Tout à l'heure, tes amies vont descendre dans un rayon de lune, vêtues en princesses...

— Redescends sur la terre, chère visionnaire. Les robes de mes amies sont trop souvent en coton... comme les miennes. Et leur logis a des lézardes sous les roses.

— Allons-nous-en, tu m'abîmes mon rêve, dit Jotte, indignée.

Elles redescendent vers la réalité, elles tournent le dos au donjon fleuri. Les ruelles commencent à s'animer, des troupeaux les encombrent; c'est impressionnant, ces cornes, dans l'ombre, près de vous. Jotte pense être une exploratrice dans une forteresse de l'Atlas ou d'ailleurs, à l'heure où rentrent les nomades, et son chapeau prend des allures de plus en plus parisiennes. Qu'il est doux de prêcher d'exemple le bon goût chez les sauvages. Ses hauts talons martèlent le sol sonore.

Quelques boutiques s'allument de loin en loin. O joie des découvertes! Voici les « galeries » de Pardiac, la devanture s'enguirlande de sandales et de bérets; derrière s'alignent, plus modestes, boîtes à sardines et papier à lettre. Une lampe fumeuse éclaire des profondeurs pleines de richesses culinaires ou autres, mais les glaces poussiéreuses offrent en grosses lettres cette annonce alléchante : *Nouveautés parisiennes*.

Jotte se promet de vérifier ces exilées.

Deux pas plus loin, autre boutique, scientifique celle-là. Deux gros bocalaux rouge et vert : c'est la pharmacie.

— Entrons, dit Jeannotte. Je dois prendre des cachets pour papa. Demain, nous reviendrons en visiteuses.

— Ton marchand de pilules est donc du monde? s'étonne Jotte.

— Tu le verras, répond prudemment Jeannotte.

Sa femme l'épousa jadis par amour, car elle était de vieille famille. Lui était fort séduisant, paraît-il.

Jotte entre vite pour voir le héros de ce roman d'amour. Mais elle n'aperçoit qu'un gros homme chauve et désagréable qui a un nez rouge et des façons vulgaires.

Et, dehors, elle reproche vivement à sa cousine de lui avoir « monté un bateau ».

La pauvre Jeannotte innocente se défend. Ce n'est pas sa faute, vraiment, si les années ont emporté les beaux cheveux, mais donné de la bedaine. C'est peut-être un tour du prince Noir, irrité de la défection de sa parente, car la dame du héros métamorphosé est la seule habitante de Pardiac dont la lignée se rattache au héros national!

Jotte croit tomber d'indignation! elle comprend très bien la colère du prince : la dernière goutte de son sang se noyer dans le sirop de Tolu! L'éclat de sa vertueuse approbation inquiète Jeannotte. Trop d'oreilles, à cette heure, sont ouvertes derrière toutes ces fenêtres d'où l'on guette le passage de la Parisienne.

— Hâtons-nous, presse-t-elle, nous allons manquer la prière.

Cette crainte est vaine, les cloches n'ont point encore commencé leur doux appel. On traverse la place, aussi animée à cette heure que déserte au soleil. Des groupes se forment autour du puits. Les ménagères remontent les cruches ruisselantes, les hommes s'accourent à la margelle. Tout comme aux siècles passés, le puits, source de vie, réunit autour de sa ronde maçonnerie les villageois brûlés du long jour.

Les deux cousines passent vite, saluées de bonsoirs sonores. Jeannotte nomme tout bas quelques habitués du « forum ». Jotte reconnaît le feutre pittoresque du chevalier. Ce gros homme timide et essoufflé, c'est le notaire, vieux garçon à moitié endormi derrière ses paperasses. Il a vécu toute sa vie dans son bureau sans air; il ne sort que le soir pour se mêler, silencieux, aux groupes bruyants. Jotte décrète que le prince Noir ne dut jamais s'inquiéter de tel pauvre hère, « le type du lapin de choux », déclare-t-elle. Jeannotte, suffoquée de cet aplomb, pousse l'insolente dans l'église.

Elle est déserte encore, mais quelques cierges pointent dans sa pénombre. Dans le clocher, les premières notes commencent à dire, impérieuses et

maternelles à la fois : « Venez prier, gens de Pardiach, petit monde que ma voix conduit comme un troupeau docile. J'appelle votre réveil, j'annonce vos repas, voici maintenant l'heure apaisée. Avant de dormir, saluez, comme moi, le maître de toutes choses. »

Et les gens de Pardiach obéissent. Un à un, ils viennent, les enfants d'abord, le rire encore aux lèvres, la bousculade interrompue au seuil du parvis, les bonnes vieilles trotinant sur leurs semelles de chiffon, les vieux, solides et secs comme les ceps de leurs vignes, et toute la jeunesse bruyante, à peine disciplinée par la majesté de la maison de prière.

La prière commence. Le curé la dit en chaire, à pleine voix. Il est jeune encore, il lance les invocations comme des commandements de guerre. On sent l'ancien « poilu » bleu sous la soutane. Mais, au pied de l'autel, un prêtre en surplis courbe ses maigres épaules; il est petit, usé, minable. Jotte, avec désespoir, apprend que c'est là le chanoine de Panossac. Cette beauté tout intérieure la déçoit; elle regrette la virile figure de grand apôtre de son imagination.

Elle ne prie guère, petite Jotte moderne. Certes, elle aime le bon Dieu, elle a la foi, elle se croit sincèrement bonne chrétienne; en temps de persécution, elle dirait crânement aux juges leur fait en deux mots.

Seulement voilà, au siècle moderne, les grands sentiments sont parfaitement déplacés, hors de saison, inutiles... Et puis, la vie est facile, mais combien occupée! On garde avec le bon Dieu des relations sincères, affectueuses même au besoin. Mais il y a tant d'autres choses pressantes qui vous prennent toutes les minutes, à Paris!

Par exemple, en province, ce doit être plus facile de moins l'oublier; la prière doit devenir une chose utile, même agréable. Pour un peu, elle trouverait juste que le bon Dieu fût plus exigeant à Pardiach qu'à Paris.

Ce soir donc, lui ayant dit un petit bonsoir, elle trouve suffisant cet acte de piété et s'amuse à regarder autour d'elle. Dans ce recoin d'ombre, cette ronde face immobile, c'est le notaire, le pauvre « lapin de choux »; sa prière doit être aussi peu vivante que lui. A deux pas, adossé au pilier d'entrée, le chevalier de Marsoulès, raide et droit comme à la parade, ne baisse pas le front. Il regarde le tabernacle de ses brillants

yeux noirs. Jotte pense que celui-là est un loup, un loup affamé, trop fier pour tendre la main, même au Maître, même au Père, et qui mourra comme un loup silencieux et digne.

De sa place, dans la chapelle de la Vierge, confiée aux soins de Jeannotte, Jotte voit l'église entière. Tous ces visages rieurs, sombres ou insoucians gardent dans la maison du Père l'expression qu'y figea le jour écoulé. Ils apportent ici familièrement leur âme débordante. C'est rude et sincère à la fois. Jotte se sent plus étonnée par cette étrange prière que par tout ce qu'elle a vu ce soir.

Elle est très courte, d'ailleurs, cette cérémonie journalière à Pardiac. Déjà la foule s'écoule, silencieuse sur toutes ces semelles de corde ou d'étoffe, mais, dès le seuil passé, les voix reprennent, éclatantes, et les premiers rires du dehors se mêlent aux derniers échos de l'oraison finale.

— Je n'ai point vu tes amies, dit Jotte dès qu'à leur tour elles sont sur la place.

— Tu ne pouvais les voir à l'église, explique Jeannotte. Il reste aux Bourbondis, de leur splendeur passée, le privilège d'une chapelle particulière desservie par une petite porte. Et, pour cette famille, c'est là un droit sacré dont elle use sans jamais y manquer. Même pour les enterrements et les mariages, les Bourbondis passent par « la » porte. Ce n'est qu'au baptême qu'ils franchissent le seuil commun.

— Moi, dit Jotte, j'aurais cru que la mort plutôt les mettait au rang de tous, ces terribles orgueilleux !

— Tu n'as pas compris le symbole. Là où tu ne vois que vanité ridicule, il y a un acte très chrétien : l'enfant non baptisé n'est encore qu'une pauvre victime souillée du mal originel; quand l'eau sainte l'a lavé, il devient créature humaine; les faveurs ou défaveurs commencent pour lui. C'est pourquoi, entrés par la porte de tout le monde, les Bourbondis sortent par celle de leur famille, l'unique désormais.

Jotte secoue sa tête aux cheveux courts, aux idées longues.

— Moi, dit-elle, je trouve que leurs premiers pas de chrétiens se ressentent encore furieusement de l'influence satanique. La devise de cette famille me paraît être : orgueil, et je me demande si tes amies me plairont tant que cela.

IV

Le grand jour de la présentation de Jotte dans les « salons » de Pardiac. M^{me} Dauplan, la douce mère de Jeannotte, n'a pu se décider à quitter son infirme.

Les deux cousines partent donc seules. Jeannotte, toute simple à son habitude; Jotte, à ses côtés, est très petite bonne femme moderne, tout à fait silhouette mode. Sa robe, un soupçon plutôt, est d'un rose si osé et bariolé de dessins si rigoureusement égyptiens que la reine Nofrititi elle-même l'eût portée avec plaisir, mais le chapeau ne peut être né qu'à Paris. C'est un bonnichon, un rien, quelque chose qui ne tient pas sur les doigts et qui subitement, posé sur les cheveux bouclés, devient un extravagant petit chef-d'œuvre de goût audacieux.

Toutes les ouvrières de Pardiac, l'atelier de la grande couturière (cinq apprenties couleur terre cuite, chignons évaporés et espadrilles), la modiste qui, trois fois par an, va au chef-lieu, la lingère qui a festonné des lieues de broderie, tout cela sur les portes ou derrière les vitres sent le plus complet désespoir l'envahir à cette vue. La Mode a passé, triomphante, dans les rues; sa révélation n'apporte qu'amertume et dégoût du travail commencé. Comment s'intéresser ensuite à la robe de la bouchère, qui a un mètre quatre-vingts de tour de hanches? Comment retaper pour la troisième fois la capote de la pharmacienne qui, pourtant, compte en faire encore quelques étés! Et le jupon brodé de la maîtresse, dont le volant a trois mètres de long!

Mais Jotte, inconsciente de ces ravages et qui les considérerait d'ailleurs comme un juste hommage, Jotte appelle à elle tout son sérieux pour bien se tenir jusqu'au bout.

On traverse la place, sahara minuscule heureusement coupé de dures ombres bleues. Au détour d'une ruelle, une grande silhouette décidée, canne à la main.

— Bonsoir, monsieur le Curé, dit timidement Jeannotte, nous n'osions aller chez vous. Je vous présente ma cousine.

Le pasteur jauge d'un coup d'œil la brebis provisoire. Et Jeannotte, tremblante, hasarde :

— Elle a une jolie voix.

— Bon, dit gaîment M. le Curé, on l'eurôle pour notre chœur; Mademoiselle qui?

Jotte connaît une des rares timidités de sa vie. Son petit nom familier lui brûle les lèvres.

— Jotte, répète M. le Curé sans rire, sainte Jotte doit être très ancienne, car même les Bollandistes ne la mentionnent pas. A moins...

Et un sourire indulgent passe sur ses grands traits.

— A moins qu'elle ne soit très moderne. Qu'en pensez-vous, mademoiselle sa filleule?

— Je pense, s'écrie Jotte sans détour, que, s'il n'y a que moi pour sanctifier ce nom, il n'ira jamais dans le calendrier.

Un rire brusque échappe à M. le Curé. Cet aveu l'a rassuré. Cette petite poupée moderne ne sera point trop dangereuse pour son troupeau de têtes à l'évent. Le fond n'est peut-être pas si gâté que la surface.

On se sépare amicalement, et voilà la première « visite » de Jotte. Deux pas plus loin, le bureau de tabac, qui « fait » aussi le café. C'est généralement le nid tout chaud des cancons, la couveuse artificielle où naissent spontanément les petits scandales du petit pays.

Pourtant, la seule personne qui se tienne sur le seuil aujourd'hui est le pauvre lapin de choux. Il rougit, se découvre, balbutie, se trémousse, et Jeannotte paraît aussi gênée que lui. Elle présente pourtant :

— Ma cousine Jotte. M. Centulle Goussac.

Jotte, qui ne rit pas, qui ne se permet même pas un sursaut, commence à penser qu'elle subit un martyre digne pour le moins d'une sainte moderne. Mais il faut qu'elle parle, elle exploserait.

— Monsieur, dit-elle gravement, vous avez un bien beau nom.

Pan! ça y est. Ce doit être la gaffe complète. Le pauvre lapin rougit, Jeannotte est pourpre, Jotte s'amuse follement.

— En effet, en effet, murmure la victime innocente, très vieux, mon nom, très Pardiac. Mademoiselle Dauplan vous dira...

Et il fuit à toute allure, il fuit, on voit les pans de sa jaquette flotter à une allure insolite, il en oublie de raser les murs, il trotte au grand soleil.

— Jotte, tu n'es pas sortable, gronde Jeannotte. Si tu continues, je te rentre à la maison.

— Marche, ma chère, marche, ce n'est que le commencement d'un beau jour. Mais avant d'aller plus loin, dis-moi, je te prie, pourquoi ce pauvre être ridicule s'affuble d'un tel nom.

— Il n'a rien d'extraordinaire à Pardiac. Un comte d'Armagnac porta ce nom et l'illustra. On le retrouve dans la plupart des vieilles familles de la noblesse. Rien d'étonnant donc que M. Goussac l'ait eu en partage.

— Cela le complète, dit Jotte, impitoyable. Mais pourquoi a-t-il l'air d'en avoir honte ?

Un soupir gonfle la gorge de Jeannotte. Elle dit presque avec répugnance :

— C'est la faute du chevalier. Ami et contemporain de ce pauvre M. Goussac, il pousse avec lui la taquinerie un peu loin. Depuis cinquante ans, il l'appelle tantôt cent mètres de tulle, ou plus simplement centimètre, disant que pour un notaire c'est très bien. Tu comprends ? non pas maître Ceutulle, mais Centi-Maître.

— J'adore le chevalier, dit Jotte avec élan.

Jeannotte ne répond pas. Elle pousse une porte d'un geste fébrile, Jotte suit.

On est maintenant entre le bocal rouge et le bocal vert, et Jeannotte demande si M^{mo} Guis est là.

Une tête rougeaude et bourrue émerge d'un mortier pour répondre galamment :

— Que voulez-vous que j'en sache ? Vous n'avez qu'à regarder dans le jardin ou ailleurs.

Puis, une voix de tonnerre :

— Trinité, Trinité, pendarde ! tu bâilles encore aux corneilles. Trotte un peu voir si le sirop de gomme est cuit.

Une petite jeune fille effacée et maladroite, unique élève de cette talentueuse officine, disparaît par une porte dérobée. Jeannotte la suit, et Jotte aussi, sous le regard courroucé du maître de maison.

On passe par un dédale de corridors noirs et de salles encombrées pour déboucher dans un jardin aussi bien tenu que la maison est négligée. Là, une grande femme maigre vêtue de cotonnade déteinte et coiffée des restants d'un chapeau de paille contemple un poirier avec amour.

L'unique descendante du prince Noir évoque l'image irrévérencieuse mais frappante d'un épouvantail à moineau. Elle tourne vers les arrivantes

un visage maigre aux traits masculins heurtés et d'une teinte ocre. Et là-dedans, des yeux magnifiques, noirs, profonds, doux et étincelants à la fois, débordants de vie et sauvages en même temps.

— Dix-huit, proclame une voix chantante, avec cet accent auquel les oreilles de Jotte s'habituent mal, dix-huit, auriez-vous jamais cru chose pareille ?

— Jamais, riposte Jotte sans rire.

— Et si belles ! ah ! la nature est meilleure que l'homme. Tant de fois, je l'ai cru bois mort. Voulez-vous y goûter ?

A quoi ? Jotte recule. Est-ce le sirop de gomme, la nature, ou l'homme ? Jeannotte demande doucement :

— Dix-huit quoi, Madame ?

L'arrière-petite-fille du prince Noir la regarde avec pitié.

— Tu ne feras jamais une tête solide, Jeannotte Dauplan, c'est moi qui te le dis. Pourtant, je t'ai montré cent fois les espèces différentes. Et cela saute aux yeux, voyons. Regarde un peu, le feuillage, la forme. Un enfant au maillot reconnaîtrait un citron des Carmes.

— Madame, je n'aime pas les poires, avoue humblement la coupable.

Il s'agit de poires. L'âme de Jotte se rassérène. Elle regarde le jeune arbre avec l'admiration due à ses hauts faits.

— Qu'il est beau ! dit-elle. Je l'aurais pris de loin pour un manche à balai, et de près c'est un rameau du paradis terrestre couvert de fruits d'or.

A cette phrase magnifique, les ailes mutilées du vieux chapeau battent au vent de l'allégresse. Les splendides yeux s'emplissent d'une lueur amicale.

— Tiens, petite, prends.

Et Jotte, dont la tête ne tourne pas à ce succès sans précédent, reçoit une poire magnifique.

Puis le grand corps osseux fait volte-face.

— C'est là ta cousine de Paris, Jeannotte. Je ne la croyais point de si bon goût. L'on dit dans le village qu'elle ressemble à une demoiselle de comédie.

Et, secouant la tête d'un air convaincu :

— Ce que le monde peut être sot.

Maintenant, elle entraîne les deux amies.

— Venez, petites, dit-elle, je vais vous montrer le plus beau.

Jotte pense que cela va être un potiron monstrueux, mais on l'arrête subitement devant un grand mur noir et dégradé.

— Vous voyez, c'est par là qu'ils passèrent, par cette fenêtre.

Jotte désarticule en vain son cou, elle ne voit qu'une lucarne basse, un carreau cassé, des toiles d'araignées. Jeannotte a un air tout à fait sérieux.

Et, sous le chef-d'œuvre parisien, les cheveux de Jotte commencent à se hérissier, sa cervelle à bouillonner d'émotion devant ces incohérences.

— Vous l'avez bien vue? demande la dame. Eh bien, maintenant, je vous permets, à toutes deux, de venir la voir toutes les fois que vous voudrez. Et vous pourrez vous promener dans mon jardin et manger les fruits tombés.

Là-dessus, la visite doit être terminée, car, d'un pas décidé, elle mène les deux enfants jusqu'à une petite porte qu'elle leur ouvre gracieusement.

Maintenant, assise au rebord d'un fossé, Jotte essaie de se remettre, Jeannotte est secouée d'un fou rire.

— Jeannotte, dit sévèrement la plus jeune, quand tu viendras me voir à Paris, je te mènerai à Charenton.

Le souci de la vérité calme l'hilarité de Jeannotte.

— M^{mo} Guis n'est nullement folle, très originale seulement, une vraie personnalité instruite comme un homme. J'ai souvent entendu dire à papa que la culture de son esprit est bien au-dessus de la moyenne. Mais ses malheurs l'ont rendue bizarre.

— Oui, un peu, concède Jotte.

— Il y avait bien de quoi. A trente ans, sans fortune, sans beauté, sans famille, la pauvre femme, affamée d'affection, épousa un bellâtre qu'elle parait de mille qualités. Il n'était qu'un vulgaire bourgeois mal dégrossi; les années eulvèrent le beau masque et il resta la plus pénible désillusion. Mais il y avait des fils aussi, deux beaux garçons charmants et intelligents qui auraient consolé leur mère. La mort les lui a pris l'un après l'autre, avant leur quinzisième année. Le mari s'est consolé à sa façon, la couleur de son nez rubicond te dit quelle bassesse fut cette consolation. Elle, si disgraciée de surface, si délicate au fond, instruite, intelligente et blessée à mort, s'est réfugiée dans la nature. Elle aime les arbres, elle cultive un fruitier superbe, tu l'as

vu. Son jardin est toute sa vie. Là, elle oublie... ou, du moins, elle souffre seule.

Jotte se tait un instant. La bizarre figure entrevue s'éclaire un peu, et, sympathiquement :

— Mais la fenêtre? s'écrie-t-elle, anxieuse.

— Elle est historique, ma chère. C'est par là que s'enfuit le prince Noir au moment où il s'échappa de l'église. Tu as pu voir que le vieux bâtiment auquel elle appartient touche à l'abside. Le prince Noir sauta par là. Tu as vu aussi que le jardin est en dehors des murs d'enceinte. Une fois en bas, le prince courut au donjon et fut massacré sur sa porte.

Un silence. Jeannotte reprend :

— Le jardin existait déjà, dit-on, avec ses vieux murs. Il était le privilège des chanoines de l'église. La légende dit que le prince erra un instant comme une bête prise au piège avant de trouver une brèche. N'est-ce point saisissant, dis-moi, cette double image? Tant de siècles après, la descendante errant à son tour dans ce pauvre petit carré de terre, souffrant sa douleur sans issue. Pas de brèche pour elle. Alors elle s'est penchée vers la terre, elle a bêché, ensemencé, devenue une paysanne, déclassée et gardant encore sous sa robe de pauvre les dernières gouttes de ce terrible sang princier. Comme une bête attachée, elle tourne et retourne sa vie sur place et le murmure de ses arbres calme seul ce malheureux cœur en lambeaux.

Jotte bondit sur ses pieds.

— Allons-nous-en, décide-t-elle. J'ai soif de voir des gens normaux.

En réponse à ce souhait, Jeannotte l'emmena chez la tante Gabinie. En route, rendue prudente, Jotte demanda des détails.

Jeannotte renseigne :

— Les dames de Bourbondis, branche cadette, vivent séparées de leurs petites-filles et nièces. En réalité, le vieux grand-père s'étant marié deux fois, les jeunes ne sont que des demi-parentes des autres. Leur père était le fils de la première femme et il y avait eu entre les deux épouses les mêmes différences qui subsistent encore entre leurs descendantes respectives. M^{me} de Bourbondis et ses filles s'entendent pourtant parfaitement bien avec les quatre sœurs. Mais, même depuis trois ans que celles-ci sont orphelines, on n'a jamais manifesté de part ni d'autre le désir de vivre en commun. La grand'mère est une bonne

vieille dame toute simple; tante Agapite n'est pas très souriante, mais tante Gabinie est la crème de la crème, comme dit Claude. Tu vas en juger.

Elles sont entrées dans une ruelle retirée. Une maison assez importante en occupe tout un côté. C'est une solide construction de pierres, les volets sont peints de neuf, une porte s'arrondit au-dessus d'un perron, un balcon prétentieux orne le premier étage.

Jotte prend un air pénétré.

— Ma chère, ça « fait » riche ici. I.e sont-elles donc?

— Pas beaucoup, je suppose; en tout cas la mère et tante Gabinie. Mais M^{lle} Agapite a hérité dans son jeune âge d'une certaine somme. Elle avait un parrain assez riche. Et, entre ses doigts, quatre sous se multiplient facilement.

— Tant mieux pour les nièces.

— Je ne crois pas que les largesses de cette tante-là mettent beaucoup de beurre sur leur pain, ni de linge en leur armoire. Ah! si c'était tante Gabinie...

Le coup qu'elle frappe a l'air de couper sa phrase. Jotte se sent suffisamment édifiée.

La porte s'ouvre, d'ailleurs. Ce n'est pas une bonne qui se tient debout à l'entrée d'un grand vestibule carrelé. C'est une dame — oh! parfaitement normale, celle-là. — M^{lle} Agapite n'a rien d'une originale. Elle est de taille moyenne, corpulente, haute en couleurs. Au-dessus de son visage rond et gras, un rouleau de cheveux d'un noir parfaitement teint dresse une barre rigide et luisante. Les dents sont fausses et bien rangées. Une pèlerine de laine noire, superflue par cette chaleur, atteste le souci des convenances. Des mitaines de filet couvrent les doigts boudinés. La robe est sévère, stricte, mais d'un beau drap riche et démodé. Et le regard aigu semble transpercer cette insolente petite fille qui ose regarder en face M^{lle} Agapite de Bourbondis.

Jeannotte, qui n'a pas le nez en l'air, elle, déclare timidement qu'elle est venue présenter sa cousine.

— Vous êtes bien aimable, répond une voix sèche. J'allais sortir... mais vous pouvez entrer quand même. Ma mère et ma sœur sont sur la terrasse, et vous ne les dérangerez pas trop.

— Je connais le chemin, s'empresse de dire Jeannotte.

Le geste de M^{lle} Agapite semble un passeport

dûment signé et paraphé qui permet de circuler dans son royaume. Puis la majestueuse personne disparaît vers des régions interdites, et les deux cousines s'élancent.

Au bout du corridor, une porte. Ensuite, une terrasse où d'innombrables pots de fleurs essayent en vain de ressembler à ceux de Cadette. Deux dames sont assises à l'ombre, l'une est vieille, ronde et gracieuse, et se carre dans un fauteuil d'osier; l'autre, plus jeune, petite, frêle, a les cheveux tout blancs et fort en désordre. Assise sur une chaise basse, elle dit le chapelet tout en surveillant les alentours. On n'a point vu les arrivantes.

Jeannotte voudrait s'approcher tout de suite, mais l'entrevue précédente a donné à Jotte l'irrésistible désir de repoudrer son minois. Avec la douce espérance que des yeux invisibles la guettent, elle utilise comme miroir une des vitres verdies de la porte, ôte son chapeau et commence tranquillement son petit manège.

Jeannotte, riieuse et outrée, se cache dans le corridor.

Et les voix de la terrasse arrivent distinctement jusqu'ici.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur...

— Maman, vous n'avez pas vu que la poule grise a perdu sa queue.

— ... le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus...

— Pourvu qu'Agapite n'aille pas dire à M. le Curé que Jacques du Boulanger a manqué le catéchisme.

— ... et Jésus, le fruit de vos entrailles... Mon Dieu, que tu es bavarde, ma pauvre fille... Sainte Marie, mère de Dieu, priez...

— Pourquoi ce galopin manque-t-il toujours. Il doit voler des figues sur les remparts.

— ... priez pour nous, pauvres pécheurs...

— Le chanoine, ce matin, a encore allongé sa messe, j'ai pris froid... hum! hum!

— ... maintenant et à l'heure de notre mort.

— Ainsi soit-il, murmure une voix angélique.

— Jésus Maria, entends-tu, ma fille. Ce doit être la chatte qui est enfermée à la cuisine. Ouvre-lui la porte, Gabinie, on ne peut pas prier tranquillement.

Jeannotte prend le parti de s'avancer et Jotte doit suivre, recoiffée à la diable.

On leur fait un accueil charmant. Tante Gabinie sourit de tout son pauvre visage sans beauté, aux yeux rougis. Elle a une petite jupe élimée, une vieille jaquette de tricot noir un peu rougi qui dut jadis abriter les formes opulentes de son aînée et flotte maintenant sur le maigre buste de la cadette. Tante Gabinie n'a pas de mitaines de soie, ses cheveux décolorés ignorent la teinture, toute la personne de la pauvre demoiselle est petite, chétive, ratatinée pourrait-on dire. Mais le ciel se reflète dans ses yeux fanés. Tante Gabinie est bonne et naïve, tendre et pas bien intelligente.

Pourtant le cœur de Jotte impertinente se gonfle d'amour pour cette falote descendante de roi. Maîtresses de maison et visiteuses sympathisent éperdument. Leur moindre défaut est d'ailleurs le bavardage, et le quatuor se sent tout à fait à l'unisson. Il faut que l'heure sonnante au clocher rappelle Jeannotte à la réalité.

— Ne partez pas encore, supplie tante Gabinie.

Et, sans détour :

— Ma sœur ne rentre pas encore. Voyez mes géraniums.

Elle les montre d'un geste tendre. Hélas ! ils sont maigriots, languissants. Le plus beau semble un nain à côté de ceux des Dauplan.

— Comment les trouvez-vous ? demande la propriétaire, anxieuse.

Jeannotte hésite. Jotte estime que seule la franchise est digne de son amitié pour tante Gabinie.

— Ils ont l'air de parents pauvres, déclare-t-elle en verdict.

Tante Gabinie tressaille.

— Hélas ! ils souffrent, je n'ai pas d'eau à leur donner. Ma sœur redoute que le puits tarisse. Le boulanger veut bien m'en donner, mais c'est loin, je me fatiguerais et...

— J'irai, moi, annonce Jotte.

— Oh ! vous feriez cela ; oui, vous paraissiez une bonne petite fille, mais... traverser les rues un arrosoir à la main... ma sœur dit que ce n'est pas...

— Sportif ? lance Jotte. Très dernier cri, au contraire. Excellent pour les muscles. Comptez sur moi, Mademoiselle, vos protégés n'auront plus soif.

Tante Gabinie regarde avec admiration ce petit bout de petite fille qui parle d'un air si décidé et emploie des mots si beaux. Sportif ? cela décidera peut-être Agapite... à moins que cela ne lui donne des syncopes.

Tante Gabinie soupire d'incertitude. Mais son cœur de mère sans enfants cherche ce qu'on pourrait bien donner en récompense d'une bonne volonté si virile.

Tout à coup, elle s'écrie, elle a trouvé :

— Venez, je vais vous montrer le salon.

Jotte ne sait pas, mais elle soupçonne ce qu'une telle marque de faveur doit comporter d'exceptionnel. Les épaules de tante Gabinie tour à tour se redressent d'audace ou s'affaissent de crainte, selon que les détours des couloirs rapprochent ou éloignent l'occurrence fatale d'une rencontre avec tante Agapite.

Mais c'est décidément un jour béni. On arrive sans encombre, on ouvre les volets, et Jotte, silencieuse, peut à l'aise emplir ses yeux de la merveille.

Le salon, le salon de M^{lle} Agapite de Bourbondis, descendante des rois d'Aragon, respandit littéralement. Acajou et velours cramoisi, cuivres de bazar, fleurs artificielles, pendules sous globe, un échantillon très pur du plus pur style second Empire! une laideur magnifique. Jotte pense qu'elle mourrait de dégoût ici, mais tante Gabinie murmure avec ferveur :

— N'est-ce pas que c'est beau? C'est maman qui a fait tous ces voiles de fauteuil. Quel travail!

Il fut au moins considérable, cette qualité-là lui reste, indiscutable. Il y en a, il y en a, des ronds, des carrés sur tous les sièges ou dossiers, même sur les accoudoirs. Tout cela, crochet ou frivolité, est d'une blancheur raide d'empois.

Et Jotte, avec effroi, devine la province du passé, les longues heures vides que l'on pouvait employer au fastidieux et horrible travail. Et Jotte sent un besoin irrésistible de s'enfuir. L'air manque littéralement à ses poumons. Jeannotte, heureusement, à cet instant, déclare qu'il faut partir.

Dans le corridor ténébreux, on entend tante Gabinie toussoter de ce genre de toux qui marque généralement un embarras moral plutôt qu'une gêne physique. Puis, très timidement, la bonne demoiselle demande :

— Et le « gros rouge », Jeannotte, quand me l'apporterez-vous?

Un long soupir lugubre lui répond, seul d'abord; puis on entend un vague balbutiement :

— Cadette, caractère épouvantable... je n'ai pu... j'essaierai.

Et maintenant, c'est Jeannotte qui fuit, qui fuit éperdument. La grande porte est déjà refermée sur deux courtes robes que tante Gabinie espère encore.

Maintenant, c'est l'aveuglante clarté du dehors, et Jotte demande :

— Quel est ce mystérieux « gros rouge » qui semble tenir dans le cœur de tante Gabinie la place d'un moderne prince Noir ?

Jeannotte n'a pas le courage de rire. Le « gros rouge » est un géranium fameux, si fameux que sa gloire emplit d'envie toutes les jardinières de Pardiac. Mais seule Cadette en détient un échantillon, le plus beau, d'ailleurs, de sa collection. Cadette ? mais non ; M^{me} Dauplan, sans doute, croit naïvement Jotte.

Mais c'est que Jotte ne connaît pas encore Cadette. Le « gros rouge » est à Cadette, rien qu'à Cadette. Et M^{me} Dauplan n'oserait y toucher sans sa permission. Trois mois de rôtis brûlés, de ragoûts immangeables seraient une sanction à peine digne d'un tel forfait. Et M^{me} Dauplan regarde son géranium et soupire. Et toutes les envieuses peuvent se lamenter, le « gros rouge » n'ira pas chez elles. Cadette quitterait la maison, le « gros rouge » sur le cœur, plutôt que d'en céder la moindre tige.

Et justement, tante Gabinie, amateur aussi maladroite que passionnée, espère toujours contre toute raison qu'un jour enfin elle l'emportera, grâce à Jeannotte.

Le récit de ce drame pardiacois occupe tout le trajet jusqu'à la tour des Bourbondis-les-Demoiselles. Jotte a tout juste le temps de pointer un nez impertinent pour invectiver sa cousine :

— Ame basse et vile, cœur de lièvre mal cuit. Tu vas voir si j'ai peur, moi.

Et Jeannotte, essouffée et lugubre, supplie :

— Pas de scandale, Cadette serait capable de partir. Promets-moi de...

Jotte ne promet rien. Et déjà la tour des Roses élève au-dessus de leurs têtes son immense bouquet fleuri.

Jeannotte pousse une étroite porte sous l'arcade. Un escalier obscur, très raide, une très petite antichambre. Sans le store mouvant de roses en travers de la fenêtre, cela ressemblerait fâcheusement à une entrée de prison — oh ! très moyenne, mais combien rébarbative.

Un salon maintenant. Le salon des Bourbondis-Demoiselles. Il occupe tout le premier étage. Par deux fenêtres opposées, il domine à la fois les deux côtés de la route, la ville et la campagne. Une porte basse le fait communiquer avec un petit bâtiment adossé au mur d'enceinte intérieurement, et où doivent se trouver des appartements familiers, car l'on entend des voix, un rire très léger.

Mais, pour le moment, le salon est vide. Jotte a le temps de constater qu'il ne ressemble en rien à celui de M^{lle} Agapite, ni d'ailleurs à aucun salon moderne ou ancien, ni surtout à celui de Jotte, à Paris. Une grande pièce carrée, un papier neutre, très peu de meubles, mais tous très beaux et vraiment anciens, bahut fouillé au couteau, trois ou quatre ravissants fauteuils Louis XV aux tapisseries éteintes, une table aux pieds tors, et partout des cadres, des portraits sans nombre, fort inégaux de valeur, mais tous authentiques; fins pastels poudrés ou sombres figures noircies, les Bourbondis des temps passés regardent encore de leurs yeux peints les dernières descendantes de leur nom.

— Epatant! so. pire Jotte, tout à fait dans le ton. Oh! qu'est-ce que cela?

Cela, c'est la plus singulière garniture de cheminée qu'elle ait jamais vue. Sur la tablette nue, un large coussin de velours violet, et, posée dessus, écrasante, étrange, imprévue, une pierre, une grosse pierre mal taillée.

— Pourquoi ce bibelot?

Jeannotte a sursauté! Le mot doit être un sacrilège ici. Mais Jotte ne saura pas pourquoi, car la porte s'est ouverte.

Une grande jeune fille entre, le sourire aux lèvres, et aborde joyeusement Jeannotte.

— Nous t'attendions, dit-elle, ou plutôt nous vous attendions.

Elle appelle ses sœurs. Jotte voit une autre grande jeune fille, très mince et élancée, vraie page de missel, puis une bonne figure épanouie, jolie et presque vulgaire entre les autres, enfin le plus délicat, le plus délicieux petit pastel sorti de son cadre.

On l'entoure, on l'accueille, on la fête. Elle a peine à répondre convenablement. Elle finit par déclarer :

— Laissez-moi vous regarder à l'aise, je me perds dans ce tourbillon.

Le tourbillon s'assied avec une fusée de rires. Jotte, grave, s'immobilise dans un fauteuil et demande :

— Maintenant, dites-moi les noms un à un.

Nouveaux rires. La plus grande se lève, elle est très grande, maigre, elle a de beaux traits, mais elle se coiffe mal et sa robe mauve date de trois ans au moins.

C'est une impressionnante figure que Bertrade de Bourbondis. Au repos, ses traits doivent être sévères; c'est bien, elle, la fille des rois, belle et pas coquette, dédaigneuse de ce qui n'est pas ses idées. Mais, à cette heure, un franc sourire éclaire ses yeux noirs, et Gotte comprend qu'elle doit paraître terriblement hautaine aux étrangers et être vraiment bonne pour les siens.

— Me reconnaissez-vous? demande-t-elle, gracieuse.

Jotte, minuscule et plus poupée que jamais en face d'elle, assure gravement :

— Je suis sûre que oui. A une autre.

L'autre, c'est la vierge de vitrail. Aussi grande que Bertrade, elle n'est pas raide comme son aînée, mais son allure reste hiératique et sa robe bleue n'a ni couleur ni forme d'époque; elle est robe de vitrail aussi, comme le long visage mince entre les bandeaux moins foncés que ceux de son aînée.

« Une douceur blessée, » formule Jotte, lisant dans les yeux tristes au fond malgré le sourire actuel.

— Vous êtes Yolaine, et ce nom vous va.

Après ce verdict, la page de missel s'efface et voici la vie qui s'avance, la vie éclatante. Géraude de Bourbondis est grande, comme ses sœurs, mais robuste, rond visage rose, casque opulent de sombres cheveux, noirs yeux brillants, dents éblouissantes, une créature magnifique, mais sans façon, sans distinction, et si bonne, si franche, si gaie, une vraie fille des champs, une rose-chou sur l'arbre aristocratique des Bourbondis.

— Et maintenant, voici le dernier oisillon, jette une voix malicieuse.

Claude de Bourbondis, qui se présente ainsi, est tout simplement exquisite, miniature à côté de ses sœurs si grandes, fine et souple autant que les autres sont fortes ou raides, presque blonde, petit visage pétillant d'esprit (elle doit réincarner l'âme de quelque page mutin). Gentiment coquette, futée et charmante, telle est Claude, der-

nier rejeton des Bourbondis, seigneurs de Pardiac, de race royale d'Aragon.

Jotte pense que, pour celle-là, toute la grâce, la mutinerie, l'enjouement des aïeules défuntes ont été son particulier héritage. Et elle pense aussi que cette petite infante-là, pauvre mais authentique, sera la très particulière amie de Jotte, petite fille de Paris, moderne et riche.

Le monde qui les sépare est aboli d'un rire. Elles se mettent à caqueter comme si elles s'étaient toujours connues. On fait mille projets, on va s'amuser follement. Géraude et Jeannotte se mettent de la partie; on entend même le doux rire de Yolaine. Bertrade est déridée.

Ceux qui passent sur la route doivent penser que l'immense bouquet de roses est la demeure aérienne d'une nichée babillarde. Des volées de rire s'échappent des fenêtres.

C'est charmant... et inutile. Nul prince Noir ne passe sur la route, nul ne s'arrêtera jamais pour écouter la douce chanson de vie. Bertrade et ses sœurs se faneront comme leurs roses, mais aucun printemps ne pourra jamais les faire refleurir, elles. Elles descendront dans la tombe, vêtues de blanc; on portera devant leur cercueil des lys symboliques. Jusqu'au bout, elles seront les Bourbondis-les-Demoiselles.

— C'est affligeant, dit sincèrement Jotte quand elle se retrouve sur la route, seule avec sa cousine. Ce sont des bijoux, tout simplement, ma chère, des bijoux de prix.

Jeannotte soupire. L'avenir de ses amies lui paraît aussi terne que le sien. Mais pourquoi se plaindre?

Et l'on termine les « visites » par la maison de Jacqueline. Ici, rien de ténébreux ou de romantique, pas de rococo non plus. Tout simplement une bonne vieille maison assez solide pour résister aux ébats d'une horde bruyante. Huit enfants chez le docteur. Ici, la tradition de Pardiac est en faillite. Cinq garçons sur le nombre des « sauvages », mais tout jeunes encore. Jacqueline, l'aînée de la bande, seize ans passés, est une grande fille très précoce, brune comme un grillon, souple et légère comme un jonc. Elle est, paraît-il, l'intime de Claude de Bourbondis. Jotte décide qu'elles feront un trio parfait, grâce à sa précieuse adjonction.

Pour débiter dans cette amitié éternelle, Jacqueline et elle se lancent dans de tels bavardages

que, quand on arrive à les séparer, les premières étoiles commencent à luire dans le ciel.

V

Un clair matin d'été. Bientôt, ce sera la fournaise, mais il fait bon encore; quelques gouttes de rosée s'évaporent doucement dans les bruyères. Jotte s'enivre de la beauté agreste qu'elle découvre.

Jeannotte l'a éveillée de bonne heure pour une longue promenade sur les coteaux.

A leurs pieds, le pays se déroule, et Jotte pointe un nez curieux vers l'horizon.

— Quelle est cette vieille maison, là-bas, au bout de cette longue allée?

Jeannotte annonce, mystérieuse :

— Cette maison a une histoire... d'amour!

Le rire aigu de Jotte fait fuir un merle qui écoutait.

— Une histoire d'amour, oh! dis-la vite. Je la vois déjà : quelque tante Gabinie qui mourut en serrant une lettre sur son cœur, ou quelque demoiselle Agapite, farouche et dédaignée.

Jeannotte secoue la tête. Non, pas du tout ce genre-là, l'histoire du Mesplé (les Nélliers), pas du tout rococo et 1830. Jotte fait fausse route... bien qu'elle connaisse l'héroïne de l'aventure.

A ces mots, le cri de Jotte est tel que le merle, un instant revenu de sa frayeur, s'enfuit à toute allure.

— Conte, Jeannotte, conte.

Et Jeannotte, mi-amusée, mi-attriblée, raconte :

— Le Mesplé appartenait bien à une vieille demoiselle, mais elle avait des neveux, de très gentils garçons. Le dernier, Jacques Salabert, n'était guère qu'un gamin il y a dix ans, mais l'aîné, Henri, était déjà un homme. Un bel homme, sérieux, instruit, bien élevé. Son père était magistrat, mais lui s'était lancé dans l'industrie. Il réussissait déjà; il possédait une vaste filature, sa fortune croissait chaque jour. Et il savait s'en servir noblement. Bref, c'était assurément un beau parti, beaucoup plus beau qu'on n'en rencontre généralement dans nos campagnes. Il venait parfois au Mesplé voir sa vieille tante qui était très fière de lui. Elle le présenta dans le

monde de Pardiac. Il obtint le succès qu'il méritait, mais, hélas ! pauvre garçon, il y perdit son cœur. Il aima sincèrement une belle et noble fille qui ne voulut point de lui. Alors, il quitta le Mesplé pour toujours. Il retourna dans son pays d'Ariège et on ne le vit plus. La vieille tante, désolée, mourut peu après. Maintenant, le Mesplé est aux Salabert, mais jamais aucun d'eux n'est revenu le visiter. La maison tombe en ruines et c'est grand dommage.

— Et je connais l'héroïne ? s'écrie Jotte, les yeux brillants. Eh bien, le soleil ne se couchera pas sans que je lui aie dit...

— Tu ne lui diras rien. Son histoire est d'ailleurs mal connue, croit-elle, de moi aussi bien que de ses sœurs, du moins des plus jeunes.

— Bertrade, c'est Bertrade, dit Jotte, absourdie.

— Oui, c'est Bertrade, répond tristement Jeannotte. Elle a laissé passer le bonheur plutôt que de quitter son vieux nom.

— C'est une sotte et voilà tout, conclut Jotte, dédaigneuse. Je croyais que les vieux préjugés étaient relégués au rancart depuis des siècles, ou tout au moins depuis la guerre. Il faut venir à Pardiac pour rencontrer ce phénomène : une jeune fille pauvre, puisque tu m'as dit qu'elle l'était vraiment, renonçant à un beau mariage pour l'amour d'un vieux nom qui s'éteindra sous peu. A quoi bon cet inutile et stupide sacrifice ?

— Il fut à la fois plus profond et plus douloureux que tu ne crois, car Bertrade aimait, dit-on, Henri Salabert. Mais on n'épouse pas un Salabert quand on s'appelle Bourbondis.

— Ah ! bon, dit Jotte, fâchée ; elle ne me plaît plus du tout, ta Bertrade.

— Attends de la connaître avant de la juger. Elle a souffert de cette erreur, mais elle fut sincère. Si tu savais comme elle a été élevée. J'ai connu son père, moi ; c'était un beau vieux type achevé des gentilshommes d'autrefois. Mais il était très âgé, très entiché des grandeurs de sa famille, une nature altière et bonne, tout d'une pièce.

— Un fossile, quoi, assure Jotte, scandalisée. Je croyais que ce genre-là n'existait plus que dans les livres. Je n'aurais pas du tout aimé un père de cette couleur.

— Sois assurée qu'il t'eût reniée pour fille, dit gaiement Jeannotte. Ma pauvre chérie, tu dis des

énormités... Il faut d'ailleurs que tu comprennes bien toute l'histoire. Bertrade ne fut nullement une victime immolée par son père. Si elle souffrit, et beaucoup, ce fut de voir un obstacle infranchissable entre elle et celui qu'elle aimait et qu'elle ne pouvait épouser.

— Parle-moi d'autre chose, dit Jotte, agacée. Moi qui avais trouvé les quatre sœurs si charmantes !

— Elles le sont réellement, et pétries de qualités. Mais il faut une ombre à tout tableau.

— Fameuse, l'ombre ! elles vieilliront vieilles filles et je les plains moins, à présent.

— Dis seulement que tu plains moins Bertrade. Le pauvre roman d'Yolaine te sera plus sympathique. Elle était fiancée, celle-là, à un cousin, aussi noble et aussi pauvre qu'elle. Ils s'aimaient éperdument, mais l'on se demande de quoi ils auraient vécu. La mort a tranché la question. Il est tombé à Ypres. Depuis, Yolaine a renoncé à toute idée de bonheur personnel.

— La fiancée-veuve, roman populaire à grand tirage ! Pauvre Yolaine, elle méritait mieux de toutes façons que ce piètre cliché. Enfin, celle-là du moins est sympathique. Et la bonne Géraude ?

— Celle-là, ennemie des discussions, a préféré la paix à tout. Elle est toute jeune encore et pourrait trouver des partis, car elle est aussi simple d'idées et de goûts que Bertrade est raffinée. Pour ma part, je la soupçonne fort de n'être pas une Bourbondis des temps héroïques. Un Salabert lui paraîtrait tout à fait digne d'elle si elle le rencontrait. Mais lutter contre Bertrade est au-dessus de ses forces. Alors, elle accepte joyeusement le vilain sort. Elle élève des poules, des lapins ; elle travaille son jardin ; elle est gaîment, simplement, la servante des autres. Elle finira comme tante Gabinie.

— Cela vaut mieux que la raideur embourgeoisée de tante Agapite, soupire Jotte avec ferveur. Quel monde entre les tantes et les nièces. Cela me rappelle mon histoire, les Bourbons et les Orléans, Louis XVI et Louis-Philippe !

Jeannotte s'interrompt de rire pour demander :

— Et toi, qu'es-tu ? la Révolution... chez nous.

— Paris, Paris, crie Jotte comme un cri de guerre. Je suis Paris, ma chère, l'essence même de la France, qui reste lui, le cher lui, sous tous les régimes. Ah ! quel amour de ville. Tiens, ma

chère, à sa lumière, toutes les Bourbondis, jeunes ou vieilles, seraient profondément ridicules. Il faut l'air de Pardiac pour engendrer de tels phénomènes.

— Merci, dit Jeannotte, vexée, ou qui fait semblant, j'en suis, moi aussi, de Pardiac, et Jacqueline, et...

— Et moi-même pour le moment, et fort enchantée d'en être, assure Jotte, repentante.

Un baiser clôt l'escarrouche.

— Et Claude? reprend Jotte.

— Claude est encore la page blanche de l'avenir... comme toi.

— Eh bien, assez des Bourbondis. Si nous rentrions?

— Encore un mot. Tu as vu la pierre sur la cheminée. Le « bibelot », comme tu dis, est la précieuse relique de la famille.

— A-t-elle bu le sang de quelque ancêtre guillotiné pour le roi?

— Elle fut, tout simplement, ou plutôt elle reste le dernier débris du vieux château des Bourbondis. Avant la Révolution, il s'élevait aux environs, mais pendant la tourmente il fut brûlé, les biens vendus. Rien ne reste du domaine, ni terre ni habitation, sauf ce moellon pieusement conservé. Le vieux M. de Bourbondis le gardait, comme l'avaient fait avant lui père et grand-père, dans l'espoir qu'un retour de la fortune permit de l'enchâsser dans un château nouveau plus beau que le premier.

— Pauvres gens! dit Jotte avec pitié.

Puis, soudain méchante :

— Bertrade pourra le faire enterrer avec elle, comme emblème de son cœur! J'espère bien, d'ailleurs, que son ex-amoureux s'est consolé.

— Oh! très bien. Il est marié, père de famille, heureux.

— Elle sèche sur tige. Ainsi périssent les orgueilleux! prophétise Jotte, ébouriffée au vent du matin. Allons au Mesplé, Jeannotte, je me sens le besoin, moi, bourgeoise, de faire un pèlerinage expiatoire à ce mausolée de l'amour trahi.

Mais elles trouvèrent le dit mausolée fermé, la gardienne étant aux champs. Il parut d'ailleurs à Jotte aussi lugubre et ruiné que le méritait sa triste histoire.

— Sauvons-nous, dit-elle, ce doit être plein de rats et de serpents, là-dedans. Allons vers des horizons plus riants. Je me sens une âme bucolique.

Elle tourna le dos à la maison lugubre. Sa robe, d'un vert tendre, l'habillait d'une grâce étrange; elle chantonnait, cheveux au vent, secouant par ses brides une grande capeline délicieuse et dédaignée.

Et, quelques minutes après, elle s'arrête net devant une grande grille :

— Jeannotte, miracle, celle-ci est fraîchement peinte, la maison a toutes ses tuiles et des parterres presque entretenus !

— Tu es polie; si le jardinier t'entendait !

— Quelle est donc cette merveille ? Peut-on la visiter ?

— Non, ce ne serait pas convenable. Pense donc, ma chère, cette maison est encore plus miraculeuse que tu ne penses. C'est la seule où soit né un garçon depuis trente ans.

— Je veux le voir, clame Jotte sans pudeur.

Jeannotte lui rit au nez.

— Alors, prends le paquebot, ma chère. Hervé de Tojac habite le Sénégal !

— Qu'est-ce qu'il y fait, dit Jotte, très vexée. Comment ? j'apprends qu'il y a un homme dans Pardiac, et ce phénomène incomparable disparaît en Afrique. Il manque à tous ses devoirs. Je lance sur lui la malédiction des victimes du prince Noir.

Elle brandit un poing vengeur vers la maison cachée sous les arbres, elle agite même sa capeline verte en drapeau de la révolte. Jeannotte réussit à l'entraîner enfin.

— Tu es folle, dit-elle, fâchée. Si on t'avait entendue manifester chez un jeune homme !

— Que l'Océan sépare de nous ? Sage et prude fille de Pardiac, pardon.

Jeannotte se tait, très rouge. Alors, Jotte crie à tue-tête :

— Pardou, Jeannotte. L'absence du prince Noir me tourne la tête, j'ai besoin d'amour.

— Il ne court pas les champs. Retournez à Paris, petite demoiselle, profère une voix masculine.

Jeannotte croit s'évanouir de honte, mais Jotte, se retournant, part d'un bel éclat de rire.

— Bonjour, monsieur le chevalier. Gageons qu'à cette heure vous me comparez à une de vos chèvres indisciplinées.

— Une jolie petite chèvre, en tout cas, dit-il gaiement. Je les aime, moi, les chèvres turbulentes et frondeuses, compagnes de ma solitude. Je les préfère aux brebis timides jusqu'à la stupidité.

Jeannotte, n'ayez point ces airs d'enterrement, ma fille. C'est délicieux, cette rencontre d'une enfant de Paris aux champs. Cela rafraîchit mes yeux. Pensez que je viens de trouver Agapite de Bourbondis chapeauté de soucis violets ! et cette chère compagne de mon enfance a rasé les murs d'un air de profond dégoût, de peur que mes chèvres malodorantes aillent froisser l'empois de ses jupons. Chipie, va !

Trois éclats de rire éveillent les échos voisins.

Mais déjà les chèvres coureuses entraînent le chevalier en guenilles. Il lance aux enfants cet adieu :

— Mariez-vous, petites, mariez-vous. Dieu nous fit par paires. C'est le diable qui inventa les vieilles filles.

Il disparaît et Jotte s'écrie :

— J'adore cet homme. S'il n'avait que vingt ans, je l'épouserais tout de suite.

Puis, câline :

— Je t'ai fâchée tout à l'heure, chérie. Pardonne-moi et conte-moi l'histoire du phénomène, de l'homme unique de Pardiac et alentours.

— Il n'a pas d'histoire, tels les gens heureux. Il a perdu ses parents il y a déjà quelques années. Il possède une assez jolie fortune, mais, le goût des voyages l'entraînant, il est entré dans l'administration coloniale. Il revient rarement au pays, et c'est dommage, car tu vas voir combien sa maison est jolie.

Elles ont gravi une dernière côte. La dite maison leur apparaît, bien jolie en vérité. Pas très ancienne, et vieille pourtant, une arrière-grand-mère seulement, contemporaine ou presque de Louis XVI, pastiche campagnard et charmant du petit Trianon. Une longue façade basse au-dessus d'un grand perron, du lierre et des roses jusqu'à la corniche du toit plat, de grandes fenêtres à petits carreaux, des terrasses de sable, des massifs profonds sur les pelouses en pente.

— Ravissant, décide Jotte, beaucoup d'allure et si simple.

— Et le nom, dit Jeannotte, le nom si bien gascon, si bien mérité : *Punto-d'Aübo*, ce qui veut dire : Pointe-d'Aube. Et cela est juste. Elle est si bien placée que les premiers rayons la touchent avant toute autre.

Un frisson secoue Jotte. Elle sent la profondeur, pourtant transparente et parfumée, de cette poésie campagnarde.

Punto-d'Aübo lui résume l'âme même de l'Ar-

magnac fin et rustique, grand seigneur en jolis sabots vernis.

— Je voudrais vivre là, dit-elle, sincère.

Elle a oublié Paris, ses goûts, ses idées modernes. Elle se voit châtelaine en robes fleuries, cueillant les roses de ces parterres, s'accoudant au vieux perron.

Jeannotte l'entraîne en riant.

— Tu pourras continuer en chemin ta bucolique. Il se fait tard. La chaleur monte. Et nous sommes invitées ce soir à la tour.

Jotte avait oublié. Le monde de Pardiac a ses rites immuables. Chaque dame a son jour que les amies ne manquent point, sauf empêchement grave : migraine, confiture ou lessive. C'est comique et touchant.

Le dimanche après vêpres, tante Agapite « reçoit ». Les dames sérieuses s'assoient en rond autour d'elle sur les beaux fauteuils; les jeunes filles, après un salut, sont gracieusement autorisées à déguerpier sur la terrasse, où tante Gabinie et des chaises de paille sont exactement ce qui convient à leurs mérites.

M^{me} Dauplan n'a pas voulu de jour pour ne pas quitter son mari, et la femme du docteur est absorbée par ses « sauvages ». Mais Jacqueline et Jeannotte se sont adjugé le mardi à tour de rôle. Et ce jour-là est très fidèlement suivi par la jeunesse. Le chevalier, quelquefois, s'accoude sur les terrasses, car on reçoit au jardin et ce n'est pas l'heure la plus triste. M. Centulle voudrait bien venir, mais il n'ose. Alors il rase le mur, pauvre ombre mendicante, et il faut trois appels pour qu'il entre. Une fois installé, par exemple, il s'incruste. Mais tante Agapite le fait fuir. La seule ombre de sa capote lui donne des ailes.

Et le jeudi appartient à Bertrade. Elle oublie sa raideur pour être une charmante maîtresse de maison.

Invariablement, le goûter et les ouvrages sont les indispensables accessoires de ces réunions. Mais le premier varie suivant les maisons. Tante Agapite, d'un air solennel, vous offre dans ses belles tasses (porcelaine blanche, roses bleues, filet or) un thé faible et mal sucré. Quelques biscuits garnissent fort peu les superbes coupes du « grand service ». L'unique servante du logis, jeune Espagnole mal dégrossie, est toute raide dans un tablier blanc, ses pauvres magnifiques cheveux martyrisés dans un chignon « conve-

nable ». Et tante Agapite garde au fond de son cœur l'intime fierté d'être la seule à recevoir « comme il faut ».

Chez le docteur et chez les Dauplan, on mange des piles de tartines, des paniers de fruits; l'hiver, du bon chocolat.

Bertrade et ses sœurs ont le monopole des gâteaux. Elles les réussissent parfaitement, en inventent sans cesse de nouveaux, et cela ne paraît point gêner leurs maigres ressources. Tante Agapite les critique tout bas en les félicitant tout haut. « Ces petites se mangent toutes vivantes », mais leur tante croque à plein râtelier.

Le samedi, toutes les dames se retrouvent à la sacristie. On répare les ornements, on coud pour les pauvres, on garnit les autels. Mais, bien que les jeunes l'aient baptisé le jour de M. le Curé, le saint homme n'y paraît jamais.

Jotte connaît tous ces détails et s'en réjouit fort. Elle escompte déjà un petit succès de toilette qui pâlera de scandale les soucis violet foncé de tante Agapite.

VI

Quatre heures. Les deux cousines font leur entrée dans le salon des Bourbondis-les-Demoiselles. Tous les fauteuils sont occupés déjà. La fenêtre du midi est soigneusement close. Celle du nord, grande ouverte, ne laisse entrer le jour brutal que tamisé par les roses.

Dans cette pénombre reposante aux yeux, M^{me} de Bourbondis tricote languissamment. Tante Gabinie, ratatinée dans un fauteuil, crochette un châle épais et horrible pour une protégée.

Tante Agapite redresse intrépidement une taille que la canicule ne saurait affaïsser. Celle-là brode à gestes précieux un mouchoir grand comme une serviette.

Claude et Jaquette se sont déjà créé un petit recoin où elles jacassent à mi-voix. M^{me} Guis, qui ne veut pas de jour, mais s'est arrogé le droit de fréquenter ceux des autres, montre, sans honte aucune, une robe très fanée sur laquelle s'étaient ses mains de jardinière.

M. Centulle, effarouché mais invinciblement attiré par l'événement du jour, essaie de disparaître dans l'ombre de la cheminée.

Yolaine effacée, Géraude souriante, entourent leur aînée.

Et dans ce petit monde, tout à la fois bonhomme et gourmé, charmant de simplicité habituelle et empesé du respect d'un passé trop lourd, Jotte apparaît, triomphante. Elle a si peu de robe (les chasubles de M. le Curé emploient plus de « métrage », jauge avec horreur tante Agapite), si peu de robe, à peine un panneau de l'épaule aux genoux, qu'on ne peut la trouver d'un jaune trop vif ni d'une soie trop riche pour mettre « en semaine ». Là-dessus, une capeliue de tulle noir d'où émerge son minois futé, des bas de soie, des souliers dernier cri, pas de gants...

Les jeunes admirent, les vieilles soupirent.

— Une vraie poupée de Paris, dit Bertrade, amusée et indulgente à tout ce qui n'est point Bourbondis.

Claude soupire d'envie. Elle aimerait bien pareille robe, mais elle sait que Bertrade la lui arracherait avec horreur. Jacqueline est franchement séduite. Géraude calcule tout bas si un certain rideau inutile au fond d'une armoire ne ferait point le même triomphant effet drapé sur sa robuste forme. Tante Agapite s'est réfugiée dans son feston.

Mais M^{mo} Guis, qui n'oublie pas pourquoi elle est venue, réclame :

— Si tu lisais, Bertrade.

Bertrade prend un manuscrit soigneusement relié et Jotte commence à frémir. Sûrement on va les régaler d'un chapitre des convenances.

Mais Bertrade, intelligente, a deviné sa pensée et lui sourit.

— Laissez-moi expliquer notre sujet à la nouvelle visiteuse, dit-elle. Jotte, il faut nous pardonner à nous, gens de Pardiac, de tant aimer notre vieux pays. Son histoire a été admirablement rédigée par votre oncle, le père de Jeannotte. Il consent à me prêter chaque jeudi le manuscrit original afin que j'en puisse faire profiter mes invités. Nous avons donc pris l'habitude de lire quelques-unes de ces pages où revit notre vieux Pardiac. Et cela nous est d'autant plus intéressant qu'à chaque page ou presque, nous retrouvons des noms connus et bien chers. Donc, nous en étions restés...

— Au moment où Geoffrey Tête-Noire s'avancait vers la ville, précise M^{mo} Guis, enlevant sa capote pour mieux écouter.

Un silence religieux tombe. La belle voix grave et fraîche de Bertrade entame la lecture qui, sur ses lèvres, prend des airs de cantique inspiré.

Et Jotte, blottie entre Claude et Jacqueline, revoit dans un éclair le salon de Paris, Chochotte, Tototte, Lolotte étalées sur les coussins bizarres, la fumée des cigarettes estompant le bleu intense des tentures; puis tout s'efface et voici Pardiac, austère et parfumé, Yolaine, Bertrade, Géraude, charmantes et singulières dans leur maison bizarre et fleurie, tout ce petit monde savoureux et déconcertant.

Le piquant du contraste la fait frissonner d'aise. Elle écoute sans ennui la vieille chronique. Par la fenêtre ouverte sous ses yeux, elle voit cette route, maintenant paisible et unie, où tant de siècles avant cette heure, son heure à elle, petite fille moderne, les gens d'armes de Geoffrey Tête-Noire avançaient, menaçants.

« Cependant, la garnison veillait. Instruits de l'arrivée prochaine du fougueux sire d'Astarac, les gens de Pardiac s'apprêtaient à la résistance. Comme toujours en ces occasions, la tour du Guet était garnie de ses veilleurs à l'œil aigu. Aux portes, les postes étaient doublés, et dans l'intérieur même des maisons les habitants s'armaient. Vieillards, enfants, tout ce qui pouvait porter une arme allait défendre leur foyer.

« Au dehors, à quelque cent mètres, défendu par ses fossés, ses courtines, le puissant château de Bourbondis veillait, sentinelle avancée... »

Le cou de tante Agapite s'allonge de trois pouces, la voix de Bertrade est plus claire.

« ... Tant que ce fort ne serait pas abattu, Pardiac n'avait rien à redouter de l'ennemi. Le sire de Bourbondis, Manaud-Casque d'Or... »

Ici, toutes les têtes de ses descendantes s'inclinent comme à vêpres les fidèles quand on chante le *Gloria*. Par exemple, celle de M^{me} de Bourbondis ne se relève pas. La bonne dame, sans doute accablée de gloire, plonge dans la douceur d'un petit sommeil. Bertrade continue :

« ... Le siège de Pardiac déroule son horreur glorieuse. Le rusé Tête-Noire, redoutant à bon droit la rencontre avec Manaud le vaillant, a contourné la place. A la faveur d'une nuit sans lune, il attaque la ville par l'ouest alors qu'on l'attendait à l'est. Mais on le reçoit vaillamment. Hommes, femmes, enfants même courent aux remparts; on

lutte désespérément. Mais le démon incarné qui habite l'âme noire du sire d'Astarac lui suggère l'horrible machination : la porte la moins défendue est soudain attaquée par le feu. A cette nouvelle, l'effort des assiégés, à la tête desquels le sénéchal Jacquot Goussac se distingue...

Jotte se demande s'il a le crâne chauve de son descendant et la même bedaine sous l'armure.

« ... l'effort des assiégés se porte sur le point attaqué. A grands renforts d'eau, on va être maître du feu, quand un cri déchirant plonge la désolation dans tous les cœurs : le puits tarit. Oui, l'eau va manquer, scande Bertrade, poétesse chantante de ce poème héroïque, l'eau va manquer, la place sera prise. Déjà les gémissements des femmes... »

Celui de tante Gabinie, soudain, révèle, six cents ans plus tard, la même angoisse désespérée :

— Mon Dieu, j'ai oublié de mettre le sel à la sauce tomate.

Le manuscrit tombe presque des mains de Bertrade, arrachée à son rêve.

Mais le cri de tante Agapite est sûrement l'écho direct des hurlements des assiégés :

— Tu n'en feras jamais d'autre. Toute notre provision est gâchée.

La coupable gémit, lamentable. M. Centulle, chevaleresque autant que son ancêtre, rougit d'émotion de ne pouvoir la défendre. M^{mo} Agapite clame, les yeux au ciel :

— Elle aigrira comme vinaigre.

— Tu y mettras du sucre, brusque M^{mo} Guis, furieuse de l'interruption.

— A quatre francs quatre-vingts le kilo, gémit l'autre.

M^{mo} de Bourbondis, arrachée à sa sieste, s'effare.

— Qu'est-ce qui se passe, est-ce qu'on a pris la ville? Je croyais que Manaud arrivait...

— Ce n'est rien, grand'mère, console Claude, qui meurt d'envie de rire, ce n'est que la sauce tomate.

La scène menace de tourner mal entre le fou rire des jeunes et la colère des aînées.

Yolaine gentiment propose :

— Je crois qu'on pourrait goûter.

Géraude, forte de ce secours précieux, disparaît. Quand elle revient, très vite, l'odeur du plateau qu'elle apporte calme tous les esprits.

— Qu'est-ce que c'est? s'enquiert M^{mo} de Bourbondis, fort amie des sucreries.

— Un parfait à la vanille.

— Oh ! il est parfait, ose assurer M. Centulle.

— Quel esprit, pince la voix de demoiselle Agapite.

Celle-là est sûrement aigrie sans remède. Le sel de la vie dut manquer au jour de sa naissance. Deux et même trois tranches de gâteau ne l'apaisent pas. On ne respire que quand la porte se referme sur elle, assez vite heureusement. Elle court constater le dégât, emmenant sa mère.

Tante Gabinie n'ose la suivre. Peureusement recroquevillée dans un fauteuil, la pauvre descendante du terrible Manaud entrevoit des jours troubles, que dis-je ? des jours ! tout l'hiver... et tout le printemps... jusqu'aux tomates futures.

— Tu n'es qu'une sottie, reconforte M^{llo} Guis, tu n'as de langue que pour gémir.

Et, secouant son vieux chapeau, la descendante du prince Noir retourne bien vite à ses poiriers chéris. M. Centulle glisse comme une ombre derrière elle, avide de se terrer entre ses dossiers poudreux.

Alors, la place reste aux jeunes qui entourent tante Gabinie, la consolent, jurent de la défendre et réussissent tout au moins à la distraire.

Maintenant, dans les vieux murs centenaires, les rires très jeunes fusent. Oublié, le noir passé glorieux. On jacasse, on papote, on parle chiffons.

Ainsi finit le jour des Bourbondis-les-Demoiselles.

VII

« Je me plais de plus en plus à Pardiac, assure sincèrement la lettre de Jotte à ses parents. Ne m'attendez pas avant Noël, sans doute. »

Et elle signe tranquillement, sûre d'elle comme des événements. Des jours charmants ont passé depuis son arrivée. C'est l'ère de Jotte à Pardiac. Elle révolutionne la ville entière. Jamais, depuis le prince Noir, tel vent de folie ne souffla. Toute la jeunesse est en rumeur. Les chignons s'émanicipent, les robes se raccourcissent, les chapeaux ont des airs de bonnets envolés par-dessus les moulins.

Chaque matin, le chœur des anciennes, dirigé par Cadette ou tante Agapite suivant les clans, gémit sur un mode lugubre :

— Où allons-nous, Seigneur ?

Chaque soir plus fort, le chœur des jeunes

chante au clair de lune, autour du puits, la chanson de la belle indépendance.

Il se passe des faits inouïs, effarants, renversants. M. Centulle en entend l'écho jusqu'au plus profond de ses cartons bi-centenaires. Le fentre du chevalier en a pris des allures de mousquetaire.

— Brave petite, comme elle les secoue, s'attendait-il.

Oui, Jotte secoue tous les préjugés. On l'a vue un matin sans chapeau dans la rue (tout le monde en est sorti sur les portes!); oui, on l'a vue, un arrosoir à la main, se diriger vers le puits, bientôt rejointe par Jacqueline. Et, avant que ces deux libertaires eussent achevé de tirer à bout de bras la corde ruisselante, M^{lle} de Bourbondis, la dernière, en petit sarreau rose, arrivait à la rescousse. Puis le trio, fier et jacassant à son ordinaire, s'est dirigé tranquillement vers la maison des Bourbondis-les-Dames.

Devant cette invasion, combien plus impudente certes que celle de Geoffrey Tête-Noire, tante Agapite s'est verrouillée dans sa chambre. Mais les géraniums de tante Gabinie ont bu ce matin. Ils ont bu tout leur soûl, comme un habitant de Pardiac le jour de son Bitou (saint Victor).

Saint Victor est le patron de la ville, mais, en langue du pays, il s'appelle son Bitou et a une fête spéciale dont les rites n'appartiennent qu'au bon pays d'Armagnac.

La date de la dite fête approche, et l'on prévoit cette année des bouleversements sans nom, tant l'influence est forte de cette Parisienne aux champs.

La dernière semaine s'annonce difficile, terrible même. Le dimanche a été calme, mais, dès le lundi matin, de singulières rafales commencent à bouleverser Pardiac.

De bonne heure, Cadette et la boulangère, chacune à sa fenêtre, entament une dispute sur la robe d'une voisine, robe destinée à la fête. Oui, Cadette et sa voisine se chamaillent déjà quand l'aurore commence à peine à rosir les toits de Pardiac.

A la même heure, les chèvres du chevalier, ivres d'on ne sait quelle folie soudaine, échappent à leur maître, et, sautant fossés et clôtures, s'en vont brouter le jeune plant de choux du cantonnier.

A huit heures, le bureau (de tabac) a déjà

annoncé trois mariages, quatre divorces et au moins douze scandales.

Tante Agapite ne retrouvant plus dans ses réserves certain jupon brodé par une arrière-grand-tante, accuse tante Gabinie de l'avoir subtilisé. Et tante Gabinie pleure à grands flots sans se souvenir que le dit jupon a été utilisé dix ans plus tôt pour la confirmation de Claude.

Un des poiriers-enfants de M^{me} Guis subitement penche la tête et menace de finir prématurément d'un mal inconnu.

A la tour des Roses, Géraude, volubile, assure :

— Trois mètres de crêpon de coton, vingt perles de bois, cela ne fera pas vingt francs pour chacune et nous aurons des robes dernier cri.

— Fi, proteste Bertrade; de la cotonnade, des perles de bois, c'est un accoutrement de sauvage! Tu seras cent fois mieux avec ta robe de taffetas.

Elle est grise et date de cinq ans. Géraude, consternée, se réfugie dans les larmes. Claude, outrée, prêche la révolte. Bertrade exagère. Chacune a le droit de s'habiller à son gré. Qu'elle se mette en momie si elle le veut. Claude et Géraude auront des toilettes du jour, comme Jacqueline et Jotte. A la rigueur, elles seront Bourbondis, soie grise et jupe à la cheville, pour la procession; mais pour la course, le soir, elles seront elles.

— A votre gré, méprise l'aînée, très fille de roi.

La course met toutes les têtes à l'envers. C'est une grande corrida de vaches landaises, événement qui chaque année révolutionne le pays. Depuis son arrivée, on en rabat les oreilles de Jotte. Ce doit être magnifique. Soleil, poussière et foule, musique, cris et toilettes, les arènes en crouleront.

Le prince Noir en est oublié. On ne parle que des écarteurs fameux dont les noms cent fois acclamés rempliront les arènes. Pour ce jour unique, on met toutes voiles dehors. Aller à la course en soie grise de cinq ans! Claude en pleurerait. Jotte l'encourage. La révolte est décidée.

Le vent de l'indépendance souffle sur tous les toits. A la pharmacie, Trinité penche sur la bassine de sirop un visage entouré de bigoudis (huit jours à l'avance); chez les Bourbondis-les-Dames, la petite Espagnole, bonne à tout faire et à tout souffrir, essaie en cachette les souliers vernis qu'elle étrennera aux arènes et qui dorment, en attendant, dans leur carton, bombe inconsciente sur la respectable tête de tante Agapite.

Le soir, à la prière, une idée magnifique germe dans la tête de Jotte. Elle projette pour tante Gabinie une fête qui dépassera toute autre. Elle mûrit son projet et le souffle tout bas, en sortant sur la place, à ses deux amies.

Les grandes proposent une promenade au clair de lune, en dehors des remparts. Bertrade en tête, l'on part. C'est merveilleux, un paysage d'argent. Pardiac, sous les rayons magiques, prend des airs irréels. Les rires sonnent clair dans la nuit claire, on se sent léger, heureux. Jotte et Jacquette ne touchent pas terre. Claude danse comme un elfe. Bertrade paraît toute jeune, une Bertrade pas du tout Bourbondis, la vraie, la plus belle, celle qu'aima jadis un pauvre hère. Géraude et Jeanotte, bras dessus bras dessous, jacassent comme deux pies.

Et l'on rencontre une grande silhouette, magnifique par dame la lune. Loques déteintes, feutre cabossé, le chevalier qui rentre en sa tanière semble un Cyrano réincarné.

Il entend les rires et gémit tout haut :

— Tant de jeunesse perdue ! Misère ! pas un prince Noir !

Un rire plus joyeux nargue sa pitié inutile.

— Fi du prince Noir, s'écrie Bertrade elle-même, l'heure est trop belle pour qu'il nous la gâche.

Il les menace de son bâton. Elles s'enfuient, légères, ombres exquisés dans la nuit d'été. Les claires couleurs de leurs toiles les vêtent de robes de fées. Pardiac s'endort dans un nimbe d'argent.

C'est l'heure où jadis rôdait le mécréant, l'ennemi terrible et doux qui ne viendra plus. Toutes portes sont closes. Mais qu'importe ? le prince d'ombre est mort.

— Quel dommage, soupire encore le vieux philosophe.

Et le lendemain matin, de bonne heure, le trio, ignorant des grands jours qui venaient, retrouva son âme, encore toute proche, de pensionnaire endiablée.

Vers dix heures, comme Cadette, dans sa cuisine, songeait à larder son rôti, une forme mince poussa la porte mi-close.

— Bonjour, dit une voix suprêmement polie, il fait bien bon chez vous, Cadette.

Les volets étaient déjà rabattus sur l'aveu-

glante lumière du dehors, mais Cadette identifia sans peine la taille trop mince pour sa longueur, le visage brun, les yeux rieurs.

— Bonjour, mademoiselle Jacquette, dit-elle. Quel vent vous amène ?

— Oh ! un conseil seulement, Cadette. Vous seriez si aimable de me le donner. Ne me refusez pas, saint Bitou vous bénira.

Cette exorde si candide éveilla immédiatement la méfiance de la terrible vieille.

— Un conseil ? Ah ! vraiment, bien m'étonne cela. Et pourquoi, s'il vous plaît ? pour allonger vos robes ou leur faire pousser des manches ? Pas inutile ce serait.

Jacquette tire modestement le peu de toile blanche qui dépasse — de si peu ! — ses genoux.

— Pas de toilette, dit-elle, digne, c'est de cuisine que je voudrais vous parler. Comment fait-on la confiture de pastèques ?

— Pastèques, répète la soupçonneuse. Eh ! qu'est-ce que cela peut bien vous intéresser, je vous prie, alors qu'elles sont encore grosses comme des noix ?

— Elles grandiront, assure Jacquette.

— Je vous apprendrai quand elles seront grandes, brusque Cadette l'aimable. D'ici là vous aurez grandi, vous aussi.

L'indignation farde les joues trop brunes de la visiteuse. En toute dignité, elle devrait se lever et partir.

Mais fuir devant cette maritorne ! à son âge... Jacquette se redresse, et puis... c'est trop tôt. Une bonne dispute mangera les minutes. En avant.

— Cadette, dit sévèrement l'importante visiteuse, vous n'êtes pas du tout aimable, ni gentille, ni même très bien élevée. Je ne crois pas du tout que saint Bitou vous accable de ses bénédictions.

— Eh bé, qu'il se les garde ! gasconne l'irrévérencieuse. Grand bien cela lui fera, saint homme, pour les donner à d'autres... qui en ont plus besoin que moi.

Jacquette lève en l'air un doigt de prophète.

— Il est mal de mépriser les dons des saints, proclame sa voix grêle. Gare à vous, Cadette.

Cadette, sa broche à la main, méprise surtout l'intruse qui, debout au milieu de sa cuisine, mince blancheur à peine sevrée, ose lui prêcher la morale religieuse.

— Je me garerai, promet-elle, sifflante.

Maintenant, Jacqueline traverse dignement la cuisine : frente bonnes secondes. Sur la porte, elle s'arrête : autre demi-minute. Elle prend le temps de renouer le cordon de son espadrille. Elle secoue même un caillou, ou l'ombre d'un caillou, qui aurait pu se glisser en la dite espadrille.

Ce faisant, elle accomplit peut-être un rite vengeur sur le seuil inhospitalier, mais surtout elle emploie encore presque trois minutes.

Maintenant elle se redresse et salue dignement l'ennemi.

— Au revoir, dit-elle, tout à coup gracieuse.

Cadette, pétrifiée du sourire, sent le pressentiment mordre tout à coup son cœur. Jetant sa broche, elle court à la fenêtre de sa chambre. Cette chambre, retraite inexpugnable derrière la cuisine, est à hauteur des remparts et domine la ruelle en dessous. De ce poste de choix on surveille les alentours à cent pas à la ronde. Une flèche aiguë a traversé l'esprit de Cadette. Sûrement on complotait contre elle.

Et qui, et pourquoi ?

Pas difficile, allez. C'est au « gros rouge » qu'on en voulait !

Non, grâce à Dieu, il est là, intact, dominant sur le mur au milieu des autres. On le voit de loin, il écrase, il flamboie, on dirait l'étendard de san Bitou.

Mais là... dans l'encoignure de la ruelle et du rempart, ce pan d'étoffe rose... Cadette prudemment avance un nez fouineur (Manaud Casque d'Or et son sénéchal, messire Goussac, devaient avoir ces yeux luisants dans l'ombre du guet quand Geoffrey Tête-Noire se cachait à l'horizon)... ce pan d'étoffe rose, c'est... parbleu, c'est la petite de Bourbondis, la dernière, qui vient voler pour sa tante... mais oui, et l'autre, là, le démon de Paris, qui chante d'un air innocent dans le jardin... Qu'est-ce qu'elle chante. Seigneur Dieu ? « *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.* »

La colère, flot grondant, envahit Cadette, la submerge. Attends, attends un peu. Elle comprend tout maintenant. Et l'autre innocente qui croyait l'amuser avec ses pastèques. Ah ! mais l'on verra bien. La voilà, d'ailleurs, elle glisse toute blanche dans l'ombre du rempart, elle rejoint l'autre, la rose, *Et va-t-en voir s'ils viennent !* La main de Cadette lance, vengeresse, tout un seau d'eau par la fenêtre.

Deux cris... une fuite éperdue... Là-haut, la mère du « gros rouge » triomphe. Allez, allez vous sécher au soleil, effrontées à peine nées et qui osez narguer les vieilles. Mais Cadette veillait; elle se penche, triomphante, et... contemple, ahurie, l'innocent M. Centulle, inondé et confus, qui lève au ciel des yeux de détresse.

— Qu'est-ce que vous faites là? clame aigrement Cadette.

— Je ne... je ne sais pas... je passais... il a plu... pourtant le soleil...

— Ah! oui, le soleil. Vous n'avez pas honte, à votre âge, vous faire complice d'un tas d'effrontées à peine sevrées. C'est du joli. Tout le monde rira de vous.

Le descendant du sénéchal essaie de redresser une échine mouillée. Peut-être un peu du sang de l'ancêtre lui remonte-t-il subitement au cœur.

— On rira de moi. Et qui, je vous prie, mégère? Ah! nous allons voir qui va rire. Je cours à la mairie; il est défendu de jeter des eaux ménagères dans la rue... procès-verbal... la prison...

Il bafouille, mais il est digne. Sa jaquette inondée, son melon ruisselant, prennent des airs héroïques. Plus du tout lapin de choux, maître Centulle.

— Bravo, crie une voix enthousiaste. Courage, le secours arrive, nous descendons.

On descend, en effet. L'escalier de la maison gémit sous une trombe. Quatre robes blanches ou roses envahissent la rue.

Trop tard, il a fui. Le courage est tombé devant ce renfort, si vaillant pourtant. Le lapin de choux a déjà regagné sa cage.

Et Cadette, ahurie, voit quatre furies l'assaillir.

— D'où sortez-vous? murmure-t-elle, interdite de cette ubiquité.

Trois secondes plus tôt, elles étaient aux quatre points cardinaux, eût juré la gardienne du « gros rouge », et subitement elles sont tombées du premier dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui vous a pris d'arroser les passants?... c'est stupide... idiot... nous aurons des histoires avec la police...

Cris, vacarme. M^{me} Dauplan doit intervenir. Le silence tombe, mais pas la paix. Tout le jour, les portes claquent, poêles et casseroles dansent la gigue, le rôti est brûlé, les légumes pas cuits. Puis, au milieu de la sieste, un grand cri réveille la maison. Ce n'est pas le feu, ce n'est pas la

tempête. C'est la vérité enfin découverte. Le « gros rouge », sous ses feuilles charnues, cache une blessure : on a volé une bouture.

— Je m'en vais, je ne coucherai pas ici, clame Cadette.

— Allez-vous-en, dit M^{me} Dauplan (mouton enfin révolté, partant terrible), allez-vous-en une bonne fois. Je serai enfin maîtresse de mes fleurs.

Et, comble de l'inouï, elle emporte le « gros rouge » dans l'atelier, près de l'infirmier.

Cadette, tremblante sur sa porte, sent l'irréparable fléchir ses épaules. Elle rentre cacher sa défaite.

Sur la terrasse des Bourbondis-les-Dames, trois diabolotins échevelés dansent une ronde effrénée autour d'un pot minuscule et combien cher.

Tante Gabinie, enfin triomphante, n'ose croire à son bonheur et redoute les terribles conséquences.

Le clan des anciens, oncle, tantes, grand'mère et notaire inondé, s'endort, le front barré de rides.

La terrible journée s'apaise enfin dans la merveilleuse nuit sombre et douce. La lune d'argent se promène sur les remparts, magnifie la pauvre petite ville. Sur les humains endormis flotte l'odeur des roses.

C'est l'heure où jadis le prince d'ombre errait.

VIII

Le grand soleil. L'heure des expiations. Sous le toit des Dauplan, on redoute la crise domestique. On n'ose se hasarder du côté de la cuisine. Déjeunera-t-on, seulement ?

Mais — ô miracle — une Cadette indifférente, souriante presque, dépose les plateaux sur la table. Influence de la nuit, de la réflexion ? Mystère. Mais tout est arrangé. On respire. Jotte, plus perspicace, attend la vengeance de pied ferme. M^{me} Dauplan affirme que la maritorne a peur d'une plainte de sa victime et redoute les conséquences de sa méprise. Elle ménage ses maîtres comme avocats futurs.

Cependant, rien ne paraît. Décidément, sous sa jaquette mouillée ou sèche, M^e Centulle abrite

un cœur haut, méprisant les viles représailles. Le soir tombe dans la paix.

Alors, les jeunes, Bertrade en tête, décident une visite de condoléances.

Voilà comment, à l'heure où le pauvre lapin de choux, soupirant derrière ses paperasses, ose enfin ouvrir ses volets à l'air du soir, une véritable ronde de fées s'abat chez lui.

On est entré. Gravement, poliment, on s'est assis convenablement. Et le cœur, pénétré, scande les excuses de Bertrade :

- Il était indigne...
- Indigne!
- Traitement déplacé...
- Oui, oui, oui...
- Sommes désolées...
- Navrées...
- Effondrées...
- Notre sincère sympathie...
- Affection...
- Amitié...

M. Centulle est si heureux, si heureux qu'il ne bredouille presque pas pour s'écrier que c'est le plus beau jour de sa vie, qu'il bénit même Cadette et la douche improvisée qui lui valent une telle visite inattendue... inespérée, merveilleuse... qui... que...

Cela se termine par une disparition subite du maître de céans dans un placard. Mais, avant que l'assistance ait eu le temps de s'inquiéter, il reparaît, porteur d'une vieille bouteille, d'une grande caisse au parfum gourmand. (Hé! hé, M^e Centulle, par hasard, consolerez-vous les secrètes plaies de votre âme incomprise par des douceurs aussi secrètes?)

Quoi qu'il en soit, muscat et biscuits scellent une amitié déjà bien vieille.

Un gai tapage s'ensuit. Les austères fenêtres, si muettes d'habitude, laissent filtrer des fusées de rires insolites. Le chevalier qui passe, s'arrête, médusé. Mais, ayant saisi le sens de la chose, il entre délibérément. Son vieux costume élimé s'allure à côté de la jaquette, pourtant séchée, du compagnon d'enfance. Il se retrouve le grand seigneur passé. Il brandit le verre qu'on lui a offert, il improvise un toast salué d'acclamations diverses mais bruyantes.

— Au prince Noir, roi incontesté de ces murs, qu'il revienne bien vite asservir tant de rebelles.

L'on termine la fête par une sortie triomphale

en bande comme sonne la prière, et M^o Centulle, qui redoutait les quolibets du forum sur son aventure, passe fièrement sous le feu des regards.

Le lendemain, M^{lle} Agapite dit entre deux bouchées, comme l'on apportait le dessert :

— Il y a eu un scandale inouï hier soir. Toutes ces folles ont osé aller visiter M. Goussac. Cela s'est terminé par une débauche véritable. On a sablé le champagne et mangé je ne sais quel mets diabolique. En vérité, je ne comprends plus Bertrade.

— Mon Dieu, que dis-tu là? gémit sa mère, atterrée.

— Des mensonges, se révolte tante Gabinie. Ces enfants ont été très polies, à mon sens, d'aller consoler le pauvre homme de sa mésaventure, et lui leur a donné tout simplement un peu de vin sucré et des biscuits.

— Allons bon, tu me rassures, déclare M^{me} de Bourbondis, entamant une nouvelle poire.

Mais tante Agapite clame, vengeresse :

— Toi, tu vois tout en rose parce que ces petites t'ont donné une misérable bouture. Ton aveuglement te coûtera cher, d'ailleurs, et à nous toutes. A cette voix lugubre, tante Gabinie frissonne.

— Non, non, défend-elle, ces bonnes enfants...

— Ces bonnes enfants ne sont que d'éhontées vauriennes, coureuses d'hommes. Le chevalier en était, hier soir. C'était-il convenable dis-moi? Non, non, ma chère, j'y vois clair, moi. Ces petites ne sont pas même mariables.

— Eh! que veux-tu, il n'y a plus de maris! philosophe la mère.

Tante Agapite enferme le sucre et conclut, tragique :

— De vraies descendantes du prince Noir! Bientôt elles auront aussi mauvaise réputation que lui.

Tante Gabinie, consternée, s'en va arroser l'enfant-géranium.

Et le lendemain, le jour de Bertrade commença d'abord comme tous les jeudis à la tour. Vers quatre heures, l'escalier gémit sous le pas des invités. Ils étaient peu nombreux, ce soir. Un contrat retenait M^o Centulle, un semis nouveau absorbait l'arrière-petite-fille du prince Noir, tante Agapite boudait ses nièces, tante Gabinie arriverait plus tard; M^{me} de Bourbondis, seule, parut à l'heure habituelle et gagna le fauteuil le plus commode. Jotte et Jeannotte la suivirent

de près, et l'on commença de s'étonner du retard de Jacquette.

Cependant, Bertrade, ouvrant le manuscrit, allait reprendre le fil des aventures du glorieux Manaud, quand une visite inattendue fit lever tout le monde. M. le Curé en personne venait demander à Bertrade, son vicaire général, un service supplémentaire. La fête patronale demandait une célébration solennelle. Cette année, les chœurs seraient plus beaux, la procession plus longue; de détails en détails, l'heure passa, l'heure généralement consacrée à l'histoire de Pardiac. Jacquette ne paraissait toujours pas.

Elle apparut enfin, essoufflée, ayant couru tout le long de la route et grimpé quatre à quatre l'escalier de la tour. Toute sa personne trahissait une vive émotion.

— Vous ne savez pas? commençait-elle, affairée.

La vue du visiteur imprévu arrêta net son discours. Elle rougit encore plus et disparut entre Claude et Jotte. Des rires taquins célébrèrent cette timidité soudaine.

Le visiteur se levait d'ailleurs, il prenait congé. On entendit son pas décroître aux tournants de l'escalier puis s'éloigner sur la route. Alors, Jacquette bondit, triomphante. Sa voix aigue jusqu'à l'extrême cria l'étourdissante nouvelle :

— Le prince Noir est revenu!

Le couteau de Géraude s'arrêta net aux flancs du gâteau qu'elle découpait, laissant couler de la blessure la crème épaisse. Bertrade, qui revenait de conduire le visiteur, haussa les épaules :

— Tu es folle, ma petite. Un revenant, maintenant!

Mais non, Jacquette n'était pas folle. Sa voix, redescendue de quelques tons, clamait encore l'allégresse.

— Il est revenu. Nous le verrons à la san Bitou.

— Ton papa devrait te soigner, commençait M^{me} de Bourbondis, maternelle, quoique indignée. Tu fais oublier le gâteau pour tes fariboles.

— Pas de fariboles, jetait Jacquette, regardant la dame d'un air qui ne laissait guère de doutes sur ses sentiments.

Assurément, elle l'eût préférée à cette heure dans le beau salon de sa fille. Mais, puisqu'on ne pouvait d'un coup de baguette supprimer cette présence assez gênante, le plus simple était de passer outre.

Jacquette passa et sa voix la plus naturelle annonça :

— Hervé de Tojac est arrivé!

La nouvelle bouleversa diversement le groupe.

— Qui t'a dit cela? fit Bertrade, haussant les épaules un tantinet.

— Tu essaies de nous faire marcher, soupçonna Claude.

— Explique-toi, concilia Jeannotte, toujours la plus douce.

— Eh bien, voilà, c'est papa qui l'a dit à table.

Au cours de sa tournée, ce matin, il a vu *Punto-a-Aïbo* ouverte et le régisseur l'a arrêté. Le châtelain est arrivé hier soir, très fatigué par le climat de là-bas et renvoyé en France pour refaire sa santé. Papa l'a vu, lui a parlé. Donc...

— Donc, c'est vrai, tu as raison, conclurent les voix.

Un tout petit silence tomba. Puis :

— Pour une nouvelle, c'en est une de nouvelle, commençait Jotte. Un homme à Pardiac! cela nous changera.

— Peuh! faisait Claude, déjà dédaigneuse, nous étions bien sans lui.

Le cœur naïf de Géraude déborda :

— Un homme pour sept!

Cette fois c'est le tumulte, on rit, on proteste, on a des mines faussement indignées. Seule, Yolaine est sincère en demandant qu'on réduise le nombre à six.

La présence de la grand'mère n'arrête pas les commentaires éperdus. Elle se met de la partie à son tour et résume à sa manière, vieillotte et ingénue :

— Hervé de Tojac, trente ans, bonne famille, belle fortune, bon garçon. C'est assurément le seul beau parti que vous rencontrerez sur votre route; mais cela ne veut pas du tout dire qu'il soit pour aucune de vous.

— On tâchera de se consoler, assure-t-on dans les rires.

Alors, Bertrade demande, malicieuse :

— Pourquoi donc, Jacquette, nous as-tu dit que c'était le prince Noir qui revenait? Hervé est blond, si je me souviens bien.

— Bah! dit la petite, nullement troublée devant les grandes, blond ou brun, il incarnera bien l'amour pour toutes.

Cette fois, c'est l'ouragan. M^{me} de Bourbondis se bouche les oreilles.

— Seigneur, soupire-t-elle, tous ces cris pour un garçon qui ne les regardera peut-être pas.

A ces mots, chacune pense que la bonne-maman commence à radoter. D'ailleurs Jacqueline n'a pas fini de vider son sac. Dans l'étourdissement de son triomphe, elle oublie un peu les vieilles histoires et lance crâment :

— Ce n'est pas tout, vous savez. Un autre revient aussi (c'est M. Centulle qui l'a dit à papa) : Jacques Salabert.

Un froid, puis Claude, dédaigneuse un peu :

— Un Salabert... peuh...

Et Jotte, pour meubler le silence :

— Nous finirons par avoir trop d'amoureux !

Un rire général. Maintenant, la voix de M^{me} de Bourbondis qui cultive la gaffe, pardon, le manque d'à-propos :

— Un Salabert ne compte pas.

C'est Bertrade qui répond, olympienne :

— Pardon ! Comme mari, non. Comme ami, oui, certainement oui. Il était très gentil, Jacques Salabert, au temps de l'enfance.

Alors, M^{me} de Bourbondis, renonçant à rien comprendre aux jeunes d'à présent (cette Bertrade, vraiment, est pire que les autres), M^{me} de Bourbondis s'en va.

Là-haut, entre les quatre murs si noirs et si fleuris, les langues s'en donnent à cœur joie, les jeunes filles babillent comme des folles.

Oh ! ne croyez point qu'on jase uniquement du bel Hervé ou du gentil Jacques. Non, certes, on a bien d'autres chats à fouetter. Mais il est singulier comme chaque sujet de conversation ramène ces noms sur le tapis. Et puis, il faut bien renseigner Jotte, étrangère, voire Jacqueline, trop jeune.

Oui, Hervé est bien, beau garçon, un peu sauvage peut-être jadis, mais les voyages l'auront formé. Il fréquentait beaucoup la famille. Il est à peu près certain qu'il viendra renouer connaissance avec ses... cousines. Car, en somme, on est cousins. Mais, assurément oui, bien plus cousins que ne paraît le soupçonner Jotte. Tout simplement les arrière-grands-pères étaient fils de cousins germains. A Pardiac, cela compte.

Bref, une heure après l'annonce de son arrivée, une chose est bien avérée : Hervé de Tojac est tout à fait l'ami, le cousin, la chose des Bourbondis. Jotte, Jeannotte et l'infime Jacqueline peuvent garder leurs espérances pour plus juste sujet. Tojac et Bourbondis, cela va de pair.

En revanche, le gentil petit Jacques est livré aux déshéritées. Très bien, d'ailleurs, Jacques ! oh ! tout à fait ; quatre voix célèbrent ses vertus.

Et Jotte, pénétrée, déclare :

— Mes chères, je ne puis vous priver d'une telle perfection.

On proteste, on rit et l'on paraît tout à coup très préoccupées de la procession. Un tas de détails négligés prennent une importance soudaine. Vraiment, les trois jours qui restent ne seront pas trop longs pour mettre tout au point.

Quant à la course, elle a bien son importance aussi. Tout habitant de Pardiac qui se respecte sait vénérer ses traditions, la course en tête. C'est à croire que san Bitou lui-même y assiste, invisible, descendu du paradis pour l'occasion.

Donc, il ne faut pas négliger la course. On ira en grande toilette, aux belles places. Tout le pays y sera, l'aristocratie viendra de dix lieues à la ronde.

— De Pointe-d'Aube aussi ? demande candidement Jotte.

Claude assure que oui. Même au Sénégal, un fils de Pardiac n'oublie pas la grande date. On peut être sûr qu'Hervé sera là des premiers.

— Il est blond ? interroge Jotte.

Et l'on continue à répondre, et cela dure jusqu'à ce que Géraude, d'un air grave, essaie de ramener aux toilettes. Elle a beau faire, un autre détour remet Pointe-d'Aube sur le tapis. C'est ainsi tout le soir. On se sépare enfin dignement, sagement, en jeunes filles sérieuses qui connaissent la vie et ne s'affolent pas pour un garçon blond ou brun.

Pourtant, tout le monde y pense. Il semble que le lendemain, ce beau lendemain, un jour tout nouveau se lève sur Pardiac. A la tour, on chante en travaillant. Chez les Dauplan, Jotte, fumant en cachette, passe la revue de ses robes. On dirait un soldat préparant ses armes.

Bertrade, dédaigneuse, rentre de la messe sans tourner la tête. Yolaine s'absorbe dans la pensée du mort. Géraude, tour à tour soulevée d'espérance ou déprimée d'angoisse, court de sa glace au fourneau. Tantôt elle se juge irrésistible, le moment d'après elle perd tout espoir en jaugeant la minceur de Claude ; Claude, elle, est épanouie naïvement comme une petite fille en face d'un beau jouet, comme une cadette de conte de fées : la plus jeune et la plus jolie ; Jacqueline, naïve, court à la porte à chaque coup de sonnette, es-

pérant le beau visiteur et ne trouvant jamais qu'éclopé ou malade, mais tous paysans, et qui réclament son papa.

Et toutes, grandes ou petites, seraient fort vexées si on leur disait que le prince d'ombre les agite d'un tour de sa façon.

Non, c'est tout simplement la fête toute prochaine; la san Bitou, sa procession, sa course.

Jeannotte seule reste, sinon calme, du moins sans illusion. Au réveil, ce matin, alors qu'une aubade si joyeuse chantait dans le cœur des autres, elle s'est approchée de sa glace et a fait acte d'humilité.

« La plus laide, la plus pauvre, la plus sotte aussi. Il ne me regardera même pas. »

Elle n'a pas pleuré, elle n'est pas une enfant. Pourtant elle souffrait durement. Mais Jeannotte savait souffrir. Silencieusement, elle envisagea l'avenir, le vit sans sourire et doucement se détourna.

Pas de joie pour elle. Elle saurait du moins être la résignation sans amertume; elle regarda presque avec tendresse les fleurs du jardin, les fleurs si belles et consacrées à un infirme, les fleurs si fraîches sur le vieux mur noir.

Elle aussi saurait cultiver son jardin, le jardin secret qui ne connaîtrait pas de maître, mais qui serait embaumé et fertile aux yeux du grand Maître.

La pensée de l'ami divin, qui la chérirait d'autant mieux qu'elle serait dédaignée des hommes, lui redonna le fier courage habituel. Et son sourire eut la grâce mystérieuse d'une très belle fleur inconnue et précieuse, la fleur d'un paradis compris seulement des délicats.

Le jour grondait déjà sa rumeur ardente et joyeuse. Elle se mêla à ses compagnes et, dans leur groupe éclatant, elle resta, réservée et charmante, celle qui ne parle pas.

Pourtant, l'on parla ce jour-là, Dieu et san Bitou le savent! Dans ce pays de bavards, et si heureux de l'être, les jeunes filles du monde ne manquèrent pas à la tradition.

Cela commença de bonne heure. A la tour, Claude, ayant cousu le dernier point de sa robe, sentit tout à coup la nécessité absolue d'informer Jotte de ce haut fait. Au même moment, Jacqueline accourait, attirée par un fil irrésistible. Le vénérable trio, dans la joie de cet aparté loin des grandes, se lança dans une jacasserie éperdue.

La pauvre Jeannotte, bonne fille sans flair, jugea le moment opportun pour passer une tête implorante sous la portière. Puisque l'on était là toutes les quatre, libres d'un moment, ne serait-ce point la bonne occasion d'aller visiter Marion l'infirmes.

Cette pauvre vieille truande, descendante directe, sans nul doute, des miséreux contemporains de Tête-Noire, étalait ses loques et ses jambes paralysées au bon soleil du coin de la rue tout au long des jours. La charité publique se chargeait tant bien que mal du soin de sa misérable vie. Une voisine, le matin, l'habillait et la déposait, telle un paquet, sur un vieux fauteuil devant la porte, une autre cuisait sa soupe, un autre travaillait son jardin; mais personne n'avait le temps de balayer sa maison ou de raccommoder ses hardes.

Seule, Jeannotte, par pitié, lui consacrait bien des moments. Or, depuis longtemps, on promettait à la vieille de fourbir à fond son logis en l'honneur de son Bitou. Le clan entier des jeunes en avait fait solennelle promesse.

Mais ce matin, le moment étant venu de la tenir, chacune se récusait.

— Pas le temps, alléguait Jacqueline, installée dans un fauteuil.

Claude avoua une aversion malade pour la poussière rance.

— Pas envie, conclut Jotte sans pudeur.

Et Jeannotte doit s'en aller seule vers la besogne malodorante. Sans récriminer, elle revêt une pauvre petite robe grise, cache ses beaux cheveux sous un voile blanc d'infirmière et traverse la rue, armée d'un balai.

Là-haut, les trois indépendantes sentent vaguement un certain remords troubler leurs pensées roses.

— On y va? propose Claude du bout des lèvres.

L'âme de Jotte flotte au-dessus de si basses contingences. Sa charité est de plus noble allure. Foin de la poussière propice aux microbes.

— Debout! *crie-t-elle, inspirée, les géraniums de tante Gabinie ont soif.

A ce cri généreux, nulle ne résiste.

Voilà comment, quelques minutes plus tard, trois diabolins ricurs et coquets en jupes courtes galopèrent éperdument sur la grand'place, arrosés en mains.

Le soleil tapait dur sur la poussière blanche,

l'ombre bleue découpait les silhouettes des maisons, les trois petites bonnes femmes, roses sous leurs perruques ébouriffées, semblaient des ombres chinoises.

C'était joli... et effrayant.

Joli pour un œil d'artiste, effrayant pour le jeune cheval de l'artiste. L'animal, insensible à tant de jeunesse en fleur, ne vit que les gestes, n'entendit que les cris et se cabra.

Il y eut un moment de confusion. Claude, Jotte et Jacqueline eurent peur à leur tour en voyant se dresser, imprévu devant elles, un cheval noir monté par un cavalier blond.

Elles eurent peur, lâchèrent leurs arrosoirs et se sauvèrent. Rose, bleue, blanche, les petites ombres s'enfuirent, rieuses quand même. En travers de la route, les arrosoirs gisants pleuraient toute leur eau. Le cheval noir bondit devant ce Rubicon; le cavalier le maintint, mais son grand chapeau s'envola.

Il vint tomber presque aux pieds de Marion l'infirmière.

— Doux Jésus! glapit la mécréante, quel bon pare-soleil il me ferait.

Ses doigts crochus s'étendaient déjà vers le beau feutre. Heureusement pour Hervé de Tojac, impuissant autant qu'indigné, une ombre grise s'élança. Une ombre grise, une coiffe blanche qui cachait les beaux cheveux, une vilaine robe usée, un grand tablier protecteur, des mains rougies par le balai! ce fut en ce piteux équipage que Jeannotte, n'écoutant que son courage, s'élança entre sa protégée et la tentation et... et parut pour la première fois aux yeux d'Hervé de Tojac. Elle lui rendit son chapeau, il la salua poliment, mais il était absorbé par la maîtrise de son cheval. Il disparut très vite, emporté par le caprice finissant de la bête.

Cela n'avait pas duré cinquante secondes. Maintenant, Jeannotte se retrouvait seule sur la place, et la honte de la réalité l'envahit. La devanture voisine lui renvoyant sa piètre image l'accabla. Elle vint se réfugier dans la vilaine besogne en soupirant :

— Pour qui m'aura-t-il prise? Une cendrillon des champs, une paysanne balayant sa maison?

Pas une minute elle n'avait hésité à identifier le beau cavalier. Et, si peu coquette qu'elle fût, une amertume l'envahit.

— C'est la fin de tout, pensa-t-elle. Maintenant, il

ne me verra plus que sous cet odieux affublement.

Un instant, elle voulut le jeter avec horreur. Puis la raison la calma, la simple et sage raison de Jeannotte la douce.

Elle acheva paisiblement sa besogne, rentra chez elle sans hâte, et, le soir, subit sans trouble les quolibets de ses amies. L'aventure de la matinée emoustillait tout le monde.

— Le Prince à la fontaine, fable moderne, annonçait pompeusement Jotte, juchée sur une table.

Parties là-dessus, elles dirent tant de folies que le chevalier, les entendant, vint leur proposer une herbe connue de lui seul, mais fameuse pour calmer les cervelles à l'évent.

Un peu honteuses, elles se turent... cinq minutes.

Et, le lendemain, ce fut pire. Pour célébrer dignement la vigile de san Bitou, elles avaient résolu de passer l'après-dîner au dehors, dans un petit bois voisin de Pardiac où coule une source fraîche. On dînerait là, sur l'herbe, et l'on ne rentrerait qu'aux étoiles. En attendant le bienheureux moment de partir, chacune s'empressait aux derniers préparatifs. Les unes répétaient leur *solo* pour la grand'messe, les autres essayaient leurs robes. Jeannotte pétrissait un gâteau pour le soir.

— Maman, demanda-t-elle tout à coup, maman, pensez-vous que Jacques Salabert se présente chez les Bourbondis après ce qui s'est passé autrefois?

M^{me} Dauplan réfléchit un instant :

— Je ne vois pas pourquoi il ne le ferait pas. C'est si loin, ce morceau du passé. Tous l'ont oublié, sans doute, même Bertrade qui doit le traiter en folie de jeunesse. Et puis, ce fut si discret; peu de personnes ont connu cette aventure lointaine. La vieille M^{lle} Salabert est morte, Henri marié, heureux. Bertrade doit supposer que ses sœurs mêmes ne savent rien; elles étaient soit jeunes à l'époque. Tout le petit drame se passa entre le vieux M. de Bourbondis, terriblement autoritaire, et sa fille aînée. C'est du passé, tout cela, conclut la mère, Jacques n'en sera sûrement pas gêné.

Jeannotte médita longuement sur ces mots.

Le soir, malgré la chaleur et le féroce soleil, tout le bataillon se met en marche. Légères et court-vêtues, blanches espadrilles et chapeaux de papier, on court presque, malgré le poids des provisions et l'air embrasé.

On ne s'arrête qu'à l'oasis. Mais là, on se laisse tomber sur l'herbe et l'on bavarde éperdument.

— Demain, demain, clame Claude, excitée, jour bienheureux. Vive san Bitou!

Demain! qu'apportera demain! Les yeux brillent, les petits pieds se trémoussent sur l'herbe. Le merveilleux espoir fait battre tous ces cœurs neufs!

Demain, qu'apportera demain, grand jour de fête! Joies sans nombre, où le profane et le sacré voisinent — oh! sans inconvenance — cordialement, simplement, comme il sied à ce doux pays; messe en musique, procession fleurie, triomphe du saint Patron, épanouissement de l'âme et bonheur matériel; robes neuves, sucreries, soleil, allégresse générale, et, le soir, l'apothéose, le couronnement d'une année : la course!

— Ah! soupirent les petites, un jour, c'est trop court.

C'est si beau, pourtant, un jour de bonheur. Yolaine, le regard au loin, se souvient. Elle a connu, elle, le vrai jour de bonheur : Francis, en uniforme, passait à son doigt l'anneau symbolique. Tout était beau autour d'eux, le ciel était bleu, la vie n'avait que des sourires...

Puis, si vite! le réveil affreux, le départ et la grande chose horrible, la mort fauchant le beau soldat, fauchant l'avenir.

Pour Yolaine, c'est fini. Même la san Bitou et son cortège triomphal n'ont plus de saveur. Son cœur est parti là-bas, il est pour jamais enterré dans la tombe inconnue. L'avenir est un livre refermé pour elle.

Mais, justement parce qu'elle a lu la page merveilleuse, elle aime davantage celles qui l'ignorent encore. Le prince Noir est lettre morte pour Yolaine, mais elle l'espère pour ses compagnes et sourit de leur émoi.

D'ici l'on aperçoit très bien Pointe-d'Aube. La charmante vieille maison paraît plus exquise encore ce soir.

— Le paradis terrestre, annonce effrontément Jacqueline. Pour laquelle de nous sera-t-il?

Vraiment, cette petite a des audaces! Les Bourbondis se redressent toutes quatre. Vaguement, à cette heure, elles ressemblent à tante Agapite.

Mais Jotte riposte crûment :

— Très peu pour moi, merci. Un colonial et la campagne! je vous le cède, mes petites.

Bertrade est susloquée, Géraude cramoisie, Claude pincée. Jeannotte remarque :

— C'est lui qui choisira, ne l'oubliez pas.

— Heureusement.

Quatre voix, toutes Bourbondis, ont proféré ce mot vengeur.

Alors, tout de suite un vent singulier souffle sous les boucles courtes de la Parisienne aux champs.

Ce n'est d'abord qu'un tout petit souffle malicieux; un haussement d'épaules le réduirait à la fuite. Mais Géraude entre dans la lice, Géraude, bonne et pataude, qui s'ébroue sans façon, telle un canard dans sa mare.

— Hervé est un Tojac, il choisira suivant les vieilles traditions.

Pan pour les oiselles qui ont des robes et pas de nom. Jacqueline est couleur de bataille, Jeannotte sourit sans accuser le coup.

Mais Jotte redresse sa toison ébouriffée :

— Preuve d'intelligence de sa part. Partout ailleurs qu'au pays natal il ne serait qu'un tout petit garçon sans importance.

Pan dans la mare de Géraude.

Jotte conclut, narquoise :

— Au pays des aveugles...

Les aveugles protestent si bruyamment, si longuement que l'écho doit sûrement réveiller Pointe-d'Aube.

Jotte appuie, mauvaise, son cri dédaigneux :

— Les borgnes sont rois.

— Vive le roi, crie éperdument Claude.

Le jeu les excite. Telles de petites chattes souples et perfides, elles s'égratignent en souriant, griffes tendues sous la caresse.

Jeannotte dit tranquillement :

— Calmez-vous, voici le roi.

Sursaut général. Mais l'évidence s'impose. Il s'avance, le roi qu'a aperçu Jeannotte, seule restée calme. Il s'avance; les sabots de son cheval piétinent l'épaisse poussière. Il va passer tout près de la source.

Mais dans quel rêve est parti son esprit? Le regard au loin, il marche sans rien voir de ce qui l'entoure.

Et c'est pourtant bien joli, cette rencontre inopinée, cette fraîche source dans l'aride paysage et le bouquet vivant qui la pare.

Hervé de Tojac va passer indifférent, perdu dans la brume de sa pensée, quand un bruit léger l'arrête net.

Le joli bruit ! un éclat de rire joyeux, railleur un brin aussi. Brusquement, Hervé se réveille.

Un groupe amusé l'entoure. Il reconnaît le visage de ses amies d'enfance et saute de cheval pour les saluer.

— Bertrade, c'est vous ? s'exclame-t-il, retrouvant un peu figés par la trentaine les traits plus doux autrefois.

— Suis-je donc si changée ? raille-t-elle, intimement persuadée du contraire. Vous, vous êtes bien toujours le même Hervé, rêveur, perdu dans les nuages...

— Non, j'ai vieilli, dit-il simplement, comme l'on annonce une vérité acquise.

Il a enlevé son grand feutre gris, on voit son visage hâlé un peu, ses tempes dont le blond s'argente. Est-ce donc là sa couronne de roi ?

Ce n'est pas un roi, c'est un simple et bon garçon à l'âme droite. La joie du revoir lui donne une animation passagère. Il dit, sincère :

— Je ne pensais pas vous rencontrer ici.

— Vous reconnaissez mes sœurs ? demande Bertrade, très Bourbondis.

Il hésite un peu, ses yeux font le tour du groupe. Il sourit à Yolaine, sa contemporaine ou presque, mais Géraude le déroute visiblement.

— Et voici Claude, conclut l'ainée.

— La petite Claude !

Il a eu l'air si renversé que « la petite Claude » lui rit au nez sans façon :

— J'ai vieilli, moi aussi, n'est-ce pas, mon cousin ?

Il comprend qu'un compliment est de rigueur et ne sait pas le trouver. Il rit seulement, de son beau rire jeune qui résonne, harmonie singulièrement douce, sous les arbres du petit bois.

Puis, tourné vers les trois jeunes filles qui restent, il attend visiblement qu'on le présente.

Mais comme Bertrade a des distractions ce soir ! Elle néglige ce devoir, elle accapare son cousin, lui pose mille questions, ses cadettes font chorus. Il a peine à répondre à toutes. Il paraît peu bavard, d'ailleurs.

— Êtes-vous pour longtemps au pays ?

A ce mot, sa langue se délie et, sincère, il s'écrie :

— Pour toujours, je l'espère. Les colonies m'ont fait assez de mal. J'ai besoin de l'air natal. On le raille.

— Alors, pour toujours à Pardiac ?

— Du moins pour la grosse partie de l'année.

Il veut redevenir paysan.

— Tant mieux, dit-on, on vous verra.

Il objecte :

— Ce sera-t-il convenable? Vous vivez seules

Bertrade annonce, très fière :

— Mes trente ans me permettent de chaperonner mes sœurs. Vous viendrez nous voir, Hervé, tout comme autrefois.

C'est un ordre plutôt qu'un désir. Il s'incline, il la reconnaît d'ailleurs mieux à ce ton qu'à ses traits durcis. Tout à coup, le passé s'évoque pour lui : le roman interrompu, l'amour dédaigné. Et il pense que cela vaut mieux ainsi. Bertrade lui apparaît telle qu'elle est réellement sans la passagère douceur des jeunes ans.

Et il dit sans gêne :

— J'irai vous voir, mais je ne suis pas seul. J'attends ce soir Jacques Salabert qui vient passer ses vacances avec moi.

— Vraiment? dit Bertrade, réellement tranquille. On va donc rouvrir le Mesplé? Il doit être bien délabré.

— Jacques changera tout cela, dit brièvement Hervé.

Il va remonter en selle. Est-ce pour le retenir que Bertrade se décide à le présenter enfin?

— Notre cousin Hervé de Tojac. Cette petite fille trop longue, c'est Jacqueline, dont le papa vous soigne. Voici M^{lle} Jotte Dauplan, une jeune Parisienne exilée chez nous, et sa cousine Jeanotte, pur Pardiac, celle-là.

Hervé, qui a salué, tressaille à ce dernier nom. Un instant, il regarde, un instant très bref, le brun visage qu'il n'arrive pas à reconnaître. Pourtant la douceur de ces yeux-là... une fois déjà il les a vus. La toilette le déroute, parfaitement simple, mais de bon ton. Allons, c'est une coïncidence. Il va s'éloigner. Une voix le retient, une aimable voix, gamine et bon enfant :

— Vous avez une bien jolie maison, Monsieur, et vous ferez rudement bien de plaquer pour elle ce vilain pays de nègres.

Le clan Bourbondis a des mines choquées. Hervé, lui, rit de bon cœur. Amusante, la petite peupée moderne en courte robe bariolée. Il en a vu des centaines dans les rues de la capitale lors de son débarquement, et elles l'ont ahuri un peu, lui, frais émoulu de la brousse. Celle-ci maintenant lui paraît exquise, petit bibelot précieux dans ce rustique Pardiac.

Mignonne aussi, la petite Jacquette, brune cigale encore trop longue, poussée comme un grêle plant de printemps. Hervé ne songe plus à fuir. Il les trouve toutes charmantes.

Une seule ne parle pas, sourit parfois, on l'oublie (pourtant, quelle obsession, ce regard). On l'oublie, on dirait qu'elle en est heureuse. Timidité ou sentiment de son infériorité physique? Mais a-t-on le temps de la regarder quand les autres sont là, absorbantes si gentiment?

Jusqu'à cette heure, Hervé n'avait point réalisé la joie entière du retour. Maintenant, il se sent repris, enraciné à nouveau, comme une plante retrouvant le sol natal. Il cause, il rit, il oublie son cheval qui broute sous les arbres.

Il sursaute quand, dans l'air adouci, les notes de l'angélus commencent à chanter l'hymne du soir.

— Et Jacques qui doit m'attendre à la gare!

Sur ce cri de détresse, il se sauve, salué de rires si doux dans la pénombre.

Il s'enfuit à la vive allure de son cheval. Un souffle d'air passe sur son front. Il croit s'éveiller d'un rêve.

N'est-ce pas un enchantement qui l'a tenu là, des heures brèves comme des minutes, près de la source claire? N'étaient-ce point des fées, ces minces silhouettes parées de tant de grâces diverses? Encore, maintenant, leur souvenir le poursuit. Il lui semble qu'une ronde folle l'enchaîne d'un vol aérien, lui et son cheval. Une musique délicieuse bruit encore à ses oreilles.

Avait-il donc oublié que son pays natal reste toujours le domaine du prince Noir?

IX

La san Bitou, le grand jour d'allégresse populaire. Il prend des allures d'apothéose. Tout est beau, les visages resplendent, on oublie les misères quotidiennes.

La procession quitte l'église après la messe chantée. La châsse contenant les reliques est portée en triomphe sur les épaules des hommes. L'étendard de san Bitou, un immense drapeau, flotte sur la foule, et les litanies du saint sont clamées à pleine voix dans l'air chaud.

Car, naturellement, le soleil tape plus que jamais. Les visages ruissellent, une poussière d'or nimbe le cortège. Et l'on va, l'on va; on fait le tour des remparts. Tout Pardiac est là, rôti mais content, les jeunes, les vieux, les hommes comme les femmes, et tous portent la palme.

San Bitou fut un martyr. Pour glorifier ce victorieux, on porte des palmes (ou du moins on veut le faire). Mais comme elles sont inconnues en Armagnac, chacun choisit à son goût, plus ou moins insolite, mais convaincu. Les fleurs sont rares par cette sécheresse; pourtant, les Bourbondis-les-Demoiselles ont des hampes de roses, toutes les dames de la ville, des bouquets. M^{me} Guis, très satisfaite, brandit un rameau sec qui fut un pêcher mort à la fleur de l'âge, et la bonne de M. le Curé un plant de camomille. Les hommes ont généralement des branches vertes. Les Bourbondis-les-Dames ont des grenadiers, plantes orgueilleuses qui s'épanouissent sur leur riche terrasse. Tous ont couru bien loin pour trouver de la verdure, luxe inouï dans le sec Pardiac.

Ah! l'on a bien fait les choses; jusqu'à la demoiselle de Paris qui balance d'un air inspiré une tige immense de roses trémières (là-bas elles deviennent gigantesques, deux ou trois mètres de long bâton vert où s'accrochent des houppes colorées). M. Centulle, attendri, pense que c'est là gentil bâton de folie; on dirait des petites poupées de soie rose en robes gentiment chiffonnées qui grimpent au mât de cocagne.

Mais cette année, — ô scandale inouï et qui menace un instant de troubler la fête, — deux fidèles sont sans palme.

Et qui, je vous le demande un peu? ceux-là mêmes qui devraient donner l'exemple: le châtelain de *Punto-d'Aübo* et un sien ami, inconnu à Pardiac, mais d'aussi mauvais goût, puisque tous deux ont les mains vides.

Une réprobation générale les couvre. M. le Curé ne les a pas vus, heureusement, mais san Bitou les voit, lui, de là-haut. Il va sûrement les anéantir.

Cependant, en ce jour d'allégresse, le bon saint leur envoie peut-être d'abord un regret bienfaisant, le désir d'apaiser le scandale. On ne sait... mais déjà on a quitté l'église, contourné la porte Mamelar, on passe devant chez les Dauplan et... et la main du plus âgé, le blond M. de Tojac, s'étendant sans façon, arrache d'un geste brusque

un long rameau de jasmin fleuri. L'autre, le brun qui a des yeux noirs si vifs, jaloux sans doute ou honteux, qui le saura? mais pris de zèle, dérobe un pot tout entier de bégonia!

En toute autre occasion, ce serait un vol manifeste. Mais ici, c'est seulement un peu de l'émulation sacrée qui devrait animer toutes les âmes au bien. Pardiac, rasséréiné, approuve d'un cœur unanime, et la procession, que ne dépare plus nulle tache, longe le rempart du midi. L'effervescence atteint son paroxysme. C'est que là, tout près de la grand'porte de la ville, un peu en dehors, sentinelle avancée, la statue de san Bitou se dresse, colossale.

Et l'on défile à ses pieds, et chacun jette à son tour la palme autour du vénéré patron. Et quand le dernier Pardiacquois a défilé, le socle disparaît presque sous l'entassement fleuri.

Tout cela va se faner bien vite sous les yeux attendris du bon saint, et, dans huit jours, quand ce ne sera plus que fagots secs, on en fera un superbe feu de joie. On dansera autour la moitié de la nuit, et ce sera là la digne clôture d'une si grande semaine.

Mais ce bienheureux moment n'est pas encore arrivé. Il y a mieux à faire avant, bien mieux. La population, rangée en cercle, attend, le cœur battant, la cérémonie traditionnelle. M. le Curé lui-même, indulgent, amusé, se prête aux séculaires usages.

On va « tuer » san Bitou. Tuer, pourquoi ce mot cruel, pourquoi ce barbare traitement à un saint si aimé? Personne n'en sait rien et personne ne se demande pourquoi. Peut-être pour augmenter sa gloire en renouvelant son supplice...

Peu importe. On tue san Bitou le jour de sa fête depuis que Pardiac est Pardiac. Et san Bitou ne s'en porte que mieux, sans doute, car il continue à déverser ses faveurs sur ses sanguinaires fidèles.

C'est le moment. Un grand silence ému tombe, et, dans l'admiration générale, s'avance le porte-étendard.

Cette année, c'est un grand gars maigre et vigoureux qui disparaît presque sous la flottante étoffe, puis la déploie d'un geste magistral trois fois renouvelé. Le cri mille fois répété de « Vive san Bitou » acclame ce haut fait. Puis nouveau silence, et la milice de Pardiac s'avance. Milice pacifique coiffée de bérets au lieu de casques,

mais armée de fusils de tous les calibres, de tous les âges, de toutes les marques. A un signal donné, tous ces fusils partent à la fois, tuant san Bitou. De nouveau le salut de l'étendard, de nouveau les cris, les vociférations plutôt, cela devient un tohu-bohu général. La poussière, qui entend bien être de la fête, s'élève de partout, nimbant la scène d'une auréole bien méridionale. Les cloches sonnent, les gens crient, s'interpellent. Plus du tout procession, foire plutôt.

Et l'on voit, dans l'ombre bleue de la grand-porte, la Croix qui s'en va, escortée de M. le Curé, un tantinet dédaigneux, et du pauvre chanoine de l'anossac, tout à fait loque humaine sous la dorure ruisselante de la belle chape.

— Quel pays! mon cher, quel pays, soupire Jacques Salabert, le canotier en bataille et le bégonia sur le cœur.

Une voix moqueuse l'interpelle :

— Avare qui refuse une fleur à san Bitou. Lui vous refusera ses bénédictions.

L'avare se retourne. Un être singulier l'interpelle : costume de miséreux, allure de gentilhomme. Et, derrière lui, un groupe séduisant, les soies grises des Bourbondis, les crêpes clairs des trois autres.

Mais, sous tous ces regards, Jacques Salabert ne bronche pas. Il a lui-même des yeux d'une vivacité aimable; l'aspect irrésistible d'un beau garçon heureux de vivre.

— Hé, monsieur l'inconnu, réplique-t-il, san Bitou doit aimer les gens honnêtes plus que tout autre. Cette fleur ne m'appartient point. Puis-je jeter cette innocente victime au brasier populaire alors qu'une mère en pleurs me poursuivrait de son courroux?

Une volée de rires. Hervé se hâte aux présentations nécessaires. A Parliac, l'on se lie vite dès qu'on est du même bord. Et l'allégresse de san Bitou aidant, le joyeux Jacques paraît à tous une vieille connaissance.

La seule qui aurait dû être gênée de sa présence, cette Bertrade hautaine, bourreau passé de son frère, fut d'ailleurs la plus accueillante. Elle avait bien oublié, Bertrade de Bourbondis, et elle pensait sans doute que son court roman avait été ignoré de tous, car elle dit, toute gracieuse :

— Je reconnais bien le petit Jacques d'autrefois, le joyeux taquin qui harcelait tout le monde

— Ai-je laissé si mauvaise mémoire? dit-il,

essayant une mine piteuse du dernier comique. Et je n'ai pas encore la contrition.

— Tu mourras dans l' « impertinence » finale, assure Hervé.

Cette canonisation ne l'émeut pas. Il continue à presser sur son cœur le malheureux bégonia qui s'effeuille. Un autre serait ridicule. Il est charmant. Et si à son aise. Il sourit en espiègle à cette volée de jolies filles qui l'entourent.

— N'est-ce pas ample pénitence, plaide-t-il, être cloué au pilori de ce misérable pot sous le feu des regards ?

On rit sans pitié. Vingt-sept ans, et c'est un avocat déjà fameux dans sa ville. On lui fait un chaleureux accueil, on le traite en camarade retrouvé et lui propose même de l'escorter en bande pour rapporter « l'objet » volé à la terrasse natale.

On part en bande joyeuse. Chemin faisant, on remet, aux mains de sa famille, Jacqueline, éplorée de quitter si douce compagnie.

Cadette rentrée dans son bien, Jacques et Hervé dûment présentés à M^{me} Dauplan, on abandonne aussi Jotte et Jeannotte à la table familiale.

Ainsi, les Bourbondis-les-Demoiselles, restées seules maîtresses du terrain, ont l'air d'amazones promenant les captifs enchaînés à leur triomphe.

Mais les captifs, hommes corrects, s'évadent par la porte voisine, et les quatre sœurs arrivant chez les Bourbondis-les-Dames n'offrent à ces vénérables parentes qu'un aspect édifiant.

Et puis les heures passent si vite autour du festin traditionnel. Pauvre ou riche, chacun a eu un bon dîner, et sur le coup de quatre heures, essuyant encore la dernière bouchée de crème ou de gâteau, chacun s'essouffle à courir aux arènes.

Il y a foule déjà quand Jotte et Jeannotte réussissent à se hisser dans la grande tribune. Claude, heureusement, garde un coin de banc. Elle est délicieuse, Claude, en crêpon rose, chapeau de papier, perles de bois. Elle le sait, elle en est plus mutine. Mais « cette tenue de sauvagesse » brunit et grossit Géraude, épanouie comme une pivoine; Jacqueline est fraîche comme un bouquet de mai, malgré sa peau brune; Jotte, sous les armes, tourne les têtes, et Jeannotte plus que jamais s'efface.

Le jeune groupe resplendit au premier rang. Jacques, qui arrive en retard, remorquant Hervé indolent, réussit, sous le regard horrifié de tante

Agapite, à se caser dans ce banc déjà plein. Dans quel siècle vivons-nous, Seigneur? Et ce docteur qui, au lieu de faire dégringoler les marches à ces blancs-bees, se tasse contre le mur et paraît enchanté. Ah! san Bitou, san Bitou, que de turpitudes en votre fête!

Mais clut à toutes les agitations. Un son de clairon. Voici la course.

Moment merveilleux, un an attendu! Les portes du fond s'ouvrent : le cortège s'avance, drapeau en tête, écarteurs en costumes éclatants, un air guerrier claironne sur la foule. La dernière note éteinte, le héraut proclame les clauses de la course.

Et maintenant, clairons, sonnez, la course commence. Un air entraînant, une porte ouverte, une vache s'élançe, une petite vache maigre et méchante, tout en cornes.

— Hop, hop, hop, crie la foule.

Un écarteur se campe debout dans le sable blond. Lui aussi est petit, maigre et nerveux; sa veste rouge rutilante d'or, il étend les bras, la vache fond... Clameurs, hurlements, musique... et l'homme, d'un mouvement des reins, a sauté de côté. La vache, furieuse, se retourne à faux, fuite générale des braves, un coup de corne et tout rentre dans l'ordre.

Encore un saut, encore des cris. Un écarteur rouge, un écarteur bleu, la bête rageuse qui poursuit et les sous qui tombent dans l'arène, les gros sous, voire les pièces gardées pour cette occasion, les billets mêmes, les bouquets. Et les cris, les appels, les bravos, la musique qui reprend sans cesse, le soleil qui flamboie, l'enthousiasme qui monte.

Ce n'est encore que le prélude, mais peu à peu le programme se corse. Ce n'est plus un saut, c'est deux, trois sauts successifs pour la même lancée de la bête. Puis les cornes des vaches ne sont plus garnies de caoutchouc, les bêtes sont plus méchantes aussi, les écarteurs plus audacieux. Et cela devient du délire. On applaudit à tour de bras, on hurle à couvrir la musique, les pièces tombent comme grêle, et Jotte, d'abord décroconcertée, est bientôt aussi emballée que les naturels. Elle applaudit ou invective, vide sa bourse, gesticule, grisée par l'ambiance.

Entre Jacqueline et Claude, elle n'est plus qu'une petite âme suspendue au vol de l'émotion, griffe ses compagnes pareillement énervées et palpitantes, communie avec la foule.

— Il n'y a qu'un Pardiac au monde! s'écrie-t-elle, sincère.

Au-dessus d'elles, Jacques, grimpé sur la balustrade, s'amuse comme un fou. Ce quatuor-là a oublié tout ce qui l'entoure. On rit, on jase, on suce des sucres d'orge, on a soif, on est froissé, fripé et heureux.

Et pareillement autour d'eux, les quelques quinze cents gascons qui les entourent vivent l'heure unique. Foin du harnais quotidien. C'est la course de san Bitou. Les visages congestionnés, bouches ouvertes, yeux dilatés, sont tournés vers la fournaise de l'arène. Jeunes et vieux, riches ou pauvres, tous, à cette heure, sont heureux. C'est la course de san Bitou.

Le soleil couchant rougeoie l'or du soir; là-bas, tout au fond, une ligne idéale commence à bleuir les montagnes lointaines. Le haut clocher de Pardiac s'élance net hors des remparts comme pour assister, lui aussi, à la course. La chaleur s'apaise. Une blonde poussière nimbe glorieusement les arènes. L'étendard de san Bitou claque sur sa hampe un applaudissement de plus.

C'est l'heure merveilleuse; plus de souffrance, plus de souci, l'heure qui ne vient qu'une fois dans l'année; on a de beaux habits, l'estomac en fête, le cœur content. Une réelle poésie, quoique bonhomme et savoureuse, émane de ce tumulte méridional, brutal mais non sans grâce, exubérant et sincère, ardent et joli comme le pays même.

— C'est beau, murmure une voix rêveuse, beau et déconcertant.

— Pourquoi déconcertant? demande une autre voix, rêveuse aussi.

Dans l'ambiance grisante, Hervé de Tojac sent se délier sa langue malhabile à traduire son âme fermée.

Et le même vent léger et doux ouvre aussi le cœur silencieux de Jeannotte.

— Pourquoi déconcertant?

— Parce que cette fête de vie frôle à chaque minute la mort.

— Le contraste n'est point si déconcertant, pense tout haut la silencieuse. La mort, épouvantail de la vie, est si naturelle pourtant.

Il la regarda, profondément révolté :

— Nous devons aimer la vie, cria-t-il presque. C'est le meilleur des bienfaits. Il faut la savourer goutte à goutte en oubliant l'odieuse terminaison.

— Non, dit-elle fermement, nous la savourerons

mieux en chrétiens, en hommes, en n'oubliant jamais la fin. Dieu, qui nous fit ce don merveilleux, est au bout, caché derrière l'ombre terrible. Pourquoi trembler ?

Il la regarda un instant, intéressé par ce cas rare d'une jeune fille qui « pensait ». Puis il la jugea presque trop religieuse, une novice qui aspirait au cloître.

A cet instant, le fracas de la joie populaire, comme une vague puissante, emplit les arènes.

— Entendez, dit-il sourdement, n'est-ce point bon, cet appel ?

Elle sourit franchement, très humaine :

— J'aime la vie, moi aussi, surtout cette vie méridionale, la seule que je connaisse. On peut très bien la goûter même...

— Avec le goût de la mort aux lèvres ?

Le beau sourire des dents blanches et des lèvres rouges protesta :

— Ce goût si amer est le sel de la vie.

Il s'inclina, dépassé. Il était chrétien pourtant, et sincèrement même, mais tant d'années aux colonies avaient émoussé sa pratique religieuse. Et, depuis le retour au pays natal, il n'y avait plus pensé. Aujourd'hui, d'ailleurs, le bon saint Bitou lui paraissait un tantinet païen, déformé par la naïveté populaire, nimbé de jouissances grossières, bombance, ripaille, toilettes...

Maintenant, avec le soir tombé, venait l'apothéose. Les arènes vibraient des cris, des bravos, les écarteurs défilaient pour le salut final, couverts de fleurs et de monnaie tombées d'en haut. On partait déjà, c'était le tumulte de la débandade.

Hervé, pris par un remous de foule, ne retrouva Jacques qu'à Pointe-d'Aube.

— Ouf, c'est fini, dit-il, se jetant, lassé, dans un fauteuil.

Jacques n'était pas las, lui. Ses yeux brillaient encore du plaisir récent.

— Délicieux l'ardiac, déclara-t-il, nous aurons des vacances épatantes. Hé ! dis donc, vieil africain, on dirait que tu dors.

— J'ai vu quelque chose d'étonnant, dit tout à coup Hervé, se redressant : une jeune fille qui n'a pas peur de la mort.

— Bah ! quelque laidéron, diagnostique Jacques, perspicace.

— Laidé ? Non, je ne crois pas.

— Ça, mon vieux, c'est bien de toi. Tu n'es plus

capable de savoir si une femme est laide ou jolie

— Je ne sais pas si elle est jolie, mais elle n'est pas laide.

— Tu bafouilles, il faut soigner ça, je vais te mettre au lit, dit Jacques, maternel.

Mais, le moment venu, il pensa que mieux valait mener son bété au bal.

Charmant, le bal de Pardiac, lampions dans la verdure, nuit étoilée, foule joyeuse, rires frais.

Mais les jeunes filles « bien » ne dansent pas. Il fallut se contenter de causer, et avant minuit Bertrade emmena ses sœurs. Jotte elle-même décida qu'il était l'heure de dormir. Messire Jacques dut rentrer déconfit.

Le lendemain, il dit à Hervé :

— Es-tu assez remis de ta fatigue pour savoir si la demoiselle est jolie ou pas ?

— Juge toi-même, je parlais de Jeannotte Dauplan.

— Jeannotte ? Jeannotte ? questionne Jacques, cherchant. Ah ! bien, j'y suis, justement celle qu'on ne remarque pas.

— Eh bien, on a tort, dit chaleureusement Hervé, elle peut être très bien, cette enfant-là, après tout.

— Il est urgent de nous assurer du fait, décide l'avocat. Ce soir, nous partons en visite de découvertes... Dis donc, vieux, elles sont charmantes, ces petites. Laquelle préfères-tu ?

— Toutes, dit Hervé. C'est trop fatigant de choisir.

— Ne te dérange pas, cher ami. Et après toi le déluge ?

— On pourrait partager, propose le cher ami.

— C'est cela, partageons, acquiesce généreusement Jacques. Tu es l'ainé, je te laisse les quatre grandes. Je prends les trois petites.

— Merci, dit l'autre, vexé. Claude, Jotte et Jacquette à la fois.

— Bah ! trois gamines. Je te laisse le plus beau, après tout.

— Oui, dit Hervé, que la sincérité emporte, la vieille fille, la fiancée-veuve, la pivoine et celle qu'on ne remarque pas !

— Plains-toi, dit l'autre, hypocrite, c'est de l'article sérieux, cela, du genre pour famille, pas du tout objet de Paris !

L'arrivée du dîner, heureusement, coupe court aux insolents commentaires. On oublie les objets de Paris ou autres.

Mais le soir, vers cinq heures, on les retrouve

au bord de la rivière. Elle est à peu près à sec, la rivière, on la traverse en trois sauts sur les cailloux, mais elle donne l'illusion de la fraîcheur. Aussi, les bons Parliacquois, gens faciles à satisfaire, ont transporté sur ses bords leurs réjouissances populaires.

Il y a foule, et Bertrade, outrée, entraîne tout son monde loin de pareille cohue. On remonte la rivière jusqu'à sa source ou presque. Puis l'on revient pieusement pour la prière et l'on ne se quitte que fort tard.

Alors, Jacques demande poliment à son hôte :

— As-tu regardé la jeune-fille-qui-n'a-pas-peur-de-la-mort ?

— Bon, j'ai encore oublié, constate Hervé avec dépit.

— Ne te frappe pas, ce sera pour demain.

Demain, bien entendu, l'on se retrouva, mais dans le jardin du docteur, car c'était le mardi de Jacquette. Si les parents avaient eu quelque inquiétude en voyant arriver des camarades de cet âge au « jour » de leur fille, ils furent vite rassurés, car ce fut vraiment une fête enfantine. Jacques se créa une popularité immédiate chez les petits frères et sœurs. Tout le monde fut à l'unisson, même Hervé, même Bertrade. L'on termina même la réunion par une partie de cache-cache où les grands mirent autant de feu que les petits.

— Des enfants ! dit, le soir, la mère de famille parlant à son mari.

— Des enfants ! renchérit le docteur, convaincu.

Le lendemain, « les enfants » se retrouvèrent tous à la foire. Cette foire traditionnelle de san Bitou était encore l'occasion de réjouissances sensationnelles. Il y avait même un manège de chevaux de bois. Dès cinq heures du soir, Jotte et Jacquette s'installèrent sans vergogne chacune sur un animal sous le prétexte de surveiller les petits. Claude ne pouvait décemment ne pas les imiter. Vers cinq heures et quart, Géraude jugea que cela devait être follement amusant et décida même Jeannotte. Yolaine avait disparu dans l'église, Bertrade n'était pas là.

« Un tour seulement, » avait dit Géraude, mais il y en eut deux, puis trois, et au quatrième la barque qu'occupaient les deux jeunes filles fut tout à coup envahie.

— Fameux, opina Jacques, s'installant sur la seconde banquettes. Cela doit tanguer dur, cela te rappellera la traversée; viens donc, vieux.

Quand Bertrade arriva, vingt minutes plus tard, le manège achevait un tour et la barque bien remplie s'arrêta justement devant elle.

— Gamins ! dit-elle, les menaçant du doigt.

Elle était sans colère cependant et proposa une promenade. On avait assez de la foule et du bruit. Mieux valait fuir dans les bois.

— Et moi ? cria Jacquette, désolée, voyant l'exode général.

Sa responsabilité de mère de famille éphémère l'attachait à la bande des cadets. Or, ceux-là, gent effrontée, préféraient visiblement aux bois les chevaux de bois.

— Va, dit tout bas Jeannotte, je resterai.

Jacquette partait déjà, oubliant de la remercier.

Et, ce soir-là encore, Jacques dit à Hervé :

— Est-elle décidément jolie ou laide, la jeune-fille-étrange ?

Et Hervé constata encore avec dépit :

— J'ai oublié de la regarder.

— Parbleu, dit le railleur, sa cousine est plus intéressante.

— La petite Jotte ? Oh ! une enfant.

— Que tu n'as pas lâchée d'une semelle toute la soirée.

— Tu accaparais les autres.

— Les autres ? J'ai à peine parlé à Bertrade ou à Jacquette.

— Non, tu gardais tout pour Claude.

— Claude ? allons donc, une gamine.

— Que tu n'as pas lâchée d'un pouce toute la soirée.

— Bonsoir, dit Jacques, digne.

— Mes hommages, cher monsieur.

Mais ni l'un ni l'autre n'avait remarqué l'absence de celle qu'on ne remarque pas.

Le lendemain, jour de Bertrade, de bonne heure les Bourbondis-les-Demoiselles apprirent qu'elles ne seraient point honorées ce soir-là de la visite des Bourbondis-les-Dames. Une indisposition légère retenait la mère au logis et ses filles autour de son chevet.

Cinq minutes plus tard, un autre messenger annonçait que la dernière descendante du prince Noir, absorbée par la mauvaise santé d'un semis tardif, s'abstenait aussi.

— Quel malheur ! s'écriait Claude bien haut pour essayer de se convaincre.

Et quand les petites amies arrivèrent, on s'élança pour leur dire, navrées :

— Tout à fait l'intimité aujourd'hui. Les autorités se récusent.

— Oh! quel contretemps! s'écrie Jacqueline d'un air inspiré.

Jotte casse les vitres à son habitude :

— Quelle veine! ce qu'on va rire! les garçons sont-ils arrivés?

— Nous ne savons pas s'ils viendront, commence Géraude sur le mode Bourbondis.

— Allons donc, ils ne sont pas si sots, voyons, prophétise l'article de Paris, très Parisienne, ce soir, dans une tunique encore inconnue de Pardiac et qui a chaviré toutes les cervelles sur son passage. Ils viendront sûrement, puisque c'est votre jour.

— Ils préfèrent peut-être nous voir seules pour la première fois, gaffe Géraude avec conviction.

Bertrade se détourne un peu, les autres prennent un air indifférent, mais Jotte abandonne d'un coup la glace devant laquelle elle rangeait sa toison courte.

— En voilà des manières, lance-t-elle, outrée. Avez-vous peur que nous les avalions tout crus, vos chers amours?

Protestations effarées, cris d'indignation.

— Vous en faites pas, conclut l'effrontée. Quoi que nous pensions ou fassions, après tout, les maîtres de la situation, ce sont eux.

Nouveau hourvari. Bertrade, très raide, déclare :

— Quitte à paraître horriblement vieux jeu, je pense une chose : c'est qu'on peut regarder ces deux charmants garçons en bons amis... sans plus.

Jotte est en veine de crudité.

— Voire, dit-elle, vous mourez toutes d'envie de les épouser.

La tour est solide, heureusement, car le tapage ébranlerait ce vieux témoin des siècles passés.

Tout à coup, l'astuce de Claude trouve la vengeance.

— Elle juge d'après elle! c'est elle qui meurt d'envie...

— Moi, ah! laissez-moi rire, non, vous voyez ça... Le châtelain, l'avocat, Pardiac, la province, merci bien. Je suis trop généreuse pour vous les enlever; ne tremblez plus.

Silence indigné autant que complet.

— Hein! mes enfants, ma franchise vous atterre. Au fond, si on lisait vos cœurs, on y verrait la même chose dans tous.

— Non, non.

— Allons, un peu de courage, avouez. Hervé vous tourne la tête. Il est charmant, riche, il a vu le monde. C'est mieux qu'un avocat de province...

— Mais c'est différent, et voilà tout, dit le clan Bourbondis. Jacques est charmant... mille qualités...; au fond, je crois que je le préférerais...

— Vous préféreriez nous le passer, conclut Jacqueline crûment.

Nouveaux cris. Les promeneurs sur la route doivent avoir peur.

— Vous êtes des petites emballées, dit Bertrade, dédaigneuse, vous ne réfléchissez pas une minute, ni les unes ni les autres. La vérité est qu'ils ont besoin de femmes très différentes.

— Ah! cela oui, appuie Claude. A Pointe-d'Aube il faut une châtelaine, une vraie. Hervé est un mondain, un homme très distingué. Je suis persuadée qu'il lui faut une femme qui lui fasse honneur, qui rende à son château la splendeur passée. Tandis que Jacques, si célèbre qu'il puisse devenir, ne pourra jamais donner à sa femme qu'un petit appartement en ville, pas de si belles relations... enfin... vous comprenez.

Jotte hoche la tête :

— Oui, un châtelain et un travailleur, tableau moral. Mais vous savez, mes petites, c'est très différent, la réalité et votre gentil conte bleu pour jeunes filles de province. Pointe-d'Aube est un charmant château... de Gascogne, et les petits avocats modernes arrivent parfois à donner à leurs femmes de jolis appartements... l'Élysée même, ou tout au moins un ministère. Cela vaut une royauté au pays de d'Artagnan, vous ne vous en doutez pas, peut-être.

Les protestations deviennent si véhémentes que la porte à demi entr'ouverte se referme précipitamment.

Un effroi subit calme l'assistance. Qui se cache derrière le vantail? On ose à peine ouvrir. Dieu soit loué, c'est seulement le pauvre lapin de choux, plus ému que jamais.

— Pardon, bégaye-t-il, je suis de trop, je m'en vais, je croyais...

On s'empresse de le rassurer, de lui offrir le meilleur fauteuil, on l'accable de sourires. Il bafouille encore :

— Je croyais avoir interrompu une discussion... passionnée.

— Oh ! ce n'est rien, dit Jotte, tranquille, un point d'histoire contemporaine... et si peu intéressant, en somme.

— Oui, vraiment, nous étions sottes de nous y attarder, conclut-on d'un cœur sincère.

On a tout à fait repris le ton mondain, apaisé. C'est pourquoi l'on entend si bien monter l'escalier. Un toc vigoureux à la porte, une voix qui demande :

— Ce n'est pas dangereux d'entrer ?

On accueille mal l'insolent.

— Et pourquoi dangereux, s'il vous plaît ?

— Parce que de loin, de très loin, nous avons entendu de tels cris. Ah ! quelle émotion. J'ai du mal à me remettre.

Le petit avocat de province est déjà installé fort à son aise. Le châtelain, son aîné, — si supérieur, ma chère, — n'a pu encore se décider entre les sièges qu'on lui offre de toutes parts. Une bourrade amicale l'enfonce dans une bergère.

— Là, dit Jacques, satisfait, tu peux reprendre le cours de tes rêves. Vous saurez, Mesdemoiselles, qu'Hervé de Tojac ici présent, de corps sinon d'esprit peut-être ! chante depuis mon arrivée la romance à l'inconnue. Il est à la recherche de certains yeux qui l'ont troublé un jour récent encore et qu'il ne retrouve pas.

— C'est palpitant, s'écrie-t-on, contez-nous ça.

Hervé, du fond de son fauteuil, regarde féroce-ment son ami, mais Jacques continue, bourreau allègre :

— Je vous disais donc que... tout à l'heure nous avons entendu de tels cris que nous avons pris le pas accéléré, croyant à un assassinat. L'obligeant chevalier nous a informés qu'il s'agissait seulement d'une réunion amicale chez vous. Cela nous a donné du courage.

— Merci, merci, dit-on sur tous les airs.

— Oh ! nous sommes braves. Hervé disait bien que la tour renfermait une succursale champêtre de l'asile départemental. Allons, ne proteste pas, tout le monde sait bien que c'est moi le véridique. Je ne mens jamais, Mesdemoiselles, vous n'en doutiez pas. Donc, n'écoutant que notre bravoure naturelle, nous nous sommes lancés à l'assaut...

— Et, en récompense, on va vous donner une tasse d'ellébore, promet Bertrade, généreuse.

« L'ellébore » est délicieusement odorante, le gâteau savoureux, la gaité monte. M. Centulle en arrive presque au diapason des autres. On s'amuse

sans souci des autorités qui manquent. On questionne Jacques sur son séjour.

Oui, il va rester pendant les vacances à Pardiac. Il a besoin de tout ce temps pour relever les ruines du Mesplé. Il doit même accepter l'hospitalité d'Hervé afin de laisser le champ libre aux ouvriers. Mais ensuite ce sera « épatant ».

— Un vrai nid, assure-t-il, il ne me restera plus qu'à chercher l'oiselle.

— Comptez-vous donc lui offrir ce perchoir toute l'année? questionne sans pudeur une esfrontée.

— Pendant trois mois de vacances, et encore avec une auto. Ah! elle sera heureuse, celle-là.

— Elle pourrait même plus tard être bienheureuse et canonisée comme martyre, insinue-t-on sans cérémonie.

L'âme du futur mari méprise ces insanités déplacées. Il réclame même une seconde tasse d'ellébore et une autre part de gâteau.

— En récompense, je vais vous décrire la femme idéale, « ma » femme, enfin, celle qui aura l'honneur de m'épouser, conclut-il avec emphase.

— L'oiselle, quoi! lance Jotte.

Jacques salue avec grâce :

— Quel plaisir d'être si bien compris!

— L'âme-sœur!...

— Seigneur, qu'ils sont bavards, soupire Hervé.

— On te fatigue, chéri? Regarde-moi ce précoce vieillard, Mesdemoiselles. Cela n'a pas la force de vivre. Mais ne vous inquiétez pas, continue le terrible ami, je vais insuffler un peu de ma vigueur à ce retour de colonie. Cela et l'inconnue aidant...

— Assez de l'inconnue, réclame Hervé, sorti de son flegme.

— Oh! non, parlons-en, au contraire, s'écrient toutes les voix féminines.

Jacques se frotte les mains avec délices.

— Devant une telle insistance, je ne puis que vous satisfaire, dit-il, gracieux. Nous disions donc que Pardiac, bâtisse féodale, subit en treize cent et quelque l'assaut des troupes...

Quels que fussent les assauts supportés jadis par la vieille tour au temps des guerres passées, peu d'entre eux sans doute furent aussi bruyants que celui de ce soir-là, août dix-neuf cent vingt et quelque...

Seul un son clair put l'interrompre. Bertrade, tout à coup, bondit de son fauteuil :

— La prière, dit-elle, pourquoi la sonne-t-on si tôt?

On la sonnait à l'heure habituelle; seulement voilà, le temps avait paru très court. Il fallut se rendre à l'évidence. On avait tout oublié dans le feu des conversations.

Un peu penauds, les coupables s'enfuyaient un à un vers l'église, essayant de gagner sans être vus la place habituelle.

Le nez de tante Agapite tachait d'une blancheur de colère la chapelle privée des Bourbondis.

Et Cadette, pieusement marmottante dans son coin obscur, sentit se lever à l'horizon l'aube de la vengeance.

X

La grande semaine, pourtant, s'acheva dans une quiétude dorée. On se retrouvait sans cesse : un jour à la tour, le lendemain chez Jeannotte, le troisième il fallut courir au loin chercher sur les coteaux les premières bruyères d'automne, le quatrième, on fit ceci, le cinquième, cela. Et ainsi de suite, mais on ne se quitta plus.

L'entente la plus parfaite régnait dans le clan. On en était venu à cette cordialité bonne enfant, de rigueur en temps modernes et combien de meilleur goût entre jeunes gens et jeunes filles que la stupide correction d'autrefois, s'accordait-on à reconnaître.

Vraiment, ces façons étaient bonnes au siècle passé ou, tout au plus, pendant la jeunesse gourmée de tante Agapite!

Bertrade elle-même ne s'offusquait pas. Et puis, qui aurait pu résister au double courant Jacques-Jotte?

— Dans demoiselle, il y a oiselle, avait dit un soir le premier à la seconde. C'est offensant, ne trouvez-vous pas? Supprimons.

— Supprimons, acquiesça l'intéressée. Monsieur est aussi un mot ridicule, et tout juste adéquat à ce cher Centulle.

On le lui réserva donc et la plus aimable familiarité régna dans le groupe.

Une autre semaine passa, délicieuse plus encore que la première. Bertrade retrouvait ses vingt ans, Yolaine riait plus souvent, Géraude, Claude et Jacqueline devenaient tout à fait dernier cri, assurait Jotte. Jotte elle-même oubliait Paris. Et Jeannotte restait la même, charmante et simple,

jamais mise en avant, souriante et effacée. Prise dans le courant, elle ne résistait pas, n'approuvant pas toujours tout, mais suivant quand même avec l'idée, confuse un peu, qu'il fallait suivre, peut-être pour empêcher par sa présence qu'on allât trop loin.

Et l'on s'amusait éperdument.

Mais les convenances veillaient... ces dieux lares de Pardiac, tant de fois offusqués en si peu de jours; et une autre déesse, très païenne aussi, allait leur tendre la main, une main très crochue et fort noire munie d'ongles mal soignés mais pointus.

Une belle après-midi, torride au dehors, délicate à l'ombre des maisons fraîches, Cadette repassait dans sa cuisine. A côté d'elle, une acolyte s'affairait à la satisfaire. Mais il aurait fallu être un ange, et la pauvre Finette n'était qu'une vieille, maladroite et bornée. Celle-là n'y voyait pas même si loin que le bout de son nez. Complètement ahurie par les mille recommandations de la terrible dame des fourneaux, elle suait en repassant aussi mal que possible le trousseau de la demoiselle de Paris. Elle vit donc seulement trois formes blanches, elle entendit vaguement une recommandation, mais elle fut complètement médusée d'admiration par l'air respectueux de Cadette écoutant ces belles jeunesses.

— Oui, Mesdemoiselles, c'est bien entendu, si on vous demande, je dirai que vous êtes parties en pèlerinage à la chapelle de san Bitou avec les demoiselles de Bourbondis.

Cette chapelle, qui prétend renfermer le tombeau du saint, est assez loin de Pardiac, au nord, dans les bois.

Les trois ombres s'envolent, légères, et de nouveau un silence écrasant retombe sur la cuisine.

Finette, ayant plié de travers quelque chose qu'elle a pris pour un tablier d'enfant et qui est une chemise de Jotte, éprouve le besoin de se reposer... et de parler.

— C'est-il donc vrai que la seconde des Bourbondis-les-Dames ait acheté un géranium pareil au vôtre, pareil, tout pareil?

Cadette répond, solennelle :

--- Cela, Dieu le sait.

Au temps des Centulle couronnés les plus reculés, les innocents demandant le jugement de Dieu devaient avoir ce ton solennel.

Finette en est littéralement refroidie et reprend son fer sans plus rien dire. Mais le coup qui ébranle la porte d'entrée, trois minutes plus tard, lui apparaît peu naturel, presque une réponse mystérieuse, un appel d'En-Haut.

Cadette, digne et lente, se décide à aller ouvrir la porte, mais elle salue fort gracieusement les visiteurs :

— Oh! Messieurs, quel dommage! Non, aucune demoiselle à la maison. Tout le monde est parti chercher la fraîcheur à la source d'en bas la côte, je crois. C'est fort loin, tout à fait au midi de Pardiac, une source très froide qui ne tarit jamais.

Une voix joyeuse réplique :

— Mais, ma bonne femme, il faut terriblement suer pour gagner une fraîcheur problématique.

— Ce monsieur Jacques, pas moins qu'il est gai!

Et Cadette rit de bonne grâce :

— Ah! que vous êtes donc jeunes, Messieurs!

— C'est vous qui êtes jeune, Cadette; à votre rire on vous donnerait quinze ans, répond le galant Jacques.

— Ah! Messieurs, que vous êtes donc gentils. Mais, pauvres de vous, si vieille que je suis que j'en radote! Les enfants ils se moquent de moi maintenant, et moi j'oublie tout. Oui, tenez, mon fer que j'ai laissé brûlant sur le linge.

Elle referme la porte, et, d'un air angélique, elle revient à sa besogne. Finette gaffe une fois de plus.

— Mais dites donc, Cadette, bien sûr que vous vous êtes trompée. C'est pas à la fontaine qu'elles ont dit, les demoiselles...

— Tu seras sotte toute ta vie, répond vertueusement Cadette. De mon temps les filles bien dressées ne parlaient jamais des maîtres et encore moins n'écoutaient pas ce qu'on ne leur disait pas. Je ne sais pas du tout si Madame aimerait te voir te faufiler dans les affaires de la famille. Tu repasses si mal!

Les finesses de cet étonnant discours pénètrent jusqu'au fin fond de la profonde intelligence de Finette.

— Je n'ai rien dit, s'écrie-t-elle, épouvantée.

Et le travail continue dans un vrai recueillement.

Vers cinq heures, Cadette, tout à coup, dépose son fer.

— Tu achèveras seule, commande-t-elle, et tâche

de ne pas faire de bêtises. Je vais aux provisions.

Elle s'arme d'une cruche et d'un panier, puis le front haut, elle traverse les rues désertes. A la porte des Bourbondis-les-Dames, elle frappe d'une main sûre.

La face sévère de tante Agapite apparaît.

— Bien le bonsoir, Mademoiselle, je me permets de déranger Mademoiselle au passage, mais bien sûr Mademoiselle me pardonnera, car c'est pour un cas de conscience.

Tante Agapite aime à jouer les « mères » de l'Eglise. En fait de direction, elle en remonterait à M. le Curé, quoique le saint homme affecte d'ignorer ses lumières.

— Venez, dit-elle, importante, justement je faisais collation. Voulez-vous goûter mon raisiné?

Cadette hoche humblement la tête.

— Du raisiné? oh, Mademoiselle, trop bonne vous êtes; pour une servante, pain et ail sont bon goûter.

— Cette femme a la conscience chargée, se dit tante Agapite.

Pourtant, le front de Cadette se redresse et elle annonce fièrement :

— Demoiselle, j'ai menti.

— C'est mal, décrète tante Agapite, entamant son pain.

— Mal? non, je crois que c'est très bien, au contraire.

Et, d'un ton solennel :

— Est-il convenable, dites-moi, Mademoiselle, que des jeunes filles bien élevées soient sans cesse à courir prés et champs avec les jeunes messieurs?

— Horreur!

— Doit-on les encourager, les aider?

— Jamais, jamais, péché épouvantable.

Cadette se lève d'un air fort satisfait.

— Alors, j'ai bien fait de mentir. Demoiselle, aujourd'hui même, on m'avait recommandé de dire, si on venait les chercher, qu'on serait à la chapelle de san Bitou. Et que le saint me bénisse! mais j'ai envoyé tout droit à la fontaine du sud.

Les yeux de tante Agapite luisent singulièrement dans sa figure de grasse blanche

— Vous avez bien fait, ma fille. Défendons la morale par toutes nos forces. Et si péché il y a, eh bien, qu'il retombe sur les vrais coupables. En vérité, la jeunesse de nos jours est au-dessous de tout!

L'indignation l'emporte. Elle en a oublié sa tar-

tine et aussi celle qu'elle avait offerte à Cadette.

— Ma bonne fille, où allons-nous ?

— Moi, dit crûment la bonne fille, je vais à la fontaine où je les ai envoyés. Belle tête qu'ils feront en me voyant au rendez-vous !

Le mot fait bondir tante Agapite. Ses nièces ! ses nièces dans une aventure que l'on peut appeler de ce nom infamant ! Elle y voit rouge.

— Cadette, à l'avenir, je vous ordonne, vous entendez bien, je vous ordonne, au nom de toutes les vertus que doivent pratiquer les femmes respectables, je vous ordonne d'empêcher toutes ces machinations épouvantables et de m'en prévenir aussitôt.

Cadette larmoie d'un œil.

— Comment faire ? on dira que j'espionne... Et mes maîtres ?

— Personne ne saura rien, si vous le voulez bien. Renfermez votre mouchoir et gardez vos larmes.

Changement de ton.

— Oh ! moi, dit Cadette, dégagée, ce que j'en dis, c'est par honnêteté pure, car, enfin, personne des miens là-dedans !

Et, redressée :

— J'en aurais trop de honte.

Un salut digne, la porte refermée, de nouveau Cadette trotte au grand soleil :

— Vieille ladre, marmotte-t-elle, elle a regretté même une cuiller de sa confiture et elle pense que je vais lui obéir. Cela, nous verrons. Ah ! si ce n'était pas si bon...

Cela devait être si bon, si savoureux, cette chose inconnue que cela effaça tout regret du raisiné, et, retrouvant des jambes de vingt ans, Cadette parvint dare dare à la fontaine.

Au bruit de son pas dans l'ombre du sentier, deux voix joyeuses s'exclament :

— Enfin !

Puis, tout de suite un double cri :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et Cadette, lâchant sa cruche :

— Bondiou, praoubés (le vrai cri du gascon, l'équivalent du « Mordious » du Béarnais).

Elle reprend, épongeant son front :

— Que j'ai eu donc peur ! mais que faites-vous bien là, Messieurs ?

Jacques la regarde de travers.

— Elle est bien bonne, celle-là. C'est vous qui nous avez envoyés ici.

Cadette semble prise d'une attaque de nerfs.

— Je radote, je vous le disais bien ! Que san Bitou me prenne en pitié. J'ai confondu. C'est moi qui devais venir à la source et elles à la chapelle ! elles ne me donneront jamais plus de commissions.

— Elles auront du flair, pense Jacques, cette commère-là est vraiment trop désolée pour être sincère.

— Vous en faites pas, continue-t-il tout haut, cela n'a aucune importance, ma pauvre femme.

Il contemple d'un air aimable Cadette qui remplit sa cruche.

— Vous repartez si vite ? demande-t-il, compatissant. Il y a loin d'ici à Pardiac.

— Et mon travail ? soupire le bon apôtre.

Mais, très volontiers, elle s'assied, elle aussi. Hervé la regarde de travers, mais Jacques lui sourit. Il a l'air très jeune en ce moment, M. Jacques Salabert, ses yeux sont confiants autant que ceux de Cadette sont limpides. On dirait deux esprits célestes s'abordant.

— Alors, dit le bon Jacques, vous travaillez et les autres se promènent ?

— C'est la vie, soupire angéliquement Cadette.

— Heureusement, vous avez bon esprit et puis vous aimez vos maîtresses.

— Qui ne les aimerait ? elles sont si gentilles.

— Cela oui, dit Jacques avec âme. Mais laquelle préférez-vous, celle de Pardiac ou celle de Paris ?

— Pas le même genre, renseigne Cadette, expérimentée, l'une ira bien pour un homme riche, l'autre... pour rien du tout, en somme, parce qu'elle n'a rien et ne pourra donc se marier.

— Vous croyez les hommes bien vils !

— Tous des sots, assure aimablement Cadette. Ils ne regardent que les jolis minois ou les écus.

— Mais, dites, si elle n'est pas riche, elle n'est pas laide, votre demoiselle Jeannotte.

Cadette fait la moue.

— Pas de celles que les hommes remarquent, affirme-t-elle, catégorique. Gageons que vous ne savez même pas de quelle couleur sont ses yeux ? Et puis, ma demoiselle n'est pas de celles dont on doit parler librement. Elle n'a pas la tête à l'envers, elle, et elle n'irait pas jeter des arrosoirs sous les pieds des chevaux. Elle se cache et c'est pourquoi on ne la reconnaît pas. On lui préfère des poupées ébouriffées et on la prend pour une religieuse peut-être !

Sous le madras bariolé, la suavité du regard se pique au fond, tout au fond, de singulières petites lueurs.

— Une religieuse? proteste Jacques, elle n'en a guère le costume.

Un doux petit rire secoue les vieilles rides si ingénues!

— Notre demoiselle a de tous costumes, même des blouses grises et des voiles blancs.

Le demi-rêve d'Hervé de Tojac est secoué d'un tressaillement.

— Vous disiez, ma bonne femme?

— Dors, mon enfant, conseille Jacques, tu es fatigué. Dors en paix sous mon aile. Nous disions donc que M^{lle} Jeannotte a la vocation religieuse?

— A peu près comme moi, c'est-à-dire pas du tout. Mais elle aime, pauvre créature! tout ce qui est laid, pauvre, sale. Une drôle d'idée pour une jeune demoiselle, n'est-ce pas? mais donc c'est ainsi : pendant que les autres, habillées en danseuses, courent les rues, elle balaie la maison de Marion ou lui recoud ses nippes. Tout ce qui ennueie les autres, elle y saute dessus, alors elle reste en arrière, ou la prend pour vieille et laide, et les hommes l'oublient. Voilà!

— Cadette, vous parlez bien, admire Jacques. Et dites-moi, l'autre, M^{lle} Jotte, a-t-elle aussi des idées?...

— La poupée? ah! ne me faites pas mourir de rire, Monsieur. L'idée que le monde est à elle et tous les hommes à ses pieds, voilà tout.

— C'est déjà quelque chose, admire Jacques à nouveau. Tous les hommes!

— Mais ne vous imaginez pas, mon bon monsieur, qu'elle les mette tous sur le même pied. Ah! non; pour l'adorer, tous sont bons, elle veut bien tourner la tête à tous et elle s'y entend! mais pour épouser, pardon. Il faudra être... qui sait quoi? pas un campagnard, en tout cas.

— Comme de juste, patoise Jacques, empoigné par le sujet.

— Comme de juste, bien sûr. Jugez un peu, une demoiselle de Paris! elle est même bien gentille de vouloir bien vivre parmi nous. Oh! oui, bien gentille, un tantinet trop gaie, mais c'est si beau, le rire. Et elle rit, elle rit tout le jour, des uns, des autres, des vieux, des jeunes, des amis, de ceux qui sont mal et de ceux qui se croient bien, une vraie gaiété, quoi! Vous voyez, enfin.

— Je vois, je vois, affirme Jacques, réussissant une mélancolie opportune. Et les autres ?

— Oh ! les autres, c'est plus vite vu. La petite Jacquette, une écolière encore tachée d'encre et trop fière d'imiter les grandes. Quant aux Bourbondis-les-Demoiselles, Dieu me préserve de juger si nobles personnes. Mais, sans les nommer, mademoiselle l'aînée n'a pas voulu qui la voulait ; la seconde, Dieu le lui a pris, rien à dire ; la troisième mourra d'envie sans en trouver, et la quatrième est plus folle que toutes les autres ensemble. Pensez un peu, pour elle, jeune, riche, beau et brave, ce n'est rien sans un nom. Alors...

— Alors ? dit Jacques dans un tremblement qui émeut Cadette elle-même.

— Alors, je vous le dis, moi, elles mourront toutes vieilles filles et ce sera bien fait.

Là-dessus, le prophète en caraco est debout, sa cruche en main.

— Ne partez pas, supplie Jacques, d'une voix attendrissante ; ne partez pas ainsi, nous enlevant toute illusion.

Cadette, tragique, secoue la tête.

— Mon bon monsieur, même à votre âge mieux valent les bonnes vérités que les fausses illusions. Viande creuse ne garnit pas l'estomac. Amusez-vous comme l'on vous amuse. Rien n'est assez beau pour les dames de Paris. Et quant aux autres, pauvres, elles veulent riche et noble, plus noble qu'elles.

Maintenant, d'un tour de bras, Cadette pose la cruche sur sa tête. Elle campe les mains sur ses hanches et, silhouette bien méridionale, tourne sur ses talons.

— Bonsoir, vipère, susurre Jacques.

Hervé, maintenant redressé, l'invective :

— N'as-tu pas honte ? commérer avec cette comère ! elle aurait mérité qu'on la conduisit à coups de gaule !

— Non, dit Jacques, doucement féroce, il aurait fallu pour son mérite la pendre haut et court ou tout au moins l'attacher sur un nid de fourmis, car, n'en doute pas, mon vieux, elle nous a égarés volontairement, mais c'est là son moindre tort ! Mais, en somme, nous avons entendu quelques bonnes vérités.

Les narines d'Hervé se pincet d'indignation.

— Alors, tu crois cela, ces ragots de cuisine ! ces enfants délicieuses seraient fausses, coquettes, intéressées...

— Bah! bah! les grands mots! humaines, tout simplement. De jolies petites chattes, oh! très charmantes et pourvues de qualités, je te l'accorde, mais pourvues aussi d'une bonne dose de la rouerie féminine, je n'en doute pas. Hypocrisie ingénue, formule authentique de la femme. Mon cher, la plus naïve nous roule à plaisir... sauf peut-être ton inconnue!

Hervé ne répond pas. Il semble plongé dans les plus sombres pensées. Il refuse toute proposition de bouger. Jacques cède, de guerre lasse, et les étoiles s'allument au ciel quand les deux amis rejoignent Pointe-d'Aube.

XI

Hervé a mal dormi. Il ne chante plus la romance de l'inconnue, et le réveil lui apparaît désenchanté.

C'était Jeannotte, cette sœur grise! les beaux yeux berceurs de ses rêves, il n'avait su les reconnaître. Toute la poésie de son aventure jolie tombait à plat. Celle qu'on ne remarque pas!

— Décidément, la vie est stupide, pensa-t-il avec ennui.

Il se laissa pourtant entraîner vers Pardiac.

— Par exemple, se promit-il, je ne regarderai pas la couleur de ses yeux. Le sel de sa vie est trop amer.

Très vite, d'ailleurs, il oublia sa désillusion. Justement, ce jour-là, Jotte, d'un entrain fou, galvanisait le clan. Ce n'était pourtant qu'une réunion très modeste dans le jardin du docteur, mais la grâce ensorcelante de la jeunesse en fit un vrai paradis.

Le soir, sur la route du retour, Hervé retrouva sa rancune :

— Et tu crois encore aux croassements de cette corneille? dit-il avec humeur à Jacques. Elles sont tout simplement délicieuses, ces pauvres petites.

— Mais, riposte l'autre, je ne les trouve pas moins délicieuses parce que je comprends qu'elles veulent nous épouser.

— Tu es d'une modestie, admire Hervé.

— D'une modestie que tu partages, mon cher. Allons, voyons, là, franchement, laquelle préfères-tu, pour que je ne marche pas dans tes platebandes?

La question prend Hervé de court.

— Mais je n'en sais rien! et puis je ne sais même pas si je veux me marier!

Jacques hausse les épaules.

— Allons, c'est entendu, tu ne sais rien du tout. Avant dix ans, tu rendras des points à M^o Centulle.

— Si, dit Hervé soudain, je sais une chose, je n'épouserai point celle qu'on ne remarque pas. Ah! non vraiment, tu sais, elle force la dose un peu trop. Se déguiser en Cendrillon, s'enlaidir et avoir ces yeux-là! C'est trop se payer la tête de son public.

— Mon vieux, tu t'emballes, jubile Jacques. Pauvre Jeannotte!

— Pauvres niais que nous sommes. Tiens, Cadette peut avoir raison. J'aime mieux les autres, coquettes, futiles, moqueuses même... mais sincères.

— Ça, mon vieux, c'est le bouquet, dit Jacques avec âme.

Hervé lui tourne le dos avec humeur. Et, ce soir-là, ils ne parlèrent plus de celle qu'on ne remarque pas.

Le lendemain, Jacques demanda :

— Es-tu aussi féroce qu'hier soir? En somme, qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette pauvre petite. Est-ce sa faute si, rêveur incorrigible, tu forgeais un rêve extraordinaire sur deux beaux yeux entrevus? Tu n'avais qu'à les reconnaître à temps et voilà tout.

— Tu m'agaces, dit Hervé, et elle aussi.

Mais Jacques, dans l'azur de son pyjama, flottait au-dessus de toutes les mauvaises humeurs. Et, philosophe, serein, il alluma une cigarette.

— Ton rêve était une erreur, Jeannotte était ton rêve, donc Jeannotte est une erreur. Tu aurais voulu qu'elle fût la plus belle et elle est la plus effacée. C'est une erreur à elle à laquelle elle ne peut rien. Et c'est une erreur à toi de lui en vouloir. La vie entière est faite d'erreurs. Ce qu'il fallait démontrer.

— Fêche-moi la paix, dit Hervé, hors de lui.

— Bon, dit Jacques, nous enterrons le sujet définitivement. Dossier classé. Passons à... d'autres erreurs.

Et, souriant à la fumée de sa cigarette :

— Elles sont si jolies, les... erreurs!

Elles l'étaient, en effet, tellement, que les jours passaient, transformés par elles en fête perpé-

tuelle. On perdait la notion du temps, des circonstances. Pardiac devenait une succursale du paradis terrestre.

Ce n'était pourtant qu'un petit village perdu dans le clair pays d'Armagnac, un amas de vieilles pierres croulant tout doucement au beau soleil.

Mais la jeunesse enchantait toute chose et c'était le pays du prince d'ombre.

Mais les rêves les plus bleus ont parfois des ombres méchantes pour ternir leur douceur.

Dans le rêve bleu de Pardiac, deux ombres s'agitaient maintenant, furtives, menaçantes.

L'une avait un madras, signe de servitude; l'autre, une capote inénarrable.

Et le chevalier, témoin attentif de la charmante comédie, commençait à redresser en bataille son feutre loqueteux.

— Attention, pensa-t-il, il y aura bientôt pleurs et grincements de dents.

Les dents grinçaient depuis longtemps, d'ailleurs, et, pour être fausses, elles n'en grinçaient pas moins bien. Et si leur propriétaire les déposait chaque soir soigneusement dans un bol avant de s'endormir, en revanche sa rage ne la quittait point de la nuit, et, au réveil, elle la retrouvait toute fraîche.

Et ce matin-là, de bonne heure, tante Agapite endossa son mantelet (taffetas perlé de jais) et coiffa sa plus sévère capote (guirlande de soucis violet intense). Puis, dans cet équipage, elle s'en vint méduser sa mère et sa sœur.

— Seigneur, que se passe-t-il? s'écria la pauvre tante Gabinie, fort alarmée devant ce harnois de guerre.

Elle écossait des haricots, en compagnie de M^{me} de Bourbondis, sur la terrasse ombragée. Un chat ronronnait à leurs pieds, et l'enfant-géranium étalait au soleil ses jeunes feuilles.

Tant de bonheur familial n'attendrit pas l'implacable.

— Sécurité trompeuse, fausse paix, sommeil périlleux des âmes, dit-elle, semant la terreur, je vais secouer tout cela.

— Que vas-tu casser? gémit tante Gabinie, semant des haricots dans un geste éploré. Reste tranquille, je t'en supplie.

Le regard de l'aînée la foudroie.

— Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je suis venu apporter non la paix, mais la guerre »?



— Ah! doux Jésus, tu ressembles à Attila plutôt qu'au Christ.

Les soucis, à ces mots, prennent des allures de couronne royale. Et tante Attila, brandissant son ombrelle, court semer la ruine sur ses pas.

Cela commence chez le docteur. Là, c'est vite fait. Cinq minutes de chuchotements à la mère de famille, et Jacqueline est cloîtrée dans la maison, semoncée, réduite au désespoir et n'attendant plus de secours que de son père.

Chez les Dauplan, c'est panaché comme succès. L'infirmes, souffrant beaucoup, ne reçoit pas, donc sa femme ne paraît pas; Jotte est ou ne sait où. Reste Jeannotte. Cette victime pantèle quelques minutes après sous la griffe d'Attila en jupon empesé.

Et maintenant, cuirassée de victoires, M^{lle} Agapite monte à l'assaut du donjon. Claude, rien qu'à la vue de la martiale capote, commence à regarder sa tante de travers, Géraude, d'émotion, renverse le lait du déjeuner, Bertrade fait face, Yolaine s'apeure.

Mais, tel un cyclone, tante Agapite ravage tout cela. Cris, protestations, gémissements ou révolte, sa voix domine par-dessus tout et elle profère d'épouvantables injures.

Folles, folles, archi-folles, voilà ce qu'elles sont toutes, sans exception; de plus, la risée du pays, le scandale du monde, la honte des leurs.

— Pardon, dit l'aînée, très raide, vous vous égarez, ma tante. Nous avons toujours été irréprochables.

Si, à cette phrase, les cheveux de tante Attila ne se dressent pas tout droits, c'est qu'il y a longtemps qu'ils sont défunts et que le rouleau qui les remplace est trop digne pour se livrer à cette manœuvre. Mais le regard flamboie.

— Vous courez après des hommes! C'est ignoble! Bertrade, tu m'étonnes, toi!

Les yeux de Bertrade sont aussi durs que ceux de sa tante.

— Rien d'ignoble à ce que j'approuve un mariage pour mes sœurs.

— Un mariage avec Jacques Salabert? méprise Attila.

— Oh! non, pas celui-là.

Le cri général est si sincère qu'il détend l'atmosphère.

— Alors, vous vous imaginez qu'Hervé va se décider devant vos extravagances?

— Mais, je le pense, répliqua fièrement Bertrade.

— Moi, j'en doute, mais je le saurai!

Elle va tourner les talons sur cette menace.

— Qu'allez-vous faire? s'écrient les nièces, effrayées.

— Ce que commandent les convenances!

Elle s'en va, son pied fait gémir les marches, le toc de son ombrelle a l'impériosité d'un bâton de commandement.

Et derrière elle, consternées, les quatre sœurs se disent :

— Que va-t-elle manigancer!

Puis une question directe d'Yolaine oriente différemment les esprits :

— En somme, pour laquelle de vous Hervé vient-il?

Pas de réponse, chacune est retournée à ses occupations et l'horizon s'obscurcit encore.

Seule, Jotte flottait encore dans le bleu. Mais si, jusque-là, la chance particulière aux jeunes folles l'avait favorisée, elle ne devait pas tarder, elle aussi, à rencontrer Attila.

Midi allait sonner au clocher quand tante Agapite aperçut une tache vert clair qui venait vers elle. Le cyclone ramassa ses ultimes fureurs pour anéantir ce dernier objet de sa rage, fauteur initial de tout le désordre.

Le choc eut lieu à l'angle de la halle, à l'ombre du troisième pilier (mais ce vénérable fût de pierre ne conserve nulle trace du fracas et Jotte n'y fit pas élever de monument commémoratif). Ce fut bref, d'ailleurs.

En quatre phrases, Attila, sous ses soucis hauts en couleur, informa la Parisienne qu'elle était une éhontée qui débauchait par contagion garçons et filles de bonne maison. Mais elle serait vite punie, nul mariage ne couronnerait les manœuvres par lesquelles elle essayait de s'introduire...

L'éhontée répondit suavement :

— Chère demoiselle, rassurez votre cœur alarmé. Je ne veux ni de l'un ni de l'autre, ni de rien de l'ardiac. J'aurais trop peur de rancir à l'ombre de la médiocrité et de devenir une vieille momie laide et méchante.

Un salut écourté et Jotte disparaît. Tante Agapite, un instant pétrifiée, recouvre la force de regagner le logis.

L'angélus carillonne sur tous les toits et la colère bout dans les cœurs. Nulle partie ne s'orga-

nise pour la journée. Jeannotte n'en finit plus de raccommo-der, Jotte paresse dans les coussins, nulle Bourbondis ne paraît, et Jacqueline rongé son frein dans la salle d'étude.

Le soir, assez tard, on se retrouve, sans s'être concertées, au bord de la rivière. On est très sage, cousant et brodant presque sans parler. On accuse la canicule de cette dépression. Jacqueline arrive la dernière, enfin délivrée par son père qui, l'ayant gravement sermonnée tout d'abord, a subitement changé de ton en découvrant tante Agapite au fond de l'aventure.

L'indulgence paternelle ayant ouvert le cœur de Jacqueline, cette jeune personne a seule le courage de la franchise.

— Il y a des gens, gronde-t-elle, qui voient le mal partout. Nous ne pouvons pas pourtant tourner le dos à ceux qui sont gentils pour nous.

Approbation générale. On dirait que le cri naïf de la benjamine a brisé la glace. L'oratrice continue :

— Ce n'est pas un péché de se marier, que je sache. Alors, ils sont bien aimables, et voilà tout, de vouloir nous épouser.

Fou rire général. Jotte reprend un grave visage pour réduire le problème à sa plus nette expression :

— Seulement voilà, ils sont deux et nous sept.

Le chiffre paraît énorme, bien qu'Yolaine prie qu'on le diminue d'une unité.

— Cela fait encore trop, soupire Jacqueline en veine d'impudeur. Jotte, allons, un bon mouvement, vous qui aurez Paris bientôt!

Mais ce touchant appel insensibilise plutôt le cœur fantasque. Jotte qui, cinq minutes plus tôt, était prête à dire : « Gardez-les, je n'en veux pas », réplique crûment :

— Ah! non, alors, c'est trop amusant.

Jeannotte dit très simplement :

— Je ne me désiste pas, parce que je n'ai jamais été sur les rangs.

— Cinq! crie triomphalement Jacqueline.

— Toi, tu es trop petite, lui jette Géraude, outrée.

La petite a bon bec :

— Et toi, trop monumentale. Les hommes n'aiment guère cela.

Géraude, outrée, s'empourpre.

— Laisse donc, calme Claude, après tout il faut bien que Jacques en prenne une aussi.

— Ça, c'est trop fort, s'écrie Jacqueline, hors d'elle. On dirait, ma parole, que le bel Hervé vous appartient. Vous nous jetez l'autre comme consolation. Après tout, cela ne regarde qu'eux.

— Assurément, appuie Jotte, et rien ne nous dit qu'ils aient la même opinion que vous. J'ai d'ailleurs remarqué que le dédaigné Jacques admire surtout Claude.

Au tour de Claude d'arborer l'écarlate.

— Moi? eh bien, il peut courir, dédaigne-t-elle.

— Fontaine, de ton eau je ne boirai, chantonne Jotte.

— Trop fière j'en serai, accentue Jacqueline.

Le trio si tendre représente pour le moment trois petits coqs en colère qui veulent se plumer.

— Stupide! déclare Bertrade, n'avez-vous pas honte?

Et, comme toujours la médiatrice porte le poids de sa charité, Bertrade apparaît jaune, vieille, hors de combat.

« Est-elle sotte de se mettre sur les rangs avec nous, pensent in petto mais identiquement les trois belligérantes, celle-là est sûrement une de moins. »

Et le sourire leur revient, sincère. Dans un éclair, elles ont jugé Géraude aussi très inférieure à elles. Alors?

Alors, on n'est plus que trois! la question change d'aspect.

Subitement, dans une détente, tout paraît beau et facile. On rit, on jacasse, on n'a plus de soucis. Mais, tout bas, les idées cheminent dans les cerveaux.

Aussi, quand Bertrade déclare, au moment du retour :

— Il ne faut pas que les jeunes gens s'imaginent que nous avons réellement les idées dont on nous accuse. Les hommes sont si fats. Ecartons-les un peu. Ainsi demain...

— Oui, semons-les, accepte le chœur.

Et l'on convient d'un va-et-vient au milieu duquel ils se perdront infailliblement.

Ce jeu délicieux amuse tout le lendemain. Jacques, arrivé le premier, devinant une machination et croyant à une plaisanterie, veut la déjouer : Mais il a beau courir de maison en maison, il ne trouve que portes de bois. Hervé, sommé de joindre ses efforts, se fatigue vite et découvre qu'il doit une visite à M. Dauplan.

Justement le malade repose et Cadette est sor-

tic. C'est Jeannotte, restée à la maison, qui répond au coup de marteau; or, elle porte au bras un grand panier de poires destinées à M^{me} Guis qui veut en faire des confitures. Croyant à la venue de Pierrot, le frère de Jacqueline, qui doit se charger de les remettre, Jeannotte accourt, naïve.

Mais, au lieu du rond visage de son petit ami, la pauvre Jeannotte se trouve en face du châtelain de Pointe-d'Aube.

Rougissante, elle s'excuse et excuse son père. Hervé répond d'un ton si poli qu'il glace et tourne les talons, vexé.

— Encore Cendrillon, je n'ai décidément pas de chance, soupire-t-il. Elle a vraiment trop de vertus, cette jeune fille : les pauvres, la lessive, les confitures...

Il rentre à Pointe-d'Aube et s'installe dans sa bibliothèque. Un moment de solitude, c'est bon.

Le moment se prolongeant, il le trouve agaçant — ô incohérence du cœur. — Il n'est plus habitué au silence. Pointe-d'Aube lui apparaît vide et immense. Est-ce que Jacques aurait raison, est-ce que vraiment il y aurait en lui le désir d'une compagne?

L'idée l'amuse un instant. Au fond, il la sait vraie. La vie à Pointe-d'Aube est impossible sans une femme. Il est guéri, maintenant, il a démissionné, les colonies ne sont plus pour lui qu'un souvenir pittoresque. Bref, il va renouer la chaîne des Tojac terriens, un instant interrompue par son éphémère vocation nomade. Donc, il faut une châtelaine à Pointe-d'Aube. Donc, il faut la chercher. Chercher? non, pas même, choisir seulement. Pardiac, patrie des jeunes filles, facilite cette tâche. Ailleurs, trouverait-il mieux que cette jolie phalange, ce bouquet aux couleurs diverses? dirait le chevalier.

Devant ses yeux, une ronde aérienne passa, parée de tous les charmes. Il essaya de les détailler. Bertrade ne comptait pas, sa contemporaine, ni Yolaine, la veuve d'un ami. Mais Géraude, bon cœur, gaité irrésistible, la mutine Claude, l'étingelante Jotte, et Jacqueline, si délicieusement effrontée et candide à la fois.

Hervé soupira, dérouter. Toutes lui paraissaient également charmantes, mais il n'était épris d'aucune.

Un éclat de rire l'arrache à ses réflexions. Sur

la terrasse, Jacques, narquois, le contemple. Hervé se sent ridicule.

— D'où viens-tu ? demande-t-il, agacé.

La mine de Jacques s'allonge. Pas gaie du tout, sa journée. Il a couru en vain tout Pardiac sans rencontrer âme qui vive.

— Console-toi, c'est jeudi demain, nous irons à la tour.

— A moins que les fantasques propriétaires jouent encore les filles de l'air. Enfin, nous verrons bien.

Par précaution, il se rendit le lendemain de bonne heure à Pardiac, et, jugeant Jacquette la plus accessible, résolut de l'interroger. Mais ce matin, au coup de sonnette impérieux de Jacques, au lieu de voir accourir en tourbillon la benjamine du clan, le visiteur se trouva nez à nez avec le docteur lui-même.

Pris de court pour une fois, Jacques bafouillait lamentablement en cherchant quelle maladie subite il pourrait se découvrir, quand le docteur, narquois, le repêcha :

— Vous vouliez voir ma fille, n'est-ce pas. Eh bien, c'est encore un peu tôt, un peu trop tôt. Sa grande taille illusionne, on la prend pour une jeune fille, et ce n'est, au fond, qu'une gamine. Aussi, ce matin, je l'ai cloîtrée sur sa grammaire anglaise qu'elle néglige trop ces derniers temps.

Jacques approuve chaleureusement le père de famille, si chaleureusement même que le docteur sourit à la dérobée. Il conclut, bonhomme :

— Cependant, je lèverai la clôture quelquefois.

Puis il tourne les talons pour ne point rire tout haut, et Jacques s'en va, renseigné au moins sur un point, mais pas justement sur celui qu'il désirait.

Il erre, dépité, dans les rues, quand, tout à coup, Bertrade apparaît au coin de l'église. Jacques s'élançe, bien décidé à savoir si la clôture récemment décrétée a force de loi sur toutes les habitations de Pardiac. Il aborde Bertrade, il veut deviner la vérité, dut-on la lui cacher sous les sourires les plus ensorcelants.

Mais non, c'est inutile, Bertrade est très naturelle. Elle répond fort aimablement à toutes les questions. Oui, elle sera chez elle ce soir, cela ne se demande même pas.

— Nous ne manquerons pas, assure Jacques.

— Mais je l'espère bien.

Et, sur cette gracieuse réponse, l'on se sépare.

— Tout va bien, dit Jacques, rentrant à Pointe-d'Aube, on nous attend ce soir. Tâche de ne pas nous mettre en retard.

Hervé secoue son indolence, et les deux bons amis abordent l'escalier de la tour comme quatre heures sonnent au clocher.

Un silence impressionnant les frappe tout de suite. Personne ne répond à leur appel. La porte entr'ouverte laisse voir le salon dans l'ordre habituel. Nulle trace de préparatifs, aucun bruit dans les pièces voisines. La maison est vide assurément.

— C'est trop fort, ragent les visiteurs.

Tout de suite l'idée des représailles germe dans le cerveau de Jacques.

— On nous berne, bernons-les.

Il entraîne son ami au dernier étage de la tour. Il n'y a là qu'un grenier poussiéreux et obscur, mais les jeunes maîtresses de maison ont plusieurs fois conté en riant que des fantômes le hantent.

— On va leur en servir, des fantômes, promet Jacques.

Il s'est installé contre un tuyau de maçonnerie, la cheminée du salon évidemment, la tour ne contenant que cette pièce. Or, le grenier jadis dut être utilisé pour des usages ménagers, car on a ouvert une seconde bouche dans ce tuyau, à moins que ce ne fût le moyen de communication des revenants avec les vivants. En tous cas, Jacques découvre que le moindre soupir proféré dans cet orifice prend une intensité effroyable.

Cette constatation le remplit d'allégresse. Il retrouve son âme de gamin et prophétise :

— Deux ou trois gémissements et tante Agapite tombe en syncope.

Hervé s'amuse moins; ce séjour des esprits lui paraît horriblement poussiéreux et inconfortable. Enfin, il finit par découvrir une énorme armoire, solide encore, mais complètement vide, à part un tas de vieux papiers. Cette niche suffit à ses désirs et il s'installe à l'aise. Cependant le temps passe et l'on s'impatiente. Rien ne bouge dans la maison. L'on peut très bien s'en rendre compte, rien de plus facile, le plancher assez vermoulu a quelques fentes qui permettent de voir en dessous. L'on entendrait le moindre bruit.

Et l'on n'entend rien du tout. Jacques grommelle, Hervé soupire. Enfin, un peu avant cinq heures, un vrai tourbillon envahit la tour, le clan entier pénètre dans le salon. On distingue très

bien les paroles, on voit même quelques fragments de la scène.

— Ce M. le Curé, nous retenir si tard ! Quelle idée, cette répétition d'un cantique que nous savons déjà ! On aurait dit qu'il faisait exprès !

Enfin, l'émotion se calme un peu. On s'installe et les langues s'agitent autant que les aiguilles.

— On ne peut goûter encore, a décidé Bertrade.

— Bah ! dit une autre, personne ne viendra, ni grand'mère ni les tantes, et M^{me} Guis est allée à sa métairie.

— Les jeunes gens se sont annoncés.

— Alors, il faut attendre leurs altesses, boude Jacqueline. En voilà des malappris d'arriver si tard.

— Patientons un peu, c'est la moindre charité.

Jacques, à son poste, attend le bon moment pour soupirer une plainte effrayante. Hervé, dans son armoire, ne bouge plus. Il juge la conduite de Jacques une gaminerie sans importance. Néanmoins il en aimerait voir la fin.

Mais, très vite, la scène change.

En bas, le diapason des voix monte. C'est une discussion ouverte sur un sujet palpitant. On dit du mal des hommes... en général. Une phrase quelconque a déchaîné les langues. Et, comme l'on se croit bien seules, on parle à cœur ouvert.

— Les hommes ? pas fameux, mais indispensables, a dit Jotte.

Le clan Bourbondis proteste :

— Nullement indispensables.

— Si, on doit se marier, affirment Jotte et Jacqueline. Une vieille fille, c'est méchant souvent, idiot toujours.

— Pardon, réclame Claude, ce peut être un état très agréable.

— Alors, ne te dérange pas, ma chère.

— Cela ne veut pas dire que je ne veuille pas me marier ! mais moi, je ne dis pas comme vous : « Il faut se marier ». On se marie si l'on trouve quelqu'un qui vous plaise.

— Bien difficile, soupire Géraude sans détour. Moi, pour me plaire, il faut qu'il soit jeune, gentil, beau, riche...

— Etc., etc., etc. Très simple, en somme, raillet-on.

Claude défend sa sœur :

— Elle a raison, pourquoi se marier pour être malheureuse ? il y a des sottises qui épouseront n'importe qui ! Pas moi.

— Moi, je veux qu'il me donne une vie à mon gré, dit crûment Jotte. Aucun homme ne vaut le sacrifice de la position.

Rires scandalisés d'abord, puis approbation.

Là-haut, les revenants commencent à fort s'amuser.

— Bah! elle a raison après tout, dit Géraude. Ce doit être très dur de déchoir.

— Qu'est-ce que vous appelez déchoir?

— Ne plus être dans son milieu.

— Ah! bien, cela dépend du milieu.

Géraude, plus pivoine que jamais, précise :

— Notre milieu à nous. Oh! ces vieux châteaux, ces vieilles idées, ce genre enfin, non, je crois que je ne serai heureuse que là.

— Ce que je m'y raserai, moi, dans ce milieu!

— Eh bien, n'y allez pas.

— Cela veut dire qu'on ne m'y voudra pas! Tant mieux, j'en mourrais. Non, voyez-vous ça, la campagne toute l'année, un Pardiac quelconque, un semblant de château, des préjugés, une belle-mère vieux tableau. Jamais de la vie. Paris! Paris!

— La campagne, la campagne, être châtelaine, même en sabots.

— Ah! non, pas moi, proteste Claude; je veux, je préfère même la campagne, mais avec un beau château, des rentes, un personnel stylé, une auto.

— Et le mari assorti?

— Bien entendu. Mais, enfin, je passerais sur l'âge peut-être, mon Dieu, sur la grosse fortune aussi, mais le château avant tout et le nom.

— Alors, tu ne prendrais pas un jeune homme bien élevé, riche même, s'il ne s'appelait pas « de je ne sais plus qui, de je ne sais plus quoi »? C'est idiot.

— Non, ma chère, je ne le prendrais pas, riposte la petite, piquée.

— Même s'il te plaisait?

— Oh! sottie Jacqueline, un homme qui n'aurait pas tout ça ne me plairait pas.

— Alors, ce n'est pas l'homme que tu regarderas. Tu es une âme vénale.

— Pas du tout. Je ne tiens à l'argent qu'après d'autres choses.

— Moi si, dit Jotte, je veux un gentil garçon que j'aimerai bien, à condition qu'il ne m'ennuie pas. Oh! je serai bien gentille, mais je veux de l'argent. Quand on n'en a pas, cela diminue trop.

Un cri sincère :

— C'est l'argent qui diminue.

— Voilà Jeannotte qui parle. Tiens, tiens, nous allons savoir les idées de M^{lle} la Sagesse.

— Oh! je n'en ai jamais fait mystère, dit la jolie voix fraîche et douce.

C'est étonnant ce qu'elle résonne harmonieusement jusque dans le grenier vide. Hervé croit entendre tout à coup un son de harpe dans un concert de mirlitons.

— D'autant moins que je suis forcément désintéressée de la question, continue Jeannotte.

— Pourquoi?

— Vous voulez me forcer à dire que je suis laide.

— Jamais, clame impétueusement Jotte, je te défends ce mot, il jure avec tes yeux, tes cheveux, ta distinction. Dis seulement que tu aimes trop à t'effacer, cela oui, toutes nous pensons ainsi, n'est-ce pas? Et maintenant, continue.

— Pensez ce que vous voudrez, je sais que je n'ai ni fortune ni beauté. Je resterai donc vieille fille, je ne me fais pas d'illusion, mais j'ai mes idées quand même sur le mariage.

— Dis-les tout de suite, intime la bande.

— Eh bien, dans cette grande affaire, la plus grande d'une vie de femme, j'aurais d'abord regardé le mari. Parce que j'aurais voulu aimer mon mari, c'est-à-dire être fière de lui, de ses idées, de sa vie, le trouver bien de toutes façons. Le reste aurait suivi après.

— Pauvre Jeannotte, romanesque et démodée, tu es la meilleure de nous, s'écrie-t-on.

Mais une voix gamine ajoute :

— Seulement tu aurais dû vivre cinquante ans plus tôt, pauvre chérie. Ça n'a plus cours du tout, ces idées-là. Brr! je vois ça : le dévouement, l'attachement au foyer, le travail manuel, le pain dur à deux. C'est effrayant, cela. Et tu te laisserais si bien faire!

— Certainement. Je pense qu'on doit être l'amie de son mari, celle qui soigne et qui console.

— Femme de ménage et sœur de charité, quoi!

— C'est beau, dit-on de toutes parts, très beau.

Puis, tout de suite :

— Pas pour moi, avoue Claude avec répulsion, j'aime mieux ne pas aimer à ce prix; ce n'est plus la vie.

— Peut-être, dit mélancoliquement Bertrade. Vous êtes très jeunes encore, c'est pourquoi la très réelle vérité prêchée par Jeannotte vous épouvante. Mais notre amie est dans le vrai.

— La faridondaine, chantent les jeunes, nous verrons à quarante ans. Moi, je veux vivre.

— Moi aussi, proteste Jeannotte sans détour, et je vous avoue que je regrette sincèrement n'être point de celles qui seront choisies, car j'aime vraiment la vie et le bonheur. J'aurais bien voulu un mari, des enfants, un foyer, de la joie. Mais ce n'est pas mon lot. Alors, je ne veux pas récriminer contre la Providence et je ferai à mauvaise fortune bon cœur. Je ne serai pas heureuse puisque ce n'est pas en mon pouvoir, mais ni grognon ni méchante, cela ne dépend que de moi, et je vous montrerai qu'on peut être utile et aimable sans rancune.

— Tu es délicieuse, dit Bertrade; je tâcherai de te tenir compagnie de mon mieux, car, à moins de trouver un bon parti dans les cinquante ans, je me vois vouée à la même vie que toi.

— Des chanoinesses, quoi! taquinent toutes les jeunes. Foin des vieilles filles, elles soigneront M^o Centulle et le chevalier. A nous les châteaux, les autos, les...

Un gémissement affreux coupe net les cris joyeux. Effroi général. C'est réellement lugubre. On s'affole. On cherche d'où cela vient. Cela ne ressemble à aucun bruit connu.

Et, tout à coup, cela recommence.

— Ah! mais il faut savoir, s'écrient les plus braves. On dirait un bœuf furieux.

— Un bœuf? rétorque-t-on. On dirait que cela tombe du ciel!

— Du grenier, plutôt.

— Le grenier hanté!

Jacquette cherche où se cacher. Jotte tremble nerveusement. Le fait est que le bruit est sinistre. L'auteur du bruit lui-même ne comptait pas sur un tel résultat.

-- Appelons au secours, crient les peureuses.

Bertrade elle-même est décontenancée. Jamais rien de semblable ne s'est produit. Jeannotte essaie en vain de percer le mystère. Les autres, penchées aux fenêtres, appellent les passants. Mais la route est vide et là-haut les cris redoublent. A cet instant, heureusement, la porte s'ouvre et M^o Centulle apparaît.

— Oh! venez vite, lui crie-t-on, nous mourons de peur.

On l'ahurit de paroles, il ne comprend pas, et comme tout se tait maintenant, il refuse de croire à une cause sérieuse. Il affirme que c'est tout

simplement une vache séparée de son veau, ou, à la rigueur, un bœuf piqué des taons.

— Non, non, affirme-t-on, cela vient du grenier.

Yolaïne, dans un fauteuil, est pâle comme un linge. Géraude elle-même a perdu ses couleurs. On ne pourra plus dormir dans la tour désormais si l'on ne découvre pas la vérité. Alors, M^e Ceutulle se dévoue.

— Je monte au grenier, déclare-t-il, héroïque.

On l'admire, mais personne ne propose de le suivre. On invoque seulement tous les saints du paradis. Et le brave lapin de choux entre dans la région suspecte.

Il n'y voit goutte, étant myope, et, de plus, les esprits sont bien cachés dans l'armoire.

— Parlez-nous, crie-t-on d'en bas, qu'y a-t-il ?

— Mais rien du tout, proteste le pauvre homme. Vous vous êtes effrayés pour rien. C'était réellement une vache échappée.

— Alors, descendez vite, dit-on, un peu rassuré.

— Faites attention, crie Bertrade, le plancher est vermoulu.

— Voilà un bœuf qui court sur la route, s'écrie Jotte, penchée à la fenêtre. Étions-nous sottes tout de même !

On rit maintenant, détendues par l'explication.

— Et dire que nous avons envoyé ce pauvre vieil ami dans la poussière et les toiles d'araignées.

— Oh ! nous lui devons une réparation, complète-t-on. Une ovation, voulez-vous ? Dès que la porte s'ouvrira, nous crierons : Vive M^e Centulle.

— Ça colle, déclare Jotte, qui règle le cérémonial.

Les couleurs sont revenues, et le babil, et l'entrain. On entoure la porte, les mains sont prêtes à claquer. Un pas dans l'escalier.

— Attention, souffle Jotte.

Le battant bouge. Un grand eri, un roulement de bravos et... la capote de tante Agapite apparaît, menaçante, tel le casque d'une Valkyrie.

— Quel est cet indécent tapage ?

On bredouille.

— Oui, oui, je comprends, vous attendiez d'autres que moi.

— Ah ! oui, alors, gaffe Jotte.

— Le fait est, ma tante, ... commence Bertrade.

Un geste sec coupe la phrase.

— Inutile de nier. Vous êtes prises sur le fait. Maintenant, le scandale doit cesser.

— Le scandale ! répètent les voix indignées. .

— Je maintiens le mot, martèle la voix sèche. Oubliant toute retenue, vous menez une vie éhontée ! On vous voit sans cesse courir les rues et les routes avec ces deux gamins sur vos talons. A l'inverse de toute bonne éducation, vous leur faites une cour effrénée. Que les petites Dauplan et Jacquette profitent de l'aveuglement de leurs familles, tant pis pour elles, mais le nom de Bourbondis doit rester net de toute souillure.

Bertrade bondit de colère.

— Ma tante, vous vous oubliez.

— C'est toi qui oublie tout, à commencer par ton âge. Tu es ridicule, en plus, de faire la folle avec ces gamines. A trente ans passés ! toi qui devrais leur servir de mère !

— J'ai la conscience de n'avoir pas failli à ce devoir, riposte Bertrade, les yeux brillants. Si mon père vivait, lui non plus n'aurait pas fermé sa porte à un cousin.

— Entendu, mais vous vous jetez toutes à la tête de ce jeune homme. C'est une lutte éhontée à qui l'emportera.

Une clameur d'indignation sort de toutes les lèvres.

— Et ce misérable petit Salabert ! Bertrade, tu devrais te souvenir, pourtant !

— Je me souviens.

Le cri de Bertrade a vibré, singulier ; le cri du blessé dont une main maladroite heurte la plaie.

— Tu te souviens mal. Ce vaurien n'aurait jamais dû entrer ici.

Il y a un tel brouhaha à cette phrase que sûrement les esprits doivent s'envoler à jamais de la tour.

— En voilà assez, dit tout à coup Bertrade d'une voix coupante. La colère nous emporte toutes, nous le regretterions plus tard. Ma tante, veuillez vous calmer, je vous prie.

— Je me calmerai quand tout rentrera dans l'ordre. A l'avenir, vous allez me le promettre immédiatement, vous ne recevrez plus d'hommes, à moins que ce soit un fiancé, et encore le verrez-vous chez moi, m'entendez-vous ?

Le ton est implacable. Bertrade se cabre.

— Ma tante, je suis d'âge à chaperonner mes sœurs. Si j'ai, pour mon compte personnel, renoncé à l'avenir, je ne veux pas qu'elles soient sacrifiées. Je ne fermerai pas ma porte aux amis.

— Alors, c'est moi qui ne viendrai plus.

— Ah! quel malheur!

La voix insolente qui a proféré ce cri du cœur n'est heureusement pas celle d'une nièce. Mais tante Agapite se redresse.

— Vous supportez qu'on m'insulte chez vous! tout sentiment est donc mort en vous. Il ne me reste qu'à me retirer.

— Restez, ma tante, dit Bertrade avec effort, ce mot-là doit être, comme tous les autres malsonnants de ce soir, oublié. Je fais appel à votre sang-froid. Nous dépassons toutes la mesure. Calmons-nous un peu, la réflexion vous démontrera la vérité.

Rien de tel que quelques gouttes d'eau froide pour apaiser une colère. Tante Agapite, domptée, s'assied. On fait cercle autour d'elle et l'on respire un peu après l'ouragan.

— Et maintenant, dit Bertrade, moi, ma tante, je vais vous adresser une prière. Nous ne verrons pas nos amis chez vous, c'est vous qui ne fuirez pas nos réunions. Ainsi, vous pourrez vous convaincre qu'elles n'ont rien de blâmable. Nous ne courons pas après les hommes, jamais aucun scandale...

Patatras, un bruit formidable, une planche vermoulue qui s'émiette sur l'assistance, et, comble de tout ce qu'on pourrait imaginer : par la brèche du plafond, une jambe d'homme passe, lamentable, agitée, balançant un gros soulier sur une chaussette jaune.

— Seigneur, qu'est-ce que cela, glapit tante Agapite, hors d'elle.

Cris, bousculade, effarement général. On crie au voleur, à l'assassin. Jacqueline manque de s'évanouir. Jotte, affolée, se penche à la fenêtre et appelle d'une voix stridente :

— Au secours, au secours.

— Voilà, voilà, nous arrivons, répond une voix mâle.

Grand tapage dans l'escalier et Jacques apparaît, suivi d'Hervé, essoufflé.

— Qu'y a-t-il? on vous entend à cinq cents mètres.

Bertrade seule a la force d'expliquer :

— Nous avons entendu des cris dans le grenier, nous avons peur, M. Centulle est monté et...

Et la chaussette jaune continue de s'agiter désespérément.

— Quel est cet homme? vocifère tante Attila. Courez prévenir les gendarmes. C'est un bandit, un voleur,...

— Il est plus urgent d'aller à son secours.

Déjà Hervé a disparu. Jacques le suit.

— Attention, supplie Bertrade, le plancher est si vermoulu.

Si vermoulu en effet que les jeunes gens ont de la difficulté à sortir du mauvais pas le bandit, le voleur. Enfin, après des efforts répétés, la jambe disparaît et le groupe réfugié près de la porte entend descendre l'escalier.

Jacques et Hervé reparaissent, soutenant, portant presque... le pauvre M^o Centulle, pâle et défait.

— Comment, vous étiez encore là-haut ?

Il gémit une explication confuse :

— Entendu des... voix... resté... n'osé descendre et... plancher pas solide...

On l'installe dans un fauteuil, on cherche des sels, de l'eau-de-vie. Il demande d'une voix faible à rentrer chez lui. Bertrade n'y consent qu'après l'avoir réconforté d'une tasse de thé aromatisé d'Armagnac, et, comme il boite encore, Jacques l'accompagne, bon Samaritain.

Alors, tante Agapite toise Hervé.

— Et vous, Monsieur, vous ne suivez pas votre ami ?

Le châtelain ne se départ point de sa correcte nonchalance.

— Je crois que c'est inutile. Cependant, j'irai si Bertrade le désire.

M^{lle} de Bourbondis l'aînée se redresse.

— Je vous laisse donc avec... vos cousines.

Bertrade, aussi raide qu'elle, défend la porte.

— Vous resterez encore le moment d'une explication. Nous avions eu avant votre arrivée une peur absurde. Un bruit inexplicable venant du grenier, du moins nous l'avions cru tout d'abord, nous effrayait. Le bon M. Centulle s'offrit à y monter et il ne trouva rien. Pour le remercier, nous lui préparions une ovation quand vous êtes entrée à sa place. Lui, de là-haut, a dû entendre nos discussions et n'aura pas voulu descendre pour ne pas nous gêner. Mais un coin du plancher qui menaçait ruine n'a pu supporter son poids, et voilà comment une chose toute naturelle...

— Ma nièce, à votre gré. Vos explications si naturelles satisferont peut-être votre directeur de conscience; moi, je persiste à croire que la maison de jeunes filles bien élevées ne doit pas être le théâtre de scènes semblables. Ne vous étonnez donc point si désormais je reste chez moi.

Et tante Attila, couronnée de soucis, s'en va dans une majesté impressionnante.

Un silence complet succède au tapage de tout à l'heure. On se regarde, partagés entre la désolation et le fou rire. Puis Jacqueline explose :

— Cette fois, ça y est, c'est la fin de tout. Je suis sûre d'être chambrée à la maison.

— Elle va amener tout le monde contre nous, soupire Géraude.

Claude a un cri.

— M. le Curé va nous enlever le ruban d'enfants de Marie.

Hervé se révolte.

— Et pourquoi, je vous prie? pour cet incident grotesque? Allons donc, il a meilleur jugement. Ce n'est point votre faute si le plancher était trop vermoulu pour un notaire trop gros.

Et, in petto, il pense :

— Et si j'ai été assez sot pour partager la plaisanterie d'un gamin.

Jotte seule crâne.

— C'était délicieux, cette chaussette jaune suspendue sur la capote de tante Agapite. Je verrai ce tableau toute ma vie.

— Oui, toi, soupire Jeannotte, cela te fera un délicieux souvenir de vacances et te vaudra un succès de conteuse à Paris. Mais nous, jusqu'aux cheveux blancs nous aurons cette épine : le ridicule sur un vieil ami, la brouille avec nos familles, avec lui peut-être, le chagrin, en tout cas, de l'avoir peiné.

Il semble à Hervé qu'une bouffée d'air frais évente son front brûlant. Il ne regarde pas Jeannotte parce qu'il pense : « Cette jeune fille devrait porter un voile qui ne laisse passer que ses yeux admirables et le son de sa voix charmeuse. »

Mais Bertrade parle à son tour.

— C'est moi qui suis responsable, dit-elle. Je prends tout sur moi et je parlerai aux autorités. Je crois qu'elles comprendront que si nous avons un peu forcé la note dans la joie de notre franche amitié, il n'y avait en nous rien de mauvais! Et, quoi qu'il en soit, c'est moi qui accepte la responsabilité.

Hervé voudrait parler et ne peut. Il dit seulement :

— Jacques tarde beaucoup.

Il tarde tellement qu'il ne paraît pas et que son camarade doit le rejoindre, écourtant ainsi,

dans une note de tristesse, une soirée joyeusement commencée.

Jacques avait accompagné M^e Centulle chez lui. Pris de remords, il l'installait dans son fauteuil, s'offrait à aller chercher le docteur, voulait panser la jambe.

Mais le bon lapin de choux refusa tout cela.

— Ma jambe n'a rien qu'un peu de froissement, dit-il, essoufflé, et je crois, mon jeune ami, qu'il vaut mieux en parler le moins possible.

Jacques baissa la tête. La bonté de la victime l'accablait de remords.

— Vous pensez que nous aurions dû avouer, dit-il franchement. C'était d'ailleurs notre intention, même quand vous nous avez découverts et que nous vous avons prié de rester. Mais l'entrée de M^{lle} Agapite a tout changé. Cette discussion odieuse...

Il n'acheva pas, répugnant à formuler tout haut la gêne qu'ils avaient eue à paraître après certaines phrases.

Mais M^e Centulle, s'il ne parlait pas souvent, comprenait à demi-mot. Et son cœur n'était jamais en défaut.

— Mon jeune ami, reprit-il péniblement, nous ne parlerons plus de cela. Je laisse à votre tact le soin de dénouer cette situation dans le sens le meilleur. Mais...

Et la pauvre voix coupée se fait suppliante :

— Mais pensez avant tout à ces pauvres et charmantes petites filles, privées de père et de frère. Je ne suis qu'un vieux sans conséquence, un bien piètre défenseur et...

Les yeux de Jacques brillèrent. Le lapin de choux, à cette heure, lui découvrait sa véritable figure.

— Comptez sur nous, dit-il simplement.

Alors le bon M. Centulle ne sentit plus son mal.

XII

Un grand calme tombe le lendemain sur Par-diac. La chaleur écrasante retient tout le monde au logis. Et peut-être aussi l'heure a-t-elle sonné de la réflexion après le tumulte de la veille.

A Pointe-d'Aube, Jacques et Hervé fument dans l'ombre fraîche de la bibliothèque. Mines basses, airs confus, réaction.

— Nous sommes allés un peu trop loin, grogne le plus jeune.

— Parle pour toi, dit Hervé, très disposé à établir la valeur des rôles.

— Ne m'accable pas, dit Jacques, assombri.

Alors, le souvenir de certaines phrases attendrit Hervé.

— Bah! dit-il, consolateur sincère et maladroit, nous tenons au moins une certitude : la pensée secrète de ces demoiselles.

Jacques mâchonne quelques phrases amères.

— Non, dit Hervé, surpris, tu ne vas pas me dire que justement tu avais choisi de ce côté-là. Mais c'est la gaffe, mon pauvre vieux, la pure gaffe.

— C'est l'atavisme, riposte Jacques, gouailleur et contrit, l'exemple de l'ainé ne suffisant pas au cadet. C'était fatal comme la bêtise humaine.

— Ne te frappe pas, ce ne doit pas être bien sérieux, dit l'autre; tu n'as guère eu le temps de tomber dans la grande passion.

L'éternel railleur se raille lui-même :

— Bon pour les imbéciles, cela. Ils sentent le piège et s'écartent. Moi, je suis tombé en plein et les yeux ouverts. Je n'aime pas les demi-mesures. Dès la première minute, plus rien à faire.

— Ça, c'est trop fort, murmure Hervé, abasourdi; et moi qui ne sais pas du tout encore si seulement je me déciderai.

— Hum! pense Jacques, tu ne te connais guère, vieil Africain. Un beau matin, tu te réveilleras découvrant que tu étais amoureux sans t'en douter. C'est bien ton genre.

Mais il se garda d'émettre tout haut cette véridique assertion. Hervé, d'ailleurs, demandait :

— Et peut-on savoir laquelle?

Jacques hausse les épaules.

— Les autres comptent-elles, seulement? La plus jolie, évidemment, la mieux, la gaffe complète, quoi!

— Claude? Tu as bon goût.

Nouveau silence, nouvelle fumée.

— Et si tu t'échais d'oublier, hasarda Hervé. Je ne voudrais pas te faire de la peine, mon petit, mais... certaines opinions avouées sans fard ne suffisent-elles pas à dépoétiser...

— Non, dit Jacques résolument, j'aime tout d'elle.

Hervé, déferré, reprend son cigare.

— Et alors, dit Jacques, c'est tout, tu ne

m'assommes pas de raisonnements? Tu fais bien, d'ailleurs, je les connais tous. Aucune chance de succès. Le rétoquage sans phrases. Il me manque tout juste ce qui lui plaît. Ah! si je m'appelais Hervé de Tojac...

— Eh bien! je t'affirme, en tout cas, que celui qui porte ce nom n'essaiera pas de t'enlever la dame de tes pensées. Ah! non.

Le front de Jacques se relève.

— Tu ne mens pas? Tu ne veux pas me ménager?

— Ma parole!

Ce cri du cœur déride Jacques.

— Alors, je ne perds pas tout espoir. Puisque tu ne me barres pas la route, je tenterai ma chance.

— Bonne chance, vieux, dit sincèrement Hervé.

Puis il commente :

— Très gentille, la petite Claude, un page, un lutin, une beauté rare, de l'esprit, mais tout cela, au lieu de m'attirer, m'effraie plutôt. Non, vois-tu Pointe-d'Aube entre les mains de ce joli diable bleu? Finies la paix, la tranquillité, la douceur de l'étude. Elle voudrait recevoir, sortir; tu as entendu? le château, l'auto, la grande vie. Tout cela va très bien avec ton caractère. Moi, rien que d'y penser, j'ai des envies de fuir.

Jacques rit de bon cœur.

— N'est-ce pas qu'elle est vivante et gaie? Elle embellirait le sort le plus plat.

— Oui, mais, réfléchis; tu as de l'avenir, certes, une gentille fortune; tu peux offrir une vie agréable à la ville, des relations...

— Rentre ton boniment, il est inutile, je te l'ai déjà dit. Quoi qu'il arrive, je suis seul responsable. Épargne tes conseils.

Hervé ne proteste pas. Il connaît Jacques, volonté de fer, voilé d'insouciance apparente, une force lucide sous le masque du rire.

— Tu aurais eu plus de chance avec Géraude.

— Merci, charmante comme amie, ne me plaît pas comme femme. D'ailleurs, tu as raison. Elle accepterait à la rigueur un roturier, quitte à gémir toute sa vie sur le nom perdu.

— Délicieux pour le mari.

— En dehors de toute autre considération, je n'accepterai jamais un rôle de pis aller. Je veux que ma femme (qu'elle s'appelle Claude de Bourbondis ou M^{lle} Rien-du-Tout) soit fière de moi avant tout, et elle le sera.

Hervé le regarde avec admiration. Ce gamin, capable des plaisanteries les plus enfantines, est de ceux qui forcent la vie. Un jour, il sera quelque'un, Jacques Salabert.

En réponse à ce muet hommage, Jacques décide :
— Toi, tu es un timide.

Hervé proteste. Et c'est vrai, pourtant; ce grand garçon qui a couru le monde, qui possède une vraie érudition, qui a une valeur particulière certaine, est, au fond, un timide, un doux. Une trop brillante châtelaine ne lui donnerait pas le bonheur.

Et Jacques, allègre, conclut :

— Malgré les serres de Pointe-d'Aube, décidément ce château est le royaume de la fleur des champs.

— Tu es poétique, murmure Hervé.

Mais, quoi qu'il dise, une vision s'est précisée à ces mots devant lui : une fleur des champs. La simplicité, la douceur, l'harmonie du geste, de la voix, du regard. Qui donc possède toutes ces qualités ?

D'un coup d'épaules, Hervé se raille.

— Nous sommes idiots tous les deux, déclare-t-il sans cérémonie, toi en choisissant si mal, moi en ne sachant pas choisir. Au fond, tu sais, l'amour est fait d'harmonie.

— Entendu. Accordons nos harpes.

Encore le silence, encore la fumée bleue où passent des visions plus ou moins gaies. Puis Jacques grogne :

— Prudent de ne pas paraître à Pardiac ce soir.

— Prudent.

— Alors, on se rase jusqu'à mourir ?

— Ou dormir.

La mélancolie de cette phrase semble épaissir l'atmosphère. Tout à coup, un coup de sonnette strident.

— Une visite ? s'effare Hervé.

— Bah ! quelque métayer.

Mais non, cette hypothèse est fautive, on entend la voix d'un domestique qui guide une personne vers la bibliothèque. Les deux battants s'ouvrent au large, et, bruisante, emperlée, digne et sévère malgré la canicule, M^{lle} Agapite de Bourbondis apparaît.

Hervé bondit sur ses pieds.

— Quel honneur inattendu ! Mademoiselle...

Il s'empresse. Jacques ne veut pas lui enlever

un brin de ses devoirs de maître de maison. Une révérence, — oh ! très profonde, — mais c'est tout.

Et cependant, c'est lui que M^{lle} Agapite gratifie de sa première phrase.

— Vous êtes là, Monsieur; j'en suis enchantée.

— Tant mieux, Mademoiselle,

La réponse sonne la bataille. Elle s'engage tout de suite.

M^{lle} Agapite, perchée sur le bord d'un fauteuil, tenant son ombrelle comme un sceptre, commence sur un registre caverneux :

— Vous devinez bien qu'il faut un sujet grave pour qu'une femme de mon âge quitte sa maison et vienne jusqu'ici sur la route brûlante.

Ce bon garçon d'Hervé qui, dès cette phrase, offre des boissons fraîches ! Un geste sec. Attila lui apprend que l'heure n'est pas aux gentilleses. C'est la visiteuse qui se charge de rafraîchir son auditoire.

— Je n'aime pas les phrases. Je ne suis pas avocat, moi.

Jacques salue.

— Je dis donc les choses en deux mots. Vous devez immédiatement cesser toute relation avec mes nièces.

— Hein ? sursaute Hervé, qui croit mal entendre.

Et Jacques, à son tour, reçoit l'ordre bref.

— Vous aussi, bien entendu.

— Comprends pas, répond le candide jeune homme.

Hervé, parfaitement bien élevé, se contient encore.

— Puis-je demander une explication ?

— Votre conscience vous la dictera, j'espère. Sinon, voici l'opinion du monde, de « notre » monde : Vous compromettez gravement des folles incapables de se défendre.

Les yeux d'Hervé brillent. Ce doux ya se révolter.

— Pardon, Mademoiselle, personne n'a le droit de nous traiter ainsi, ni elles, ni nous. Je ne le permettrai pas.

— Monsieur, répond superbement damoiselle Agapite, personne ne peut dire qu'il m'ait jamais permis ou défendu quelque chose.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Le séraphique Jacques a prononcé cet axiome sur le ton le plus suave. Le manche de l'ombrelle olympienne commence un trémolo inquietant.

Hervé essaie encore de concilier.

— Que nous reproche-t-on ?

— Tout. Vous faites tout pour rendre ces petites malheureuses la fable de la ville et des environs.

Le teint bruni d'Hervé commence à s'allumer.

— Cela prouve uniquement l'étroitesse d'esprit des habitants. Ne sont-ils donc capables d'aucun sentiment d'amitié qu'ils le nient chez les autres ?

— Amitié ? nom bien dangereux d'une chose plus dangereuse encore. Enfin, Monsieur, quelles sont vos intentions ?

Hervé, hors de ses gonds (il hait l'indiscrétion autant qu'il pratique la vertu opposée) :

— Profiter dans le sens le meilleur et le plus large de la bonne camaraderie avec mes cousines, camaraderie sans prix dans cette solitude.

— Oui, très bien, ricane tante Agapite. Les afficher au point que personne ne voudra d'elles parce que vous ne les aurez pas épousées.

Hervé réussit à se contenir encore. Jacques, du ton le plus correct (si correct qu'il frise l'impertinence), demande, les yeux baissés :

— C'est une mise en demeure ?

La foudre se retournant vers lui veut l'anéantir.

— Vous apprendrez, Monsieur, que jamais mes nièces n'accepteront un roturier, même infatué de lui.

— Elles auront rudement raison, s'écrie-t-il, sincère.

Tante Agapite en reste bouche bée cinq secondes. Hervé s'est ressaisi.

— Mademoiselle, demande-t-il très sérieusement, avant toute chose, nous devons savoir au nom de qui vous venez.

— Au nom des convenances.

Si Jacques n'était point acteur dans cette scène, il se pâmerait de rire à cette phrase. Il se contente de dire, pas trop énervé, sur un mode pas trop haut :

— Vieux cliché que la guerre, heureusement, a fourré dans l'armoire au brie-à-brac.

La visiteuse le toise.

— Pour le remplacer par... ? la mode de danser en rond ?

— Par la mode beaucoup plus juste de la franchise et de la dignité personnelle. Ce code-là est préférable à tous les points de vue.

— Pardiac, heureusement, ignore les lois nouvelles.

— Nous aurons l'honneur de les y introduire.

— Vous rencontrerez de l'opposition, je vous préviens, dit la voix dure.

— Mademoiselle, dit Hervé patiemment, vous n'avez pas répondu à ma question ou bien je me suis mal expliqué. Vous nous invitez à ne plus fréquenter la tour, mais est-ce que les jeunes maîtresses du logis ont pris elles-mêmes l'initiative d'une mesure si rigoureuse ?

— Peu importe, dit superbement tante Agapite, peu importe leur pensée, leur volonté même. Je les sauverai de leur propre folie. Je vous interdis de reparaître chez elles.

— Dans ce cas, dit Hervé, les yeux brillants, vous me permettrez de vous dire que vous outre-passez les droits de la parenté, et vous voudrez bien ne pas trouver mauvais que nous ne cédions point à la tyrannie.

Tante Agapite se lève, raide et pincée.

— Mes nièces auront, je l'espère, gardé plus que vous le sentiment des convenances, sinon c'est la rupture entre nous. Si les filles de mon frère méprisent mes avis, ma porte leur sera fermée.

-- Mais c'est inique... proteste Hervé.

Jacques l'arrête.

— Nous réfléchirons tous, Mademoiselle, dit-il gravement.

Et il reconduit la visiteuse avec une politesse cérémonieuse. Mais, dès la porte refermée :

— Mon cher, tu as été superbe, dit-il avec admiration. Ma parole, je ne te reconnaissais pas.

Hervé, arpentant la bibliothèque, offre l'image réjouissante mais mouvementée d'un mouton en révolte. Quelques épithètes malsonnantes échappent à sa correction.

— Non, je ne céderai pas, s'écrie-t-il, à moins que Bertrade ne me ferme sa porte.

Jacques hausse les épaules.

— C'est bien sa dernière pensée. Elle est aussi entêtée que sa tante, mais heureusement pas si bornée. Allons, nous avons encore de bons jours. A nous la victoire.

Cependant, au lieu de la célébrer par une visite triomphale au logis interdit, ils restèrent à Pointe-d'Aube, fumant ou lisant tout le soir. Jacques même disparut dans le parc et s'en fut errer sous les arbres.

Quand il revint, la nuit allait tomber; Hervé arpentait la terrasse d'un air boudeur.

— Tu sais, dit-il, elle est absolument ridicule,

cette vieille demoiselle, et cependant... c'est pénible...

Jacques haussa les épaules.

— Pénible de brouiller une famille pour nos intéressantes personnes. Je le sais, va.

Et, rageur :

— Oh ! pourtant, voir triompher la tante Agapite !

Ce soir-là, ils furent mornes.

Le lendemain matin les trouva plus gais. Ils avaient eu la même pensée.

— Si on allait voir Jotte. Il n'y a point d'interdit sur celle-là.

En chemin, Hervé pensa :

— Ce gentil bibelot parisien débrouillera les fumées de mon cerveau. Ma parole, je ne m'y reconnais plus. Tantôt je me crois aussi noir que le défunt prince lui-même, et d'autres fois ma conscience m'apparaît telle un agneau d'un jour.

Un éclat de rire le fit sursauter. Il avait pensé tout haut.

— Tu es délicieux, lui dit Jacques. Au fond, ton âme d'enfant, et d'enfant de Pardiac encore, surnage toujours. Tu as peur de tante Agapite et de son fouet. Et cette pauvre bonne Jotte t'apparaît séduisante et redoutable comme le diable lui-même. Ah ! que tu as donc besoin de trouver un point fixe, un clou, le bon clou solide qui t'accrochera.

Naturellement, Hervé méprise cette vérité. On entre dans Pardiac et cela devient lugubre. La tour apparaît de loin sous sa robe de roses : interdite. Le jardin du docteur laisse échapper par-dessus ses hauts murs une volée de rires : interdit lui aussi.

— Les excommuniés, annonce Jacques d'une voix caverneuse.

Mais, en même temps, il tambourine à la porte de Jotte.

— Et bien le bonjour, Messieurs, dit Cadette, toute souriante. Bondiou, que vous avez donc chaud ! et que c'est donc malheureux une si longue route pour rien. Nos demoiselles qui sont sorties.

— Allons bon, commence Hervé, crédule.

Et Jacques sainte-nitouche :

— Où donc sont-elles allées ?

— A confesse, Monsieur.

A cet instant, tout juste derrière la porte latérale, un air de fox-trott commence.

— Bondiou praoubès ! dit Jacques de l'accent le plus pur, qu'elles ont donc la contrition joyeuse. Ecartant sans cérémonie Cadette furieuse, il toque au vantail.

— Nous venons pleurer ensemble nos péchés. Peut-on entrer ?

Un rire qui fuse, une silhouette mauve délicieusement moderne qui se profile sur la pénombre fraîche.

— Entrez, entrez, pécheurs endurcis.

Une autre silhouette, toute blanche, celle-là, et couronnée de tresses, quitte un métier à tapisserie pour accueillir les visiteurs.

Un cri d'indignation, et Cadette, yeux qui flamboient, madras en bataille, s'encadre dans la porte du salon.

— M^{lle} Agapite, présidente de la Congrégation, a défendu que les jeunes filles reçoivent des jeunes gens.

Trois révoltes :

-- Qu'elle commande chez elle !

— Elle exagère !

— A bas la tyrannie. Vive la liberté.

Jotte brandit en étendard un coussin rouge. Les jeunes gens, électrisés, vont-ils perdre la mesure, lancer des mots irréparables ?

Non, une main preste remet le coussin à sa place, désigne un siège aux visiteurs, une voix harmonieuse dit simplement :

— Eh bien, Cadette, ne vous inquiétez pas, nous en référerons à M. le Curé.

Domptée, la mégère retourne à quelque besogne lointaine, la porte se referme et Hervé a l'impression d'un écueil menaçant qu'un coup de barre a évité.

— Elle a du bon sens, cette petite, pense-t-il.

Mais, tout de suite, la voix de Jotte chante sur un autre ton une si jolie chanson capiteuse. Et, tout de suite retournée à son métier, l'ombre blanche à nouveau s'efface tandis qu'on parle.

— Vous ne devez pas céder, décide Jotte, ce serait vous reconnaître coupables.

— De quoi ! s'indignent les jeunes gens.

Elle rit, batailleuse.

— D'être trop séduisants, de tourner la tête aux innocentes.

— Moi, dit Hervé, je ne veux tourner la tête à personne.

— Vous préférez qu'on vous la tourne ?

Jacques rit, lui se recule, choqué un peu.

— Jotte, si tu chantaïs, propose gentiment une voix, tu sais, cette petite chose de ce matin.

— Va, chérie, ne te frappe pas, la petite chose, c'est un dérivatif; tu veux m'empêcher de parler et moi je préfère.

— Alors, ne dis pas de bêtises, intime la voix si amicale.

Et Jotte rit sans rancune.

— J'en dirai si tu ne lâches pas immédiatement cet assommant métier. Ah! quelle bonne Bénédicte tu aurais fait : l'étude, et l'aiguille, et la prière. Jeannotte, viens ici tout de suite, ange gardien, sinon je lance des énormités.

L'ange gardien cède en riant.

— Regardez-moi cette sottise, dit Jotte avec explosion, elle pâlit sur un ouvrage qui n'est pas pour elle. Idiot! n'est-ce pas le dernier gâtisme? L'ouvrière qui s'était chargée de ce travail n'a pas su s'en tirer; alors elle est venue pleurnicher et Jeannotte a marché.

— Je te dispense de raconter mes affaires.

— Oh! elles sont propres. Tu as une âme de mouton; on te mène et tu souris, le curé, les pauvres, ta famille, et où cela te conduira-t-il? A panteler toute une vie sans lumière sous la griffe de tante Agapite, sans même le courage d'une révolte.

Jeannotte hausse les épaules et ne répond même pas.

— Heureusement que d'autres ont plus de sang que toi! Dites, vous, les hommes, vous n'allez pas baisser pavillon devant une vieille fille?

— Si nous le faisons, que diriez-vous?

Jotte dit tant de choses que Jacques, décidément, la trouve délicieuse. Ce n'est pas une infidélité à Claude; il pense, bon camarade : « Hervé va s'enflammer pour cette jolie libertaire. Ma foi, tant pis s'il tombe dans le panneau. Elle le mènera par le bout du nez sans qu'il s'en doute. Moi, ce n'est pas mon genre. »

Quels que soient les genres différents des deux amis, ils sont d'accord ce soir pour oublier leurs résolutions de la veille.

— Après tout, nous étions sots de nous intimider. Elle nous a fait peur d'un épouvantail qui n'existait que dans son imagination. Nous continuerons à paraître à la tour le jeudi. Tant pis pour qui qu'en grogne.

Et l'on décide que rien ne sera changé au programme habituel. Alors l'on redevient très gai,

l'on parle même d'une sortie en groupe vers la tour, un défi à l'ennemie.

— Viens-tu, Jeannotte ?

— Non, j'ai du travail.

Jotte rage.

— Ne la croyez pas, au fond elle a peur et nous désapprouve.

Le front courbé se relève.

— Non, je n'ai pas peur, mais c'est vrai que je vous désapprouve.

— Quoi, c'est mal, ce que nous allons faire ?

— C'est déplacé. On ne doit pas ouvertement blâmer l'autorité, même quand elle outre passe ses droits.

— Et pourquoi, s'il te plaît, vieille sermonneuse.

— Parce que, malgré tout, c'est la famille, et qu'on donnerait le mauvais exemple.

— Cliché de catéchisme, nous n'avons plus quatre ans.

— Le catéchisme est bon à tout âge. Et la sagesse est bonne en tout temps. Si l'on casse les vitres, ce sera la guerre. Forcément, la grand-mère écoutera celle qui vit avec elle et ce sera très pénible, une rupture, et, de plus, délicat à cause du sujet. Tandis que si l'on ne s'empporte pas, tout se passera sans heurt.

— Alors, tendre le cou, accepter comme de petits garçons ?

— Non, comme des hommes, tout simplement. Céder à un désir irraisonné qui se bute devant l'obstacle et tombera de lui-même devant le vide. M^{lle} de Bourbondis, touché de votre déférence, se rendra compte de son intransigeance et tout rentrera dans l'ordre.

Un silence. Jotte, dépitée, martyrise un cousin. Jeannotte insiste, doucement suppliante :

— Il ne faut qu'un peu de patience. A peine quelques jours, et, sûrement, les autres parents, M. le Curé lui-même, interviendront. Tante Agapite, ne voyant plus son autorité méprisée par les jeunes, mais combattue par les gens sérieux, cédera de bon cœur... et l'on aura évité la terrible gaffe.

A ce mot, Jotte saute au cou de l'apôtre.

— Ce mot me décide. J'ai déteint sur toi, enfin ! Si tu avais dit l'erreur funeste ou quelque autre phrase pompière, j'allais de l'avant. Mais, pour l'amour de toi, je vire de bord.

— Vions, vions, décide Jacques, résigné.

Hervé est silencieux.

— Vous n'êtes pas converti ? raille Jotte.

Il lève les yeux et regarde Jeannotte.

— Mademoiselle, vous êtes la sagesse même.

L'accent est vibrant, mais il n'attendrit pas Jacques.

— Ça, mon vieux, dit-il, c'est le bouquet comme cliché pompier. Si j'étais le maire de Pardiac, je te voterais un casque d'honneur en celluloïd... ininflammable.

Hervé dédaigne l'injure et s'enquiert :

— Mais on pourra venir ici vous voir, les rencontrer.

— Assurément, décide Jotte, M^{me} Bossuet elle-même sera de cet avis.

M^{me} Bossuet secoue négativement la tête. Elle explique très gentiment, très persuasivement aussi, que ce serait là un détour inacceptable, une de ces « retorseries » qui font horreur à Jotte (du moins chez les autres), et qui exaspéreraient tante Agapite tout autant que la franche rébellion.

— Alors, c'est nous mettre aussi à l'interdit ! Idiot, idiot, idiot, clame Jotte, outrée.

— Quelques jours de retraite seulement !

Le mot met Jotte hors d'elle. Elle traite ignominieusement sa cousine, lui prédit un avenir effroyable, accumule les épithètes les plus injurieuses et croit défaillir de rage en voyant « les hommes » se ranger à l'idée saugrenue.

Alors Jotte, dépitée, se retire sous sa tente et les hommes retournent à Pointe-d'Aube, édifiés sur la virulence des jeunes filles modernes et la richesse de leur vocabulaire.

Jeannotte, pourtant saluée d'un « bonsoir, vieille mite de sacristie », s'endort en paix.

XIII

Le règne de tante Agapite : la Dictature, le Consulat. Plus de parties, plus de fous rires, plus de longues promenades. Cadette est nommée tribun de première classe, affirme Jacques. Son madras, triomphant, plane comme un cauchemar sur les longues journées silencieuses. Les réunions féminines sont mornes, à moins que la colère ne déchaîne toutes les langues. Jeannotte, pourtant aidée de Bertrade, est impuissante à prôner le calme.

A chaque instant, on craint de tout voir craquer. Les dernières bribes des ultimes patiences s'émiettent. Encore deux ou trois jours semblables et ce sera la crise de rage folle.

A Pointe-d'Aube, l'on a commencé par s'ennuier pour finir par réfléchir. Mais les mines n'en sont pas plus triomphantes.

Seule tante Agapite, fière de son œuvre, sent se dilater son âme de conquérant.

Le premier dimanche, la solitude de son salon l'a plutôt réjouie, témoignage évident d'un nouvel état de choses. Maintenant, son olympique sérénité commence à connaître les noirceurs du doute.

Certes, ce n'est pas encore la brouille de famille. Bertrade et ses sœurs visitent comme à l'ordinaire leur grand'mère et tante Gabinie. Mais tous les yeux se détournent, toutes les bouches se taisent quand l'aînée apparaît. Et puis, offense inouïe, puisque préméditée, les jeudis, les fameux jeudis de la tour, sont maintenant transportés extramuros dans certaine petite vigne appartenant en propre aux Bourbondis-les-Demoiselles, vigne d'un excellent rapport, mais d'un accès lointain et difficile.

L'ostracisme, quoi! Tante Agapite en blêmit d'indignation. Le second dimanche, comme elle trône sur son fauteuil groseille, dans le désert du beau salon, un coup de marteau lui cause une illusion vite dissipée.

Hélas! ce n'est que M^{me} Guis, plus que jamais échalas, plus que jamais paquet d'os sur lequel flottent des lambeaux déteints. Et plus que jamais aussi les magnifiques yeux débordent de vie dans le visage émacié.

— Toujours seule? dit-elle brusquement. Tu n'as pas honte!

Tante Agapite en reste sans voix.

— Oui, honte, je dis bien. Tu fais fuir la jeunesse.

L'apôtre des convenances s'est repris :

— Non, ma chère, je les élève seulement.

Les maigres épaules se haussent de dérision :

— Tu les pervertis d'idées fausses. Finalement on te déteste et vous êtes tous malheureux.

Attila se redresse sur les ressorts gémissants de son trône Louis-Philippe.

— Tu n'as jamais eu de jugement!

Les dernières gouttes du sang du prince Noir se rebiffent.

— Et toi, tu n'as jamais su aimer!

— Ma chère, j'en suis fière !

Les yeux magnifiques s'emplissent d'une lueur douce et morne à la fois.

— Je te plains, oui, je te plains de tout mon cœur, toi qui pourtant n'as pas vu le cercueil entrer dans ta maison.

Le terrible souvenir la poigne durement une fois de plus. Elle halète, mais elle ne pleure pas. Et, ressaisie, elle dit seulement :

— Laisse-les vivre. C'est si beau, la jeunesse et la vie.

Elle est partie. Le coup sec de la porte a fait trembler les boiseries. Les sourcils de tante Agapite se froncent. Elle est seule maintenant dans son beau salon. Le thé se refroidit, les assiettes si richement dorées étalent, lui semble-t-il, des faces blêmes d'attente vaine. Elle a l'impression d'un banquet de fantômes. En vain lutte-t-elle; l'absurde la reprend.

Cette table déserte, ces assiettes vides, image de sa vie; les convives sont partis, amis anciens, parents défunts; elle est seule, lamentablement seule dans le riche décor du luxe bourgeois, son idole. Elle est seule; personne ne viendra plus s'asseoir à sa table, partager ses gâteaux. Un pli amer crispe sa lèvre.

— Je suis vieille. On m'abandonne.

Dehors, sur la petite chaise basse mal rembourrée, tante Gabinie, la sœur pauvre, est assise. Elle n'a ni salon ni belles assiettes dorées. La vie ne l'a pas favorisée, celle-là, et cela, longtemps, a semblé juste à l'aînée. Gabinie eût tout donné. Agapite conservait.

Et pourtant, ce soir, la riche se sent aussi pauvre que la déshéritée. Est-ce une maladie qui commence, détruisant l'équilibre de son cerveau ?

Tante Gabinie, d'un geste sec, sonne longuement. La seule camériste « bien dressée » de Pardiac silhouette dans la porte sa forme empêtrée de tablier blanc et de convenances apprises.

— Emportez tout cela, dit la dame de céans désignant le goûter.

Mais, quand elle se retrouva seule, la singulière impression, au lieu de tomber, grandit.

Tante Agapite se sentit seule, effroyablement seule, vieille... et pauvre.

— Si cela continue, pensa-t-elle, s'observant avec lucidité, je devrai faire appeler le docteur.

Le réveil du lendemain la trouva débarrassée de son obsession. Ce devait être la faute de la

longue inaction du dimanche. Tante Agapite, retrouvant la besogne quotidienne et si chère de sa belle maison, retrouva aussi la paix.

Même, elle se railla :

— Qu'ai-je donc tant perdu qui soit regrettable ? la société d'une bande d'écervelés ! Quant à Marie Guis, elle est plus folle qu'eux.

Ce compte-là réglé, elle fut toute à la sérénité de son parfait contentement d'elle-même.

Mais, le soir même, un premier choc l'entama à nouveau.

— Sais-tu, lui dit sa mère, rentrant fort essouffée d'une course en ville, sais-tu ce que l'on dit ? ah ! le monde est méchant. On prétend que tu as brouillé la jeunesse par dépit. Tu avais peur que le petit de Tojac épousât une autre que l'une de tes nièces. Oui, on croit ça et tout le monde te blâme.

— Laissez jaser les mauvaises langues, dit tante Agapite sans accuser le coup.

Mais, intérieurement, elle avait frémi. Elle, elle, Agapite de Bourbondis, occuper Tout-le-Monde, ce terrible inconnu qu'elle avait si souvent incarné elle-même pour le plus grand « bien » de ses concitoyens.

Le lendemain, autre refrain sur le même air :

— Les Dauplan reçoivent ce soir, gémit tante Gabinie, candide et navrée, et je n'ose y aller. Tu comprends, si on dit du mal de toi, je n'oserai pas te défendre, parce que je pense que tu as eu bien tort.

— Tu n'es qu'une pauvre sotte incapable de me comprendre, méprise Attila, irritée.

Le lendemain matin, à l'occasion d'une messe de congrégation, M. le Curé s'oublie jusqu'à prêcher sur la concorde et la bonne entente des familles.

M^{lle} Agapite décide qu'elle a été personnellement visée et affiche tout le jour une humeur massacrante.

Mais le jeudi, ah ! le jeudi, jour atroce s'il en fût, un peu avant midi, une rencontre pénible suffoque pour des heures la noble-incomprise.

Elle sort de l'église (par la porte des Bourbondis, bien entendu), quand la ruelle de la dite porte est tout à coup envahie d'un troupeau de chèvres. Les malicieuses bêtes, prises d'on ne sait quelle lubie, entourent la demoiselle et témoignent d'un goût immodéré pour les franges de son mantelet.

Eu vain, tante Agapite lève-t-elle son ombrelle en défense et les sons de sa voix atteignent-ils le maximum d'acuité.

Le maître, heureusement, apparaît.

— Retenez ces bêtes féroces, elles vont me dévorer vive.

Un petit rire seulement, puis un claquement de langue et la martyre est délivrée.

Mais une autre persécution commence. Et le chevrier est pire que les chèvres.

— Voyez-vous, ma chère, il est toujours dangereux de s'affoler. La peur nous fait voir du danger là où il n'y en a pas. Alors, on perd la tête, on prend des mesures ridicules... et vexatoires. Mes chèvres étaient amicales, un coup d'ombrelle en a fait des ennemies. Ainsi va la vie. Soyons prudents en toutes choses.

— Gardez votre sagesse pour vous, vieux fou.

L'ancien ami d'enfance (tombé dans la ruine tout comme la dite amitié) ne manque pas de narguer.

— Sagesse est toujours bonne, même à notre âge. Puisque j'en ai pour deux, je vous en passe un peu. Acceptez-le, chère démunie, cadeau de pauvre est précieux.

Tante Agapite se précipite chez elle et sacrifie tout un flacon d'odeur (quatre francs cinquante en solde) pour essayer de se purifier des miasmes nauséabonds. Il en reste encore... et aussi la flétrissure morale.

Le lendemain, vendredi, est atroce. Tante Agapite, plus exaspérée à mesure qu'approche le dimanche, promène dans la maison une face de malédiction. Ses lèvres ne s'entr'ouvrent que pour jeter des imprécations confuses. Tante Gabinie, prise d'affolement maternel, cache l'enfant-géranium sous une table et délibère si elle ne le mettra pas dans une armoire. Cependant, Claude assure que c'est là crainte vaine et que, de plus, le bébé-bouture en peut prendre un haut mal inconnu mais terrible. Rien n'y fait. Tante Gabinie sent la foudre gronder sur sa tête.

Vers trois heures, l'apparition de Cadette et sa disparition subite dans la chambre de l'aînée augmentent l'angoisse latente; on entend des chuchotements. En vain M^{me} de Bourbondis hausse-t-elle les épaules. Tante Gabinie prend peur tout à fait et disparaît à son tour.

Elle disparaît dans sa chambre, et là, bien seule, le cœur battant, bourrelée de remords et

pourtant décidée, tante Gabinie, parfaitement bonne et honnête, tante Gabinie, honneur des vieilles filles, mère manquée, tante Gabinie commet délibérément une action honteuse : tante Gabinie écoute à la porte.

Oui, elle écoute, et ce qu'elle entend la consterne.

— Vous êtes bien sûre, Cadette ?

— Sûre de sûre, Mademoiselle. J'étais dans ma chambre et l'on entend tout de la terrasse. En bas, sous le rempart, ce mirliflor d'avocat disait à notre folle : « Demain, c'est bien convenu, n'est-ce pas ? Bertrade et toutes les autres sont d'accord. On se retrouvera dans le bois du docteur. On a tant à se dire. Il faut absolument que nous nous voyions. Jacqueline y mène la bande des petits. Eh bien, nous y serons tous, et foin des vieux clichés. »

— Vieux clichés ! répète tante Agapite, bouleversée, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oh ! pour cela, Mademoiselle, qui est si intelligente, comprendra bien mieux que moi, insinue doucement la perfide. Moi qui suis sotte fille de campagne, j'ai cru d'abord, Dieu me pardonne et Mademoiselle aussi ! que cela voulait dire tout justement celle... oh ! non, jamais je n'oserais dire cela, et eux non plus, seulement le penser, sans Bitou les en garde !

— Les misérables, gronde tante Agapite. Continuez.

— C'est tout. Vieux clichés, que je disais donc, Alors notre perruche a répondu : « Ça colle, comptez sur nous ».

— Ça colle !

« Comptez sur nous, Jeannotte aussi viendra, dussé-je la traîner. Mais pensez donc, elle aimera mieux partager les responsabilités, bonne âme, je la connais. Donc demain, à cinq heures, au bois de Jacqueline. »

Un silence, puis tante Agapite conclut :

— C'est bon. Retournez chez vous, ma brave fille, et que personne ne se doute que je sais. Et soyez bien sûre que, demain, ces misérables trouveront à qui parler !

C'est fini. Cadette est partie, Agapite tricote avec rage, le sourcil froncé, l'œil de Napoléon la veille d'une bataille. La pauvre Gabinie, effondrée sur son prie-Dieu, cherche en vain le moyen de détourner la foudre. Ah ! quel supplice ! savoir que le danger menace les êtres aimés et se sentir impuissante à les défendre. Les minutes volent,

volent, les heures passent; tante Gabinie supplie le Ciel et nulle inspiration ne vient.

A la fin, ne pouvant plus supporter l'angoisse, elle sort, oui, elle sort comme pour une promenade du dimanche, mais on est en semaine et elle n'a osé mettre que son vieux chapeau et la vareuse que Claude et Géraude lui ont retreicotée d'une laine reteinte.

Dans cet équipage, elle erre comme une âme en peine sous les remparts.

— Ma parole! lui dit une voix gaie, c'est bien vous, Gabinie? je vous prenais pour l'ombre du prince Noir.

Un gémissement annonce que ce n'est point l'heure des plaisanteries.

— Mon pauvre chevalier, je suis bien malheureuse.

Il fait encore assez clair pour qu'on distingue des larmes dans les doux yeux fanés. Que Gabinie pleure, ce n'est point là chose extraordinaire, encore qu'émouvante, pauvre brebis toujours tondue, mais qu'elle soit seule, si loin de sa maison, un vendredi soir, jour de travail, cela prouve une perturbation terrible dans son esprit et dans la règle immuable de la maison des Bourbondis-les-Dames.

— Conte-moi cela, dit le chevalier, s'asseyant sans cérémonie sur la margelle d'un petit pont.

Tante Gabinie conte, le chevalier écoute.

C'est l'heure exquise du soir où le couchant pourpre adoucit sa gloire sanglante. Peu à peu, les nuages passent du mauve tendre au bleu foncé. Au-dessus des deux pauvres vieux amis, Pardiac silhouette sa masse héroïque, tours et remparts découpés en ombres chinoises. L'air brûlant fraîchit, l'on entend des rires d'enfants, des cris d'oiseau.

Beauté de la terre méridionale, douceur de la vie, c'est l'heure où l'âme, éblouie de splendeur, aspire à la grande Splendeur, créatrice de toute chose. On se sent léger, heureux, dégagé des mesquineries, des petitesesses... C'est l'heure où le chevalier, profond philosophe, oublie les détresses de sa vie manquée. Il n'est plus qu'un poète, le vent du soir chante à ses oreilles la merveilleuse chanson de l'espoir éternel.

Quelle chute, quel gâchis du moment précieux! on lui vole son crépuscule, aujourd'hui! il doit retomber plus bas que jamais dans les viles contingences que lui narre une voix éplorée.

Mais le cœur du chevalier est trop jeune encore, il sera trop jeune toujours pour se durcir d'égoïsme. Il oublie ses regrets, son feutre cabossé se redresse. Une tâche de choix émeut son âme de cyrano.

— Ne pleurez plus, Gabinie, et ne craignez rien. Je me charge de tout.

Elle s'en va, consolée. Lui ne bouge pas. Son chien à ses pieds, il laisse couler l'heure.

La lune s'est levée, argentant le paysage. M^{me} Dauplan, de sa fenêtre, apercevant l'ombre immobile, dit à son mari :

— Voilà notre vieil ami qui compose une ode à la nuit.

Jotte et Jeannotte, rieuses à cette pensée, souhaitent de chanter les vers du chevalier.

Elles ne savent pas quels noms les inspirent. Elles ne voient pas, quelques instants plus tard, le chansonnier de la lune quitter sa place et se diriger vers la ville.

Il passe dans les rues désertes, comme jadis le prince d'ombre; comme lui aussi, il pousse une porte entr'ouverte. Mais il ne vient voler aucun cœur, il va plutôt rapprocher ceux qui s'aiment.

L'étude est déserte; M^e Centulle, habitué à ces visites, ne quitte pas son journal. Le chevalier s'assied à sa place, prend la plume notariale, et, sur l'austère papier des grimoires, écrit sans hésiter.

« Monsieur Hervé de Tojac, monsieur Jacques Salabert, n'allez pas demain au bois de Jacqueline. Il est dangereux, infesté depuis quelque temps par un genre de vipères fort venimeuses quoique peu connues des naturalistes. Qu'elles soient à coiffes ou à capotes, leurs blessures sont perfides. Laissez-moi le soin de les réduire à l'impuissance. J'irai vous rendre compte de mon expédition dans la soirée.

« Et je signe : un ami véritable,

« *Le chevalier de Marsoulès.*

« P. S. — Les terrasses ont des oreilles comme les murs. Méfiez-vous des chouettes qui logent dans les remparts. »

Puis, fort satisfait, le vieil homme fit fort allégrement le chemin de Pointe-d'Aube et déposa sa lettre dans la boîte de la grille. Ensuite, il dormit du sommeil des forts la veille de la bataille.

Le lendemain, de très bonne heure, il eut une

courte conférence avec Bertrade et Jeannotte qui partaient pour la messe matinale. Ayant ainsi réglé soigneusement tous les points de sa stratégie, il s'en fut avec ses chèvres.

Et ce jour-là parut d'abord très tranquille. La chaleur étant un peu moins féroce que de coutume, on s'en fut de bonne heure au fameux bois. Rien ne paraissait changé au programme. Jotte et Jeannotte se rendirent chez le docteur, où la bande enfantine attendait. Puis l'on passa à la tour appeler les Bourbondis et l'on s'en alla gaiement, les petits chantant, les grandes babillant.

Le bois était vaste et bien entretenu, un vrai parc lointain, c'est vrai, mais qui faisait les délices de ses jeunes propriétaires. Le docteur, soucieux de sa turbulente nichée, avait fait élever une petite maison de bois, refuge des jours d'orage.

Mais il faisait si beau, ce soir, que personne ne s'en approcha. On s'était installé sur la lisière, on travaillait en surveillant les petits et l'on riait beaucoup. Les mots résonnaient clairs sous la voûte verte. Quelqu'un qui se fût caché dans la cabane eût tout entendu.

— Gai, gai, marions-nous, chantonnait l'une.

— Foin des vieilles filles. Elles sont laides et méchantes.

— Oui, mais il n'y a plus d'hommes, gémit une troisième.

— Faisons une neuvaine!

— Pour qu'il en pousse comme des champignons!

Fous rires, mais l'idée paraît sublime.

— Savez-vous? propose Bertrade, si on la commençait aujourd'hui même; nous ne sommes pas loin de la chapelle de san Bitou. Promettons d'y aller en pèlerinage tous les jours.

Adoptée d'emblée, la motion bouleverse l'ordre établi. Cinq minutes après, le bois est vide, la jeunesse envolée. Alors, chose singulière, on dirait qu'on a bougé dans la cabane. Oui, ce n'est pas une illusion : les oiseaux, un instant rassurés par le silence, se taisent à nouveau. La porte renue.

Et tante Agapite paraît. Ecarlate de chaleur et de dépit, elle sonde du regard la clairière. Cadette a donc mal compris? ou bien... un soupçon terrible la hante, se serait-on joué d'elle? Non, voici des pas sur la mousse, un piétinement sourd derrière la cabane. Allons, ce n'est plus le moment de rire. L'heure de la justice sonne.

— Approchez, dit Attila d'une voix éclatante, vous n'allez pas trouver qui vous croyez.

— Vraiment, ma chère ?

La pauvre demoiselle sursaute. Le dépit, l'amertume, la colère, l'assaillent à la fois. C'est le chevalier qui est là, railleur à son habitude, ses yeux noirs luisant sous le feutre cabossé.

Il est accablant de politesse.

— Vous ici ! Agapite, si loin de Pardiac ; en quel honneur ?

Les lèvres minces laissent à peine échapper quelque piètre défense.

— Je suis venue... je cherchais...

— Des simples pour la tisane ? demande innocemment le bon apôtre. Pourquoi vous donner cette peine ? je vous en fournirai des fagots.

Tante Agapite ouvre son ombrelle et reprend la route du retour, empesée de raideur.

— Permettez que je vous accompagne. Vous n'êtes pas habituée aux bois. Il y a quelquefois d'ennuyeuses rencontres.

Pas de réponse. Les deux anciens amis cheminent côte à côte, si différents ! la riche demoiselle, sage fourmi sûre d'une vicillesse comblée ; le pauvre hère dénué de tout, si riche de cœur.

Jadis, il y a bien des années, Agapite de Bourbondis et Sosthène de Marsoulès se sont trouvés en lutte. Lui voulait épouser la sœur cadette de celle-ci ; elle lui plaisait, bonne et charmante plus que jolie. Mais il était dépensier, insouciant, et Agapite, dirigeant sa mère, les a séparés. Aux yeux du monde, elle a bien fait. Le temps a justifié sa prudence. Mais ceux qui regardent toutes choses sous le rayon divin de la charité doutent. Gabinie, douce et aimante, eût gardé, protégé le jeune homme léger, mais profondément bon, qui, sans cet ange gardien, a sombré. Quarante ans ont passé sur ce petit drame. Tous les acteurs en sont encore debout, vieillis, parvenus à l'heure du détachement — mais oublieux ? qui le sait !

Et voici qu'une fois de plus, les deux antagonistes se retrouvent face à face. Leurs cheveux sont blancs, leurs épaules se courbent ; pourtant le même feu, semble-t-il, allume leur regard.

Une fois de plus, vont-ils se heurter, se blesser ?

Non, la vie a passé, terrible modelieuse des âmes. Si l'une s'est pétrifiée d'orgueil satisfait, l'autre ne garde de tant d'épreuves qu'un cœur meilleur.

Et le chevalier dit simplement :

— Mon amie, il faut que le passé vous serve de leçon. Laissez vos nièces être heureuses.

Alors, quelque chose remue dans le cœur desséché de la vieille fille. Tant de douceur chez sa victime la bouleverse; on dirait un vent puissant balayant rancœurs et petitesesses.

Et tante Agapite gémit, humble pour une fois :

— Je ne saurais pas.

Mais le chevalier, à ces mots, se sent payé de beaucoup de peine.

— Vous apprendrez facilement, s'écrie-t-il, retrouvant le feu de sa jeunesse. C'est si bon, le bonheur de ceux qu'on aime.

Plus un mot. Ils ne sont que deux vieux qui marchent côte à côte dans la poussière, sous le soleil. Mais, sans qu'on le voie, chemine aussi avec eux le cortège de leurs vies passées. Et le cœur de tante Agapite bat singulièrement à ce contact mystérieux.

Il n'y a personne sur la route. Là-haut, les vieux murs de Pardiac, le donjon orgueilleux les regardent pourtant; l'âme de la petite patrie les enveloppe d'une étreinte maternelle; tant de siècles, tant de générations glorieuses ou laborieuses, tendres et sévères à la fois, appel du passé plus émouvant d'être entendu au seuil de la vieillesse après une vie d'inimitié.

Mais c'est fini, tout cela. Ils le sentent. Ils ont touché du doigt la vérité de toute chose.

Alors, comme on passe devant Pointe-d'Aube, le chevalier dit tranquillement :

— Un bon garçon celui qui vit là!

Tante Agapite n'a pas de peine à dire :

— Mais j'ai toujours souhaité qu'il épousât une de mes nièces.

Le chevalier soupire tout bas, non de regret, mais de ce qu'il va falloir faire comprendre à moins clairvoyant que lui.

— Hervé n'est pas seul dans cette jolie vicille bicoque. Un autre vit avec lui.

Un cri sincère :

— Celui-là n'est pas pour mes nièces!

— Vous croyez; à tort peut-être.

Le ton de cette voix sonne le glas à l'âme en détresse.

— Oh! impossible, impossible! Ce serait la fin de tout.

— Ou l'éternel recommencement.

Tante Agapite suffoque.

— Laquelle? mon Dieu, laquelle?

— Eh, ma chère, celle qui ne sait rien encore ou qui met volontairement la main sur ses yeux, la benjamine.

— Claude, oh ! elle ne voudra jamais !

Le cri a triomphé sincèrement.

— Si, elle voudra... un jour, si ma vieille expérience ne me trompe pas et si on ne l'encourage pas dans la mauvaise voie.

La convertie de si fraîche date reprend un brin du manteau d'Attila.

— Cela dépendra de nos consciences.

— Non, de votre cœur.

Ils sont arrivés au haut de la pente. La grand'porte de Pardiac ouvre devant eux son arche d'ombre. Ils vont se séparer, l'heure unique ne reviendra jamais, peut-être. Le chevalier supplie :

— Agapite, nous sommes au bout de la vie. Bientôt, nous retournerons près de nos défunts. C'est pourtant la vie que nous devons prêcher et non la mort, l'amour et pas la solitude, l'égoïsme, la tristesse, notre lot, enfin. Ah ! que nos jeunes soient plus heureux que nous.

Les lèvres de tante Agapite se serrent, mais peut-être sur une plainte. Est-elle vraiment convertie ?

A cet instant, une ombre vivante se détache de l'ombre de la porte. Trapue, ramassée, les yeux méchants sous le foulard bariolé, c'est la mauvaise conseillère, la vipère à coiffe.

Le chevalier tremble.

— Pauvres enfants, soupire-t-il, tombés aux griffes de cette mégère. Et vous, Agapite, acceptez cette vile compare...

Le sang des Bourbondis saute dans les veines de l'orgueilleuse.

— Chevalier, dit-elle solennellement, vous pouvez n'être pas mon ami, mais vous êtes un honnête homme. Désormais, vous avez ma parole, quoi qu'il arrive, je ne m'occupe plus de mes nièces, sauf pour prier pour leur bonheur.

Et elle disparaît, écrasant au passage, d'un regard fier, la cauteleuse alliée dont la vue lui a rendu la raison.

Alors, le chevalier, gracieusement, aborde la dernière ennemie :

— Ma fille, dit-il, M^{lle} de Bourbondis vous remercie pour le concours que vous lui avez offert. Mais, ayant découvert la vérité, elle a remis l'affaire entre mes mains, et moi, je suis assez fort pour agir seul. A l'avenir, vous voilà donc dis-

pensée de cette besogne superflue. Consacrez-vous à vos casseroles.

A son tour, il a disparu sous l'ombre de la grand'porte. Cadette, pétrifiée, se remet lentement. La fureur et aussi la détresse l'envahissent. Que faire contre celui-là ! il est de taille à déjouer toute malice. Et puis il est pauvre, absolument pauvre, dénué de tout bien, par conséquent à l'abri de tous les coups puisqu'il n'offre nul point sensible.

Cadette, défermée, se venge à la façon de sa race et, le poing tendu, insulte :

— Chevrier, va !

XIV

Le soir apaisé d'un jour de bataille. La bibliothèque de Pointe-d'Aube bâillant par ses trois portes-fenêtres au bon vent de la nuit. Une lampe voilée éclaire à peine la scène. Le châtelain disparaît dans la pénombre douce, Jacques s'agite au fond d'un bon fauteuil. Mais le chevalier étale en pleine lumière ses yeux brillants, son grand nez, les rides de son visage maigre et ses pauvres habits prennent un air glorieux. Il a conté tout simplement son aventure, tout simplement, sans phrases, comme cela s'est passé : l'étincelle de générosité réchauffant un cœur qu'on croyait mort.

— Et maintenant, dit-il, un brin narquois à son habitude, maintenant il faut conclure.

Jacques soupire.

— Ah ! je voudrais bien.

Puis il se tait, sentant qu'il est compris sans phrases. Le chevalier est tout à fait rentré dans son milieu, ce soir. Il évolue sans heurt dans les passes les plus difficiles. Courtois, délicat, fin comme l'ambre, il est redevenu le brillant causeur de jadis, celui qui savait enchanter les mondaines.

Mais ce jeu délicat ne lui sert à cet instant précis qu'à débrouiller paternellement les fils d'une situation tendue.

— C'est un peu trop tôt seulement, dit-il, amical, à Jacques. Vous êtes jeune, mon ami, vous avez le temps de vous faire aimer.

— Que faire ? implore Jacques, s'inclinant devant cet esprit subtil.

— Rien d'extraordinaire. Ne pas s'imposer, disparaître même un peu si... quelque déception le rend nécessaire.

Et, se tournant vers Hervé :

— Je ne crois pas me tromper en pensant que vous en savez plus long que tout autre sur cette déception, monsieur l'indécis.

— Pas si indécis que cela, riposte Hervé, puisque vous évoquez la dite déception... si toutefois elle existe.

— Elle existera un jour, en tout cas, sourit le chevalier, puisque, mon jeune ami, vous savez au moins une chose : ce que vous ne voulez pas.

Hervé se détourne, gêné. L'heure lui est pénible, et cependant il la sent nécessaire. Il a un retour de fureur presque comique.

— Oh ! ces petits esprits, ces petites grimaces, ces petites gens, cela gâterait le paradis terrestre s'il existait encore.

— Le paradis terrestre, vous l'aurez quand vous le voudrez.

Hervé fume en silence. Jacques a une explosion.

— Regardez-le, dit-il avec amertume, il se vautre dans son indolence, piétinant le sort des autres.

— Hé, là, dit Hervé avec humeur, je ne puis me sacrifier pour vous faire plaisir.

— Même pour nous sortir de l'impasse ? tu sais très bien qu'au point où en sont les choses, tout le monde attend ta décision. Veinard, va ; toi, on t'accepterait.

— Je ne puis me marier par dévouement pour toi.

— Mariez-vous par amour, dit tranquillement le chevalier.

Hervé le regarde de travers.

— Et si je n'aimais personne ? grogne-t-il ?

— Vous croyez ça !

Hervé va bondir. Un regard narquois l'arrête.

— Mon cher, nous ne pouvons pourtant parler autrement que par symbole. Vous comme moi n'aimeriez pas à effeuiller des noms, comme on effeuille une simple marguerite.

— Oh ! dit Jacques crâment, il est bien trop sot pour s'y décider. Il a peur d'y voir clair.

Et le railleur énumère :

— Trop vieille, trop veuve, trop grosse, pas pour lui, trop jeune, trop lancée, que reste-t-il ?

Hervé disparaît sur la terrasse. Il se promène

longuement dans la nuit sous les arbres amis. Ce n'est pas la colère qui l'arrache à la société de ses railleurs amis. C'est un autre sentiment plus doux, bien plus doux, tout fait d'émotion tendre, de religieux respect. Il a menti tout à l'heure. Menti ! est-ce bien le mot ? Voulait-il renier réellement celle qui, insensiblement, presque sans qu'il s'en doute, a gagné son cœur ? Non, oh ! non. Mais il a eu peur du mot brutal, de tout ce qui est étranger à cette chose si chère qu'il veut tout à lui encore, rien qu'à lui.

Il a tant réfléchi dans ces jours de la fameuse retraite, ces jours qui ont exaspéré les autres. Il a vu clair dans son cœur. Il a compris que l'amour est fait d'harmonie, l'amour sincère et durable qui a plus besoin de qualités sérieuses que de dehors brillants.

Il a vu, bien vu, dans le silence de son cœur, qui sera la vraie châtelaine, la gardienne du foyer, la douceur en même temps que la force de la vie, celle qui embellira la maison au lieu d'éparpiller son âme aux fêtes du monde, la travailleuse sous la lampe, le sourire, la grâce, toutes les divines vertus de bonté, de générosité, d'abnégation silencieuse et tendre, celle enfin qui n'aura pas peur de souffrir pour son mari.

Il croit encore entendre le cri jaillir de son cœur, chère silencieuse, quand l'instance de ses amies descella ses lèvres. Ce jour-là, il entendit aussi, pour la première fois, son cœur à lui répondre enfin à l'appel jamais entendu encore, toujours désiré.

On l'accuse d'être indécis, c'est qu'il n'avait pas reconnu la vérité. Maintenant, il n'hésite plus. S'il prolonge sa promenade de solitaire, c'est pour mieux écouter chanter dans le silence la divine chanson.

Dans le salon, Jacques s'impatiente. Pauvre Jacques, malheureux en amour. Mais comment a-t-il si mal choisi ?

Mal choisi ? non, les circonstances le desservent plus que celle qu'il aime. Si peu fat que soit Hervé, il n'a pu ignorer que lui-même a été le fâcheux obstacle sur la route de son ami. Mais il sait bien aussi qu'il a été la forme conventionnelle des traditions beaucoup plus que l'amour lui-même. Définitivement écarté, Claude ne pensera plus à lui. Le chevalier a deviné vrai. Si elle sait se dégager de ses préjugés, si elle écoute son cœur, elle peut être heureuse vraiment un

jour dans le sort que maintenant elle va dédaigner peut-être.

Mais c'est à l'avenir de confirmer ou d'infirmer ces hypothèses. Hervé, lui, se penche, ébloui, vers le lendemain qu'il sent plein de si belles promesses.

Et il rentre dans la bibliothèque.

— Monsieur le chevalier, dit-il, regagnant sa place, ne pressez plus l'indécis que vous me croyez. C'est seulement son consentement à elle qui manque.

Jacques jette un bravo à réveiller tout Pardiac.

— Cher monsieur, dit le chevalier, ici, je me récuse, c'est à vous de l'obtenir. Je redeviens un pauvre chevrier, uniquement occupé de son capricieux troupeau.

— Je connais un autre troupeau aussi capricieux et qui demain sera difficile, prophétise Jacques sans cérémonie.

Le chevalier le toise :

— Auriez-vous peur? Vous me décevriez.

— Non, dit Jacques, je saurai courir ma chance... et l'aider.

— Et bien, adieu maintenant. Il est très tard, je rentre dans ma tanière. Une fois de plus, mon pas dans la nuit effraiera les marmots. Ils croiront au prince Noir qui rôde.

— Ah! dit Jacques avec âme, une fois de plus il est passé le prince d'ombre.

XV

Un dimanche, un beau dimanche de Pardiac. Le soleil et la chaleur, une fois de plus, bercent la paix dominicale. Après les vêpres, tôt chantées, les heures du jour qui restent paraissent longues, longues, que faire? On n'a aucune envie de se réunir. On oublie même le fameux pèlerinage à san Bitou. Est-ce l'effet de la canicule? On semble douter que les vertus du bienheureux patron aillent jusqu'à faire pousser les maris comme des champignons.

Puis, c'est bizarre, on n'a pas envie de parler. On ne sait quel souffle mystérieux passe. On rit sans motif pour tomber ensuite dans la plus sombre rêverie. Et ce mal est général, il affecte toutes les jeunes filles, justifiant l'insolente phrase de Jacques : « Un troupeau capricieux. »

Oui, très capricieux, très chèvres, ce soir. On se boude et se raccommode trois fois dans la même heure et sans ombre de motif. A la tour, Bertrade, très sombre, se sent très vieille, très lasse subitement. Le souvenir de Francis est plus douloureux à Yolaine. Géraude s'avoue très laide dans la sincérité de son miroir et redoute la déception. Claude est tiraillée entre ce que son orgueil désire et l'appel secret de son cœur.

Jacquette a revêtu sa plus vilaine robe et se dispute avec ses frères, redevenue aussi gamine qu'eux.

Chez les Dauplan, Jotte s'interroge : « Saurai-je m'habituer à la campagne ? »

A la même heure, Claude pense que la ville lui paraîtrait trop banale après la tour.

Et Jeannotte demande à Dieu le courage de « le » voir, sans mourir de chagrin, au bras d'une autre.

Tante Agapite, changée depuis la veille, changée au point d'effrayer sa sœur et de réveiller sa mère, médite dans le Sahara groseille et or de son salon.

Cadette, plus nerveuse qu'un chat fâché, bouscule tout le monde et massacre ses casseroles.

— C'est la faute du vent d'autan, dit-on partout pour excuser ces désordres inouïs.

Il souffle, en effet, le vent d'autan, le fléau de ces régions. Par ce temps de sécheresse, il se garderait bien d'amener la pluie. Il se contente de soulever des tourbillons de poussière et de mettre tous les nerveux hors de leurs gonds.

Or, la plupart des Méridionaux sont nerveux. C'est incalculable ce qu'il y a ce soir de portes qui claquent et de réponses qui claquent aussi.

Seul le chevalier, debout au seuil de sa tanière, sent ses membres se détendre au vent capricieux. Il sourit tout seul à une pensée secrète. Tout à coup, il se dirige vers la maison des Dauplan.

C'est Jeannotte qui lui répond, lasse, les traits fatigués.

— Quelle est cette tenue de vieille fille ? raille le chevrier gentilhomme, désignant la robe grise. Courez vite mettre quelque chose de blanc, petite. J'ai envie d'aller en promenade avec vous.

La douceur de Jeannotte acquiesce sans difficulté à ce caprice inattendu.

— Faites la cour à Jotte pendant que je m'habille, dit-elle, redevenant gaie sans qu'elle sache pourquoi.

— Non, je vous en supplie, dit Jotte avec feu, n'en faites rien, cher chevalier. Vous êtes si séduisant que je serais capable de vous enlever.

Le chevalier s'est assis en face d'elle. Il a ses habits du dimanche, pauvre vieille toile déteinte tant de fois lavée. Jotte est plus que jamais exquise dans un soupçon de robe rose. Et cependant, ils forment un groupe sans dissonance. Sous l'habit de misère, il est toujours le grand seigneur, comme elle est la grâce de la jeunesse chantant la joie de vivre.

Et ils marivaudent, charmants tous deux.

— Petite princesse de contes, ne regrettez-vous pas Paris ?

— C'est Pardiac qui est le conte de fées, si délicieusement irréel et vivant à la fois.

— Un rêve alors ? Les jeunes filles aiment à rêver.

— C'est si doux.

— Si dangereux. Il y a des réveils...

Sous l'ocre qui la brunit artificiellement, Jotte rougit d'une émotion sincère.

— Bah ! dit-elle, ne faites pas le méchant. Laissez-moi rêver.

— Rêvez donc, petite, le beau rêve d'un été d'Armagnac. Au réveil, vous retrouverez le beau Paris vivant et moqueur, et vous rirez plus fort peut-être...

L'entrée de Jeannotte coupe court heureusement à ces propos. Jotte qui commençait à froncer le sourcil (soigneusement « fait »), Jotte sourit à sa cousine.

— Chérie, tu incarnes la poésie de Pardiac, son âme vraie.

Le si simple costume de Jeannotte prend en effet des plis harmonieux sur son corps souple et long. Ce n'est pourtant que du voile blanc, mais, avec sa ligne droite et les tresses noires qui couronnent son doux visage, elle ressemble à une prêtresse d'autan.

Prêtresse et poupée, le chevalier les entraîne. Au passage, on hele Jacquette. Elle accourt en robe étroite et fanée, mais plus que jamais gentil grillon brun. Par un retour d'humeur enfantine, elle s'est coiffée en catogan d'un énorme nœud rose. Elle retrouve ainsi sa figure d'adolescente trop oubliée.

C'est curieux, d'ailleurs, comme aujourd'hui — influence du vent d'autan, peut-être ! — tous les masques tombent, laissant à découvert les visages vrais. Les Bourbondis, qui se joignent au

groupe, ne semblent plus les mêmes : Bertrade a perdu toute jeunesse, Yolaine est plus émaciée, Géraude épanouie en campagnarde, Claude nerveuse comme un page en maraude.

Et le chevalier leur dit, taquin :

— Je n'ai fait que changer de chèvres, aujourd'hui.

On n'a même pas la force de le griffer. Il conduit sans peine son « troupeau » à la rivière.

On s'assied sur l'herbe sèche. Le donjon étend jusqu'ici son ombre gigantesque.

— Le prince Noir ! évoque le chevalier.

— Oh ! assez de cette légende, protestent quelques voix. Elle est trop menteuse.

— Non, dit le chevalier fermement, elle est véridique. Que nous le voulions ou pas, fils de Pardiac, nous sommes asservis au terrible ancêtre. Seulement beaucoup de nous ne connaîtront que son ombre.

— Je n'aime pas les ombres, grogne Jotte.

— Criez « vive Paris », petite Parisienne. La ville natale vous donnera autre chose que l'ombre.

Jotte jette un regard noir au prophète sibyllin. Elle perçoit en lui, ce soir, une intention singulière. On dirait qu'il cherche à la prévenir... de quoi ?

Mais les autres protestent :

— Et nous, alors, les filles de Pardiac ?

Le chevalier n'a pas le temps de répondre. Deux grandes silhouettes traversent le pont.

— Tiens, voilà les garçons, dit Jacqueline, très petite fille, ce soir.

— Quelle est cette réunion champêtre, demande une voix gaie.

— Le salon du chevalier. Acceptez un fauteuil.

Les arrivants sont déjà installés sur l'herbe, velours fort râpé de ce méridional salon.

— Comment, reproche Jacques, c'est vous, chevalier, qui maintenant débauchez la jeunesse ?

— Je remplace tante Agapite jusqu'à nouvel ordre.

Cependant, une contrainte pèse sur l'assemblée.

— Mes chèvres sont muettes, affirme l'insolent gardien.

Farouches aussi. Claude recule précipitamment près de sa sœur quand Jacques s'assied à côté d'elle.

— Sale vent, grogne Jotte.

Le vent, en effet, s'amuse à éparpiller ses boucles courtes.

— Tu es plus poupée que jamais ! complimente Jacqueline.

— Et toi pensionnaire !

— Ce n'est que quelques petits coups pour se faire les cornes, assure paternellement le chevalier. Mes jeunes chevrettes aiment la lutte amicale. Mais les autres !

— Moi, dit mélancoliquement Bertrade, je ne suis qu'une très vieille chèvre détachée de la lutte ; ce vent me donne des rhumatismes.

— C'est beaucoup trop tôt, protestent poliment deux auditeurs qui, d'ailleurs, pensent à autre chose.

— Chevalier, réclame Claude, votre réception est trop sèche. Ce vent me donne soif et faim. Si on courait chercher le goûter ?

Le goûter, le repas cher à tous les Méridionaux, qui ne comprennent pas une soirée non coupée de cet intermède, quitte ensuite à dîner — pardon, à souper ! — d'une tomate ou de deux feuilles de laitue.

— Je n'ai pas oublié le goûter, assure le maître de maison improvisé, je vous ai commandé une bonne vieille « coque » et, tenez, voici le petit du boulanger qui l'apporte.

Un gamin, en effet, accourt à toutes jambes, portant, enveloppée d'une serviette, la grande galette plate toute chaude encore du four, craquante de sucre et qui fait les délices des véritables Pardiacquois.

La vue de la friandise dorée semble ranimer tout le monde. On vote des félicitations au chevalier, surtout quand on le voit sortir de sa sacochette, non point les herbes habituelles, mais quelques grappes de superbe raisin.

— Un vrai goûter de roi, dit-on, sincère.

Alors, Jacques a une idée.

— Il nous faut un roi, mettons une fève.

Déjà, Jacqueline court laver à la rivière un petit caillou blanc.

— Gare aux dents, grimace le chevalier.

— Pas de tricherie, commence-t-on à crier, il ne faut pas qu'on voie la fève ; Jacqueline, tu marques la place.

— Donnez, dit le chevalier, sans rire, c'est moi qui seul serai impartial. Fermez tous les yeux. Maintenant, je découpe et je sers.

— Ah ! mon Dieu, dit Géraude, et si la fève tombe sur une jeune fille ?

— Eh bien ! ce sera une reine et voilà tout,

simplifie Jotte; ce sera d'ailleurs bien plus chic de choisir au lieu d'être choisie.

— Déplacé, protestent les unes.

— Très crâne, très moderne, affirment les autres.

Mais le chevalier, d'une main sûre, offre les parts fumantes et l'on croque à belles dents. Certains fouillent leur part d'un doigt inquiet. Tout de suite un cri de Jacques :

— Hervé, c'est Hervé. Vive le roi!

Une acclamation. Puis le silence, un silence bref et poignant où les sourires cachent l'angoisse, moment si court et si beau des illusions suprêmes avant le coup fatal, finale ramassée dans un éclair de ces longues vacances joyeuses.

Et le roi n'hésite pas. Il se penche vers celle qui, détachée, le regard au loin, n'attend rien.

— Voulez-vous être ma reine? demande-t-il à Jeannotte.

Elle rougit, d'un beau flot de sang qui farde son pur visage, mais elle ne croit pas encore au bonheur.

— Quel grand honneur! dit-elle, gentiment surprise.

Alors, les yeux d'Hervé ont une lueur si douce qu'elle commence à comprendre. D'une main qui tremble un peu, elle prend le petit caillou symbolique. Tout bas, elle réalise des fiançailles mystiques scellées de cette singulière pierre précieuse qui ne la quittera jamais plus.

Mais quand elle relève les paupières, elle sent enfin l'aube du bonheur réel, inouï, merveilleux, l'envelopper de sa chaleur.

Heureusement que le chevalier et Jacques sont bruyants à souhait pour masquer les émotions diverses des acteurs de cette scène. Très vite, d'ailleurs, on se ressaisit, et les ovations sont éclatantes, sinon sincères.

Subitement, toutes les mines ont changé. Quel philtre mystérieux contenait donc la rustique gallette; on n'a plus de mal, ni de chagrin, ni de fatigue. On rit, on jase, on est détaché.

— Délicieux, ce goûter champêtre, assure Géraude.

— Longtemps qu'on ne s'était autant amusé, surenchérit Claude.

— Il n'y a qu'un Pardiac sous la calotte des cieux, proclame Jotte en calculant tout bas l'horaire des trains de Paris.

Et l'on pousse d'assourdissants « Vive le roi! Vive la reine! »

Eux seuls sont silencieux, le roi et la reine; leurs cœurs battent trop fort, elle d'attente merveilleuse, lui d'amour sincère.

Voilà que, tout à coup, le chevalier propose :

— Et si l'on allait voir tante Agapite? c'est son jour, après tout.

— Un peu tard, dit-on du bout des lèvres.

— Eh bien! cela lui prouvera qu'on vient pour elle et pas pour le thé... et la visite sera moins longue.

— Partons, partons.

Mais, quand on est debout, Jacques propose d'organiser le cortège du roi et de la reine.

Le chevalier, réclamant deux demoiselles d'honneur, s'empare de Bertrade et de Jotte. Jacqueline, en avant, est le héraut. Yolaine la suit avec Géraude. Jacques réussit à retenir Claude en arrière.

— Si j'avais été le roi, dit-il sans que ses lèvres tremblent, savez-vous qui aurait été ma reine?

— Je ne tiens nullement à le savoir, dit-elle, hautaine.

Ses yeux brillent, ses lèvres se retroussent d'un pli orgueilleux. La déception inavouée la cabre, et Jacques l'admire encore plus comme il admire chacune des formes de la capricieuse beauté. Il sait qu'il va souffrir, que du moins elle essaiera de le blesser, mais il n'hésite pas. Il faut qu'elle sache. Lui n'est pas Henri, son aîné, un timide, un doux. Et elle n'est pas Bertrade, l'inaccessible. Il dit hardiment :

— C'est vous qui serez ma reine un jour.

— Jamais.

Elle va s'enfuir, mais il la suit. Elle ne sait point combien il est tenace, elle ne sait pas non plus combien perspicace et que son cœur à elle s'est parfois trahi.

Gamin toujours, voilant son grand amour de gaité courageuse, il dit seulement :

— Un jour viendra.

— Quel pitre, veut-elle railler.

Mais les mots s'arrêtent dans sa gorge. Alors, il reprend tranquillement :

— Les temps changent. La guerre a aboli bien des préjugés surannés, quoique l'ardiac en recèle encore quelques vestiges. Un homme n'a plus que sa valeur naturelle, un Salabert peut valoir même un Bourbondis.

C'est trop tôt, la révolte l'aveugle, elle prend l'amour sincère pour une audace insolente.

— Un Bourbondis, peut-être, dit-elle orgueil-

leusé, mais pas « une » Bourbondis. Aucune guerre ne pourra jamais abolir les justes fiertés dans les cœurs de femme.

Cette fois, elle le quitte sans qu'il essaye même de la rejoindre. Il souffre un peu du premier choc dont il avait pourtant prévu la rudesse. Le donjon lève au-dessus de lui une silhouette impressionnante, pense-t-il. Vieux Pardiac de tant de siècles, forteresse arriérée, mais combien solide encore, des idées de jadis, religion intangible de tant de générations orgueilleuses, le vieux donjon incarne une vision menaçante.

Puis Jacques sourit. Sous son appareil guerrier, le donjon ne fut, en somme, que la maison du prince d'ombre...

Et toujours le mécréant honni et adoré règnera sur Pardiac. Pourquoi celui qu'il symbolise ne toucherait-il pas à son tour l'âme rebelle de la jolie orgueilleuse ?

Jacques, qui a fait la guerre, sait la valeur de la patience, et, tranquillement, il rejoint le groupe. On arrive, d'ailleurs.

Très loin derrière les autres venaient le roi et la reine d'un jour. La route était courte entre le vieux pont et la ville; pourtant, bien avant la grand'porte, l'avenir de Jeannotte s'était fixé.

Hervé lui avait dit seulement :

— Ce n'est pas une royauté pour rire que je vous offre. Je veux que vous soyez la reine de Pointe-d'Aube et de toute ma vie. Le voulez-vous ?

Les yeux admirables lui répondirent seuls, ces yeux que, maintenant, il ne pourrait plus confondre avec nuls autres.

Ensuite, ils perdirent la notion du temps.

— Ne les attendons pas, conseilla le chevalier, poussant le reste de son troupeau dans le corridor des Bourbondis-les-Dames.

Un instant après, tous les beaux fauteuils groseille étaient occupés. Tante Agapite n'en pouvait croire ses yeux.

— Tante, soupira Bertrade, s'allongeant à l'aise, il fait bon chez vous.

Elle avait l'air très fatigué, comme si elle revenait d'un très long voyage qui lui fit aussi trouver meilleure l'atmosphère de la famille.

— Ce vent d'autan est accablant, avoua-t-elle.

Ce fut alors un cri général sur les méfaits du terrible Daouante, le fléau du pays. Chacune se découvrit un mal subit, mais affreux. Seuls, Jacques et le chevalier ne se plainquirent pas.

Alors, tante Agapite, d'un coup d'œil, consulta la pendule. Il était trop tard pour le thé.

— Je vais vous donner des cerises à l'eau-de-vie, annonça-t-elle, généreuse, cela vous remontera.

Quelques minutes plus tard — influence de la liqueur ou autre? — la cordialité détendait tous les esprits, jeunes ou vieux; l'atmosphère s'était singulièrement allégée.

— A dimanche, se dit-on sincèrement comme adieu.

XVI

Mais, en Gascogne comme partout ailleurs, entre deux dimanches il y a l'intervalle de six jours, et cet intervalle peut être fort rempli, parfois.

Cette semaine-là en fut un exemple frappant. Dès le lundi, les commères, Cadette la première, furent fort occupées de certaines allées et venues entre Pointe-d'Aube et la maison Dauplan, et, aux premières heures du mardi, la grande nouvelle courait de bouche en bouche.

M. de Tojac se mariait, et avec qui, s'il vous plaît? avec bien la dernière à laquelle on aurait songé : M^{lle} Dauplan; pas la Parisienne, non, la simple Jeannotte que toute la ville avait vu cent fois en coiffe de linon balayer les taudis des vieux ou bercer les marmots orphelins. Et bien, c'était justement elle qui allait devenir la riche châtelaine de *Punto-d'Aübo*, la première dame du pays.

Les fiançailles avaient lieu dès le jeudi. La jeune fille portait déjà au doigt la bague symbolique — et quelle bague! — personne n'en avait jamais vu de pareille. Mademoiselle l'ainée des Bourbondis-les-Dames disait bien reconnaître l'anneau de la défunte châtelaine, mais il y en avait un second tellement plus rare que Pardiac entier en jassait. A première vue, on aurait cru une pierre toute simple, voire même un caillou de ruisseau enchâssé dans de l'argent, mais cette erreur était bonne tout juste pour des gens qui n'ont idée de rien. Donnée par un fiancé si riche et qui avait vu tant de pays jaunes, noirs ou bleus, cela ne pouvait être qu'un métal inconnu et une pierre sans pareille, peut-être de la dent de lait d'élé-

phant, ou tout au moins de la corne de lion nègre ou quelque chose d'aussi fabuleux.

— Cette demoiselle Jeannotte, quelle chance! disait-on de toutes parts.

Cadette exultait. Ce mariage inattendu l'emplissant de gloire balayait toutes les rancunes passées.

— Pas moins, triomphait-elle au milieu des madras, pas moins que c'est la nôtre qui a vaincu toutes ces noblesses. Et rien d'étonnant d'ailleurs. D'abord, c'est bien la plus riche...

Pas très difficile à côté des Bourbondis sans aucune dot, et de Jacqueline flanquée de six cadets.

La plus riche et la mieux élevée. Ah! elle sait tout faire : ses robes, son violon, la tapisserie, et toutes ces recettes que je lui ai apprises.

Et Cadette s'en allait dans le retroussement glorieux de son cotillon rayé. Une allégresse lui agrandissait l'âme.

— Comment allez-vous, Mademoiselle, s'inquiéta-t-elle, attendrie, rencontrant tante Gabinie à l'angle de la place. Bien longtemps que je n'ai vu vos fleurs, san Bitou! qu'elles doivent donc avoir grandi!

— Hum, hum, toussotte la pauvre tante, elles me semblent un peu chétives. Trop de soleil peut-être ou bien les pieds sont trop vieux.

— Je vous en donnerai, promet Cadette sans que le clocher s'écroule. Vous comprenez, ajouta-t-elle, bonhomme, tant de fleurs à soigner vont me gêner, moi qui aurai tout le train d'un mariage, tandis que vous...

— Nous avons aussi nos noces, dit tante Gabinie, frémissante.

— Ah bah! Et qui donc est le marié? se redresse Cadette.

Est-ce que quelqu'un au monde se permettrait de monter à la cheville d'Hervé de Tojac! Déjà rassurée, elle sourit.

Mais c'est tante Gabinie qui se redresse.

— Notre marié à nous est un roi. Le Roi du monde. Cadette, ma fille, Dieu nous fait un grand honneur : ma nièce Yolaine entre au Carmel le mois prochain.

— Elle y fera une sainte, assure Cadette, généreuse.

Puis, tout de suite :

— Mais noces froides, celles-là! Demoiselle, point de dîner vous n'aurez à faire. Je vous donnerai trois beaux géraniums pour garnir votre autel.

Oui, Yolaine retournait à Dieu. Le monde ne lui disait plus rien depuis que Francis ne l'habitait plus. Dieu seul pouvait combler le vide de cette âme.

Ses sœurs, frères pourtant du grand honneur, pleuraient le départ de la douce compagne. Déjà, elle leur faisait ses adieux, un peu chaque jour, de peur d'oublier quelque chose.

— J'ai peur de la solitude pour toi, disait-elle à Bertrade. Rapproche-toi de tante Gabinie.

— Et ne deviens pas une tante Agapite, veux-tu dire. Ah! pars en paix, chère élue. Je crois que je saurai me garder de l'excès.

A Géraude, Yolaine dit :

— Je prierai pour qu'il te vienne un bon mari que tu rendras heureux sans peine, tant tu es bonne aussi.

Mais à Claude, elle dit plus bas :

— Pour toi, je prierai Dieu qu'il t'éclaire.

Le petit page détourna la tête. Par la blessure saignante de l'amour-propre, l'amour vrai entraînait peu à peu.

Ainsi, les Bourbondis-les-Demoiselles orientaient leurs routes différentes.

Jacquette, tout à la joie d'être demoiselle d'honneur, se prenait décidément pour une femme sérieuse qui n'a jamais caressé de rêves saugrenus.

Chez les Dauplan, Jeannotte ouvrait son âme au bonheur. Hervé ne voulait pas attendre l'hiver pour amener sa jeune femme à Pointe-d'Aube. Le mariage fut donc fixé en octobre.

— Tu attendras jusque-là, demanda-t-elle à sa cousine.

— Certainement, répondit l'autre avec chaleur.

Et elle parut trouver tout drôle que Jacques Salabert s'en retournât en ville auparavant.

Jacques partait, en effet. Une cause sensationnelle coupait court inopinément à ses vacances.

— Les tribunaux ne sont pas rouverts, alléguait-on.

— Les prisons non plus, il n'y a pas d'heure pour les crimes, rétorquait-il, flegmatique, tandis que le chevalier souriait finement.

— Quel métier! soupira Claude, la lèvre crispée de dégoût.

Personne ne fit écho.

M^e Centulle, déjà, préparait le contrat de Jeannotte et du beau châtelain, mais de quelle encre fut-il écrit, nul ne le sut jamais. Comme compliment à Hervé, il dit seulement :

— Vous avez choisi la vraie jeune fille, comme autrefois.

Puis, très digne, il ajouta pour Jacques :

— Je vous souhaite le même bonheur, mon jeune ami.

Jacques osa répondre :

— J'espère bien vous donner à mon tour l'occasion d'écrire mon contrat.

Mais, en attendant ce beau jour, il partait. Il quitta Pardiac le lendemain même des fiançailles de son ami.

Le vendredi, se retrouvant à la tour avec Jotte et les Bourbondis, Jacqueline tranquillement déclara :

— Ce n'était pas le vent d'autan qui soufflait dimanche, mais une vraie tempête. Nous voilà tous dispersés ou presque.

— Je reste, moi, dit fièrement Jotte aux cheveux courts.

Elle avait abandonné les fiancés à leur triste sort, c'est-à-dire que, dans le jardin embaumé, ils causaient cœur à cœur sous l'œil attendri des parents.

— Moi, l'attendrissement, ce n'est pas mon rayon, assura tranquillement Jotte à ses amies. Au fond, c'est très sot deux tourtereaux qui s'admirent.

Rire général. On tombe d'accord qu'il faut une grâce toute spéciale pour n'être pas ridicule en cette occurrence (mais chacune est bien sûre de la posséder le cas échéant). Yolaine sourit, détachée.

Alors, Jotte fait preuve d'une gaieté folle. Elle est tellement irrésistible que jamais l'on n'a passé une telle soirée à la tour. On se quitte, le rire encore aux lèvres, on se promet une belle fin de vacances. Septembre sera plus beau qu'août encore.

Et c'est justement ce soir-là qu'en rentrant, Jotte trouve un télégramme sur sa serviette.

« Serai là demain pour t'emmener. — Maurice. »

— Patatras ! s'écrie-t-elle. Fini Pardiac !

Et, comiquement affligée :

— Adieu, prince Noir ! Il ne m'aura pas.

— Tu n'y croyais pas, dit Jeannotte l'heureuse. Comment aurait-il pu te prendre ?

— Tu es un ange, lui dit Jotte presque avec vénération. Tu traverseras la vie, candide comme au premier jour.

Mais, si Jeannotte entendit la fin de cette

phrase, pourtant à peine murmurée, elle n'en demanda point l'explication.

XVII

Le dernier jour de Jotte à Pardiac. Elle dit adieu à tout, gens ou choses. Un dernier murmure d'admiration ou d'effroi envieux entoure son silage.

Elle, désinvolte, promène dans tous les coins le bon oncle Maur, mal satisfait, mais dompté.

Le premier soir, il a bien essayé de dire timidement seul à seule :

— Pourquoi m'as-tu fait lancer ce télégramme impérieux ?

Elle le toise, comme jadis à Paris.

— Vous savez bien, dit-elle, implacable, la décision de ma famille. Je ne puis encombrer ces pauvres cousins en un moment si occupé pour eux. Et la discrétion alors ?

Maur baisse la tête.

— Allons, venez, dit Jotte, un peu radotteie, je vais vous montrer un petit monde d'autrefois qui réjouira votre cœur d'artiste.

L'artiste, en effet, trouve en Pardiac une telle mine d'émotions pittoresques que le soir, à la table de famille, il se récrie d'enthousiasme.

— Il faudrait des vacances entières pour bien connaître ce délicieux bijou de pierres.

— Pourquoi ne restez-vous pas une huitaine ? demande, tout étonnée, M^{me} Dauplan.

— Ah ! je voudrais bien, commence l'oncle sans détours.

Mais, sous la table, un petit pied impérieux le rappelle aux conventions.

— Mes affaires, hélas ! me le défendent, assure-t-il, majestueux.

Au règlement final avec le bon Dieu, c'est effroyable ce que le pauvre homme aura à avouer de mensonges imposés. Mais Jotte, l'auteur du mal, reste serein.

Le soir pourtant, installant son oncle dans sa chambre, elle autorise, gracieuse :

— Puisque Pardiac vous plaît tant, acceptez donc l'invitation des cousins pour le mariage en octobre. Nous viendrons ensemble... si vos rhumatismes le permettent à cette époque.

Voilà pourquoi le lendemain, à l'heure des adieux, l'excellent oncle assure qu'il sera enchanté de servir de témoin et de revoir ce délicieux vieux Pardiac.

Car c'est l'heure des adieux. Une « calèche » de louage va emporter les voyageurs. Jotte n'a jamais voulu accepter qu'on l'accompagnât.

— Y penses-tu ? dit-elle à sa cousine du ton de tante Agapite, il te faudrait ensuite revenir seule avec ton fiancé. Non, je ne puis autoriser pareille turpitude.

Et Jeannotte, pleurant d'un œil, riant de l'autre, a dû céder. Hervé est là aussi, et Jacqueline, et toutes les Bourbondis. On fait à Jotte escorte jusqu'à la grand'porte.

Mais, à l'ombre du donjon, il faut bien se quitter. L'heure du train passe. Baisers, émotions, promesses sans nombre. L'oncle Maur dissimule une larme sous ses lunettes.

Jotte saute à côté de lui dans la voiture. Sous le feutre de voyage, ses boucles courtes débordent. Ses yeux rient, elle est charmante et plus que jamais figurine de Paris.

— Adieu, adieu, dit-elle dans un geste large qui embrasse la ville et les habitants, les amis et les comparses, M^e Centulle derrière sa fenêtre, et Cadette, courtaude et importante, au pied de l'énorme donjon... et les fiancés, lui si grand, si racé; elle, comme toujours simple et charmante.

— En avant ! commande Jotte.

Les mules dévalent la côte. Peu à peu, tout s'efface et disparaît. Le donjon lui-même rapetisse à l'horizon.

— Quel délicieux petit recoin ! regrette Maur, convaincu.

Jotte hausse les épaules.

— Nid de préjugés, poussière rance, petits esprits, déclare-t-elle.

Le pauvre oncle manque choir d'indignation.

— Toi qui ne cessais de les vanter !

Le visage de Jotte a changé, durci ; il est presque méconnaissable.

— Je les aime bien, mais j'ai le droit de les juger, dit-elle, maussade. Ils ne comprennent rien du monde.

Mais à peine a-t-elle achevé sa phrase, un brusque intermède. Des chèvres sur le bord de la route, un gentilhomme en loques, un fier sourire. Le visage de Jotte, instantanément, redevient gracieux.

— Adieu, chevalier. Je ne vous oublierai pas.

— Bonne chance, petite fille de Paris.

Déjà l'on est loin.

— Quel est ce gueux si alluré? s'étonne Maur.

— Ce qu'il y a de mieux à Pardiac, s'écrie Jotte.

Puis — regret de ce mot ou fatigue? — elle n'ouvre plus la bouche. A la gare, elle houscule tout le monde et ne semble se calmer que dans un angle du wagon où elle se crée immédiatement un coin confortable.

Le train siffle et file, file. L'Armagnac déroule ses couleurs merveilleuses; l'oncle Maur est réduit à l'admiration silencieuse, tant la mine de sa nièce est renfrognée.

Puis le paysage change et c'est fini.

— Adieu, prince d'ombre, lance Maur, gaffant en toute connaissance de cause.

Jotte se hérissé en boule.

Et le temps passe. La France défile. Pardiac est bien loin en arrière. Alors, l'oncle Maur ose :

— Il était donc si séduisant... ce jeune prince Noir... ou blond?

Jotte explose.

— Un idiot et voilà tout.

— Pourtant, il m'a semblé...

— Vous n'y connaissez rien. Ne m'agacez pas.

Encore du silence, encore du pays qui fuit derrière le train. On entre dans des régions si différentes du clair pays quitté. La nuit monte.

— Je ne veux pas qu'on allume, dit Jotte, impérieuse.

Mais l'oncle, navré, voit très bien quand même deux grosses larmes rouler sur le joli visage.

C'est trop pour lui.

— Je ne puis te voir souffrir, dit-il, si bon.

— Souffrir, moi?

Un rire éclatant qui se brise dans un sanglot.

Alors, tant pis, mais les rôles changent. Maur redévient le tendre grand ami qui a bercé tous les chagrins de la petite enfance. Il croit retrouver sa Jotte d'antan pleurant un jouet perdu.

— Chérie, dit-il, l'entourant de ses bras sans souci des révoltes, tu peux bien permettre au vieux parrain de te consoler.

Pas de réponse d'abord, une jeune bête qui se cabre et puis la détente, la folle petite tête qui roule sur l'épaule secourable.

Alors, l'oncle Maur reçut la récompense de tant de patience, de douceur, de soumission. A mots

hachés, brefs mais sincères, Jotte conte tout. Et c'est l'éternelle histoire de la coquette punie qui se voit dédaignée et s'aperçoit qu'à jouer avec le feu elle s'est brûlée.

Maintenant, dans le wagon emporté dans la nuit, c'est le silence coupé des sifflements berceurs de la machine, du roulis endormant de la vitesse.

Et l'oncle Maur berce comme jadis la petite fille aux cheveux coupés, et, quand elle a fini de pleurer, il lui dit gentiment, tendrement, à peine railleur et si sage :

— Je vais te conter une belle histoire, veux-tu ?
Et il conte.

— Il y avait une fois, dans un beau pays, un jeune prince qui voulait se marier. Nombre de jeunes filles l'entouraient qui toutes auraient voulu être l'élu. La plus jolie crut reconnaître en lui l'époux de ses rêves. Mais il n'était, en vérité, qu'un bon garçon muni d'un solide bon sens. Il comprit, lui, que l'amour vrai n'est pas une fantaisie amusante bâtie sur un caprice, que l'amour devient le « ménage », et que, pour être heureux en ménage, une fois les premiers éblouissements passés, il faut être assortis. Il choisit donc, non la plus jolie, mais la plus simple, une charmante petite fille de campagne capable de ne pas mourir d'ennui toute la vie dans son château de Gascogne. Alors, l'autre petite fille rentra chez elle dans sa vie normale et rit un peu de son erreur.

— Rire, proteste Jotte, navrée.

— Petite fille, l'amour qui est fait d'harmonie seul est durable. Le prince Noir de Pardiac est, au fond, un terrible tyran qui demandait avant tout les vertus bourgeoises, oh ! excellentes certes, mais si difficiles à pratiquer quand on préfère les cheveux courts et les idées, comme les robes, de Paris. Il faut le laisser à son rustique domaine. Pour Jotte, ce prince gascon n'était qu'un faux prince, une ombre malicieuse qui te leurrerait. Un jour, le vrai viendra à son tour.

Jotte ne proteste plus, ne pleure plus. Le train roule, le Midi recule de plus en plus. Finis le bel été, les folles illusions, le mirage trompeur éclos au grand soleil étourdissant.

Le grand convoi mugissant dans la nuit berce les membres las, il engourdit aussi le gros chagrin. Un autre prince d'ombre passe, éteignant les beaux yeux qui ont tant pleuré.

— Jotte, Jotte, réveille-toi, voici Paris.

Jotte se réveille, et c'est bien la Jotte frondeuse et charmante qui, trois mois plus tôt, quittait cette gare où maintenant elle revient, au bout de son grand voyage. C'est bien la même, elle sourit, elle rit même, et, une heure plus tard, bouleverse à plaisir l'appartement familial dans la joie du retour.

Grand'mère l'admire encore davantage avec un peu de ce sentiment de ceux qui, restés au foyer, regardent les pèlerins revenant de la terre sainte.

— Pardiac, murmure-t-elle, parle-moi de mon Pardiac.

Et Jotte s'écrie, sincère :

— Oh ! délicieux absolument pour y passer les vacances !

— Ah ! toute une vie y serait douce, ose soupirer l'exilée.

— Cela non, assure Jotte du fond du cœur, ou bien il faut être Jeannotte.

Elle reprend, émue :

— Jeannotte, c'est-à-dire la douceur, la patience, la vaillance, tout ce qui me manque, enfin.

Le nom de la charmante fille allume une lueur dans tous les yeux.

— Elle sera heureuse, assure Jotte sans arrière-pensée, heureuse comme elle le mérite. Hervé de Tojac est exactement le mari qu'il lui faut.

Alors, l'oncle Maur, allumant un nouveau cigare, retourna chez lui prendre un repos bien gagné.

Et Jotte, babillarde, conte Pardiac pour la plus grande joie de grand'mère. Et quand, le soir, elle regagne la jolie pièce aux cent coussins, elle n'est plus que la Jotte d'antan, heureuse de retrouver ses bibelots.

Là-bas, très loin, à l'autre bout de la France, la lune argentait Pardiac. La ville s'endormait toutes portes ouvertes. Mais, dans sa chambre, Jeannotte, heureuse, pensait sans peur à l'avenir.

Le prince Noir était passé.

Masseube, 1926.

FIN

*Le prochain roman (n° 162) à paraître
dans la Collection "STELLA"*

LES RAISONS DU COEUR

par

GEORGES DE LYS

I

PREMIER FLOT

Au sortir de table, les invités de Prosper Morland, l'important fabricant de produits chimiques, s'étaient répandus, par groupes, sur la spacieuse terrasse dont s'ourlait la façade du château et où le café était servi. Par-dessus les pelouses et les parterres fleuris du parc, les regards coulaient sur la nappe verte des prairies jusqu'au ruban glauque mollement étalé par la Saône, puis, au delà, sans se heurter à d'autres obstacles qu'aux alignements de peupliers, se prolongeaient sur les plaines grasses, bornées seulement aux lointains par la barrière bleuâtre des dernières assises du Jura, frontière de la Bresse chalonnaise.

Bâtie au flanc du coteau de Saint-Jean-des-Vignes, la résidence du manufacturier n'est séparée que par ses jardins de l'usine, dont les cheminées de brique rouge émergent, en pistils de fleurs monstrueuses, du dôme des frondaisons, vestiges séculaires du domaine seigneurial dont le château ruiné a été remplacé par une élégante construction moderne, précédée d'une terrasse à l'italienne et pourvue de tous les comforts : électricité, chauffage central, hydrothérapie, téléphone.

I. ES RAISONS DU CŒUR

Le ciel, à peine pommelé d'errantes nuées roses, gardait, à l'occident, les dernières éclaboussures du soleil disparu; à l'orient d'un azur plus sombre, la lune, en son plein, haussait sa face aux pâleurs de vermeil ancien; de légères risées, venues de la rivière, frôlaient les fronts et les épaules nues des femmes de caresses apaisantes. Après la chaude journée de juin, le repas dans la salle à manger aux persiennes closes, en vue d'éviter le discord des clartés du jour mourant et des lumières profuses répandues par les lampadaires électriques, les convives, échauffés encore par la chère raffinée et les crûs capiteux, respiraient avec volupté les premières boutées de fraîcheur qu'exhalait la nuit naissante.

D'un groupe à l'autre, ondulait l'élégante silhouette de Solange Morland, fille unique de l'usinier veuf, et dont la grâce, les vingt ans, la dot — que le train de maison permettait d'estimer opulente — fascinaient les regards des mères en quête de bru et des célibataires ambitieux.

La jeune fille circulait, sous le feu des convoitises, souriante, aisée, offrant ces verres hollandais au calice épanoui sur de longues tiges, qu'elle emplissait de liqueurs contenues dans des flacons pansus en faïence de Delft et décorés en camaïeu du nom d'Erven-Lucas Bols. Le maître de maison s'était réservé une bouteille poudreuse dont il versait aux gourmets un incomparable marc de Bourgogne, provenant des raisins égrappés du Clos-Vougeot et sur la panse de laquelle se lisait la date : 1865, une des plus fameuses des fastes vinicoles.

Accoté à l'un des angles de la terrasse, Arsène Vantore, jeune avocat que venait de mettre en relief un procès retentissant, cambrait un torse élégant, surmonté d'un visage entièrement glabré à la mode américaine et dont se découpait vigoureusement le profil, aux lignes nettes accentuées par l'arête d'un nez légèrement busqué, aux narines soudain épanouies et comme avides des sensualités de la vie. La lèvre supérieure, d'un arc élégant mais sans relief, nichait aux commissures un sourire de supériorité un peu dédaigneuse, tandis que l'inférieure s'avancait gourmande, presque vorace.

(A suivre).

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et monogrammes pour draps, tates, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 161. * Collection STELLA * 28 novembre 1926

Les Romans de
La Collection " STELLA "
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection " STELLA "
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

UN AN (24 romans) .

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

